

Cocktail explosif

Jean-Pierre Armand

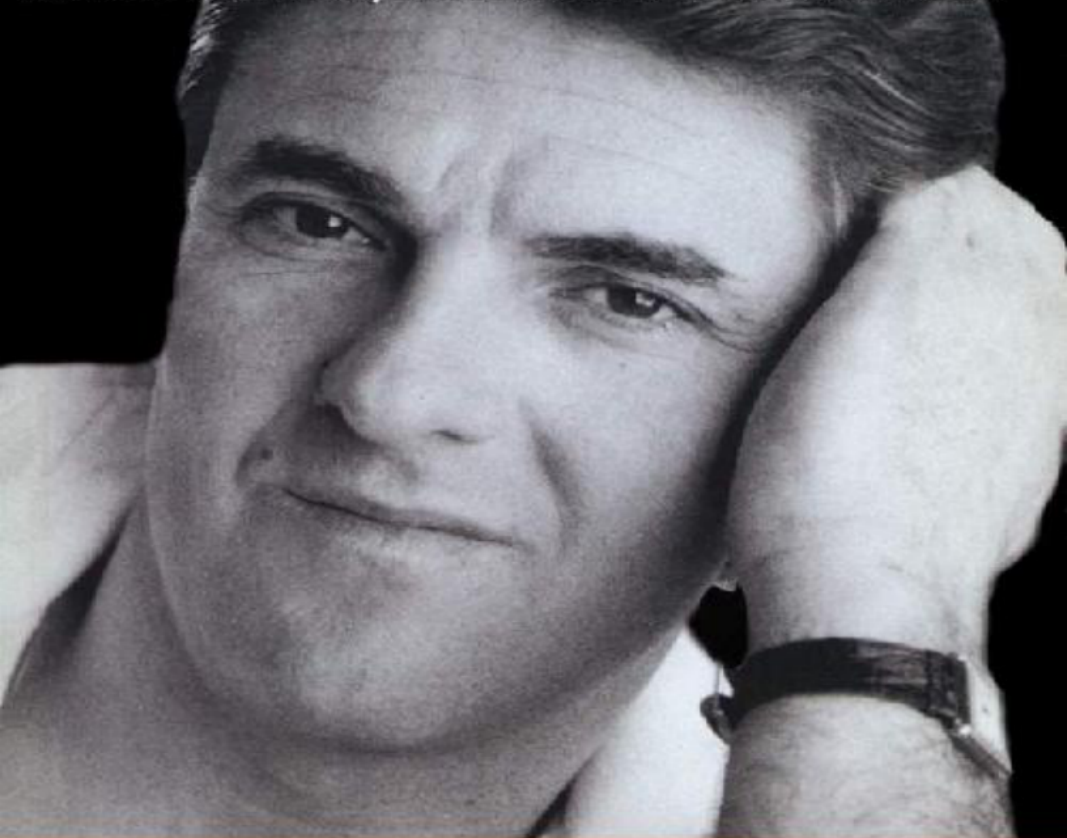
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean-Pierre ARMAND

COCKTAIL EXPLOSIF

1/3 PORNO - 1/3 SHOW-BIZ - 1/3 POLITIQUE
SAUPOUDREZ DE JET-SET, LAISSEZ MÛRIR 30 ANS... SERVEZ SHOW !



L'ACTEUR DE TOUS LES RECORDS:

**7 000 FILMS X, 15000 FEMMES,
33 ANS DE CARRIÈRE !**

À la mémoire de Fanton et Rique...

Eh Jacques !!!...

Comme souvent, ce film se conclut par une scène de partouze. C'est un peu la loi du genre et nous sommes tous réunis dans le grand salon de la maison qui nous sert de décor. Mes confrères hardeurs sont donc occupés avec quelques demoiselles du métier alors que j'ai hérité d'une petite nouvelle qui en est probablement à son deuxième ou troisième film.

Depuis quelques jours, je me pose des questions à propos de mes collègues féminines car j'ai un service assez délicat à demander à l'une d'elles et je ne sais pas laquelle sera assez discrète pour faire l'affaire. Donc, tout en travaillant, j'observe la physionomie de ma partenaire en me demandant si n'être pas encore dans notre milieu peut constituer un avantage pour la tâche qu'il lui faudrait accomplir.

Mais malheureusement, elle n'a pas l'air trop dégourdie. Un jour, mon ancienne consœur Sylvia Bourdon a déclaré que le milieu du porno français était celui où l'on trouvait le plus de connerie au mètre carré et j'ai bien l'impression, tout en baisant, que cette remarque s'applique – entre autres – à la jeune fille qui se trouve dans mes bras. Bon, la scène commence à s'éterniser, elle ne va pas tarder à se conclure. Pour ceux d'entre vous qui n'ont jamais vu de film X (je doute qu'il y en ait mais bon...), il faut savoir qu'à la fin des scènes, les éjaculations se font systématiquement sur le corps ou la figure de l'actrice et que cela est filmé en assez gros plan.

Donc, du plan large de la partouze, chaque hardeur qui sent que « ça vient » appelle le cadreur pour qu'il se rapproche et saisisse au mieux « l'éjac' » finale. Grâce à certaines qualités professionnelles – qui m'ont permis de faire 33 ans de porno – dont je reparlerai plus loin, j'ai appris à me contrôler totalement. Je suis donc le dernier des hardeurs à interpeller le cadreur à travers la pièce d'un « Ejac' » sonore, afin qu'il vienne saisir le baptême de ma nouvelle partenaire. Habitué à ce boulot, le technicien arrive à temps et effectue son travail avant que l'ensemble des actrices et acteurs se rendent à la douche.

Rhabillée, la jeune fille vient me voir et me demande qui donc est ce « Jacques » que tous les hardeurs ont interpellé l'un après l'autre à travers la pièce dans la scène finale et comment se fait-il que dans ses deux premiers films, le caméraman portait le même prénom... Lorsque j'ai récupéré de mon fou rire, je comprends que ça n'est décidément

pas elle qui va pouvoir effectuer la « mission » pour laquelle je cherche quelqu'un depuis plusieurs jours.

En fait, tout a commencé dans une boîte de nuit que je fréquente parfois. J'y ai fait connaissance voici plusieurs mois d'un certain Éric, fêtard invétéré, du genre de ceux qui m'ont reconnu au premier coup d'œil et qui aiment bien aller vider quelques bouteilles avec moi avant de partir en virée avec des jeunes filles, qu'elles soient du métier ou non. Donc, après avoir fait ma connaissance, Éric m'a appris qu'il faisait de la politique et qu'il était même un ami personnel de quelqu'un de très haut placé !

Or, après avoir constaté que j'étais une personne assez discrète dans ce genre d'affaires, il m'a avoué que ce personnage haut placé aimerait bien « connaître » l'une des femmes de ma profession ! Ça n'est pas la première fois qu'un homme politique me demande ou me fait demander un tel service.

Finalement, je me décide pour une femme membre de l'éducation nationale, qui a tourné plusieurs films avec moi. Amatrice invétérée de sexe, elle est également une personne suffisamment responsable pour ne pas aller raconter partout ses aventures avec des célébrités. Présente lors de certains rendez-vous avec des hommes politiques moins haut placés ou avec des hommes d'affaires d'envergure, elle n'a jamais créé de problèmes. Elle va donc rencontrer ce haut personnage !

En fait, il s'agit d'une fille très pragmatique. Alors qu'elle travaillait dans une banlieue dont elle voulait partir pour aller exercer dans le centre de Paris, elle m'a assuré qu'elle allait obtenir cette mutation assez rapidement en l'échange de quelques pipes. « Qu'est-ce que je vais m'emmerder à écrire des lettres qui vont mettre des années à être traitées ? J'adore le cul, autant que ça me profite ! »

Envisagée sous cet angle, la mobilité des cadres prend un tout autre aspect. Bien entendu, elle a obtenu sa mutation à une vitesse supersonique et quelques hommes bien placés à l'Éducation Nationale ont eu droit à une gâterie inattendue.

Le jour où le rendez-vous est organisé avec ce politicien, Éric me convie à cette soirée. Bien entendu, nous ne sommes pas dans un lieu public. J'aurai plusieurs fois l'occasion de revoir ce haut fonctionnaire dans des circonstances semblables. À tel point qu'il finira par me tutoyer et m'appeler Jean-Pierre (tout de même pas Jipé !). Mais ce jour-là il me fatigue un peu. Au lieu de s'adresser directement à la jeune fille venue pour son bon plaisir, il me parle depuis une bonne heure de généralités assez barbantes. Soudain – le champagne aidant peut-être un peu –, je l'interromps et lui demande avec mon accent du Midi : « Bon, vous voulez vous faire sucer ou quoi ? ».

Éric, qui veille à ce que cet exercice délicat se passe pour le mieux, change brutalement de couleur. Mais l'homme politique prend la chose avec humour et part peu après s'isoler avec la jeune femme. Je reverrai plusieurs fois ce politicien dans des circonstances analogues. Mais sa réaction ainsi que le parcours professionnel de la personne avec laquelle il avait rendez-vous ce jour-là me prouvent une nouvelle fois que les Hommes ont bel et bien deux faiblesses : le pognon et le cul !

Peu nombreux sont les hommes et les femmes dont l'attitude ou le discours tranchent avec l'ensemble de notre société. Mon destin m'a permis de fréquenter pendant 33 ans le milieu du porno. Je n'ai pas choisi de travailler sous un pseudonyme contrairement à la plupart de mes collègues et j'ai toujours assumé une vie qui tranche singulièrement avec celle de la plupart de mes contemporains. Avec environ 7 000 films au compteur (en tentant un décompte plus précis, je suis parvenu à 6 999 !), j'ai dû avoir 10 000 voire 15 000 partenaires à ce jour (pour info, la plus récente étude indique que l'homme moyen en France annonce 11,3 partenaires féminines au cours de sa vie). À la réflexion, cela représente la population féminine majeure d'une ville française moyenne. Mais au-delà des chiffres, qui peuvent laisser rêveurs des adolescents à la recherche de conquêtes, cette vie m'a permis de parler librement aux gens les plus haut placés, de traiter avec une certaine familiarité des patrons ou des personnalités qui venaient me voir en position de demandeurs et que je n'aurais pu rencontrer sous aucun prétexte si le destin m'avait fait marin ou ouvrier.

J'ai eu la sagesse de ne jamais abuser de la situation. Sans même parler des maîtres chanteurs qui m'ont parfois contacté afin que je leur serve d'informateur et que j'ai éconduits, j'ai toujours su conserver la même discrétion et ne pas tomber dans la vulgarité avec ces hommes puissants qui me sollicitaient. Ma position de force me servait surtout à obtenir des défraiements plus que corrects pour mes copines de tournage. Une fois, quelqu'un que je croyais être un pote m'a contacté pour piéger des femmes du monde. Il était équipé pour faire du son et de l'image. Je l'ai envoyé se faire voir mais j'ai pu constater un jour que certains hôtels étaient équipés de « chambres piégées ». Je connais un sex-shop en Hollande qui est particulièrement bien équipé en curiosités en tous genres. Souvent, lorsque j'allais en Allemagne en voiture, je faisais un crochet par les Pays-Bas afin d'y trouver des trésors. On peut y voir des stars du X dans des scènes dont elles ne seraient pas particulièrement fières aujourd'hui. J'y ai vu un jour une scène manifestement tournée derrière une glace sans tain dans une chambre d'hôtel. Le couple n'a probablement jamais su ce

qui se tramait.

La tentation de m'organiser vraiment dans l'activité d'intermédiaire pour faire le mac aurait pu en tourmenter un autre, mais ma fainéantise légendaire m'a écarté de ce projet et si je vous raconte plus loin comment j'ai parfois tapiné moi-même, je n'ai jamais vécu du « pain de fesse » sur le dos de ces dames.

Les actrices de films X font souvent fantasmer les amateurs. Les talents qu'on leur prête (parfois bien à tort) pour les choses du sexe font qu'elles sont régulièrement sollicitées pour des « extra ». Cela existait à mes débuts en 1969, et cela est toujours d'actualité. Certaines de mes illustres collègues sont ainsi parties dans de célèbres palaces ou encore dans de lointains sultanats pour arrondir leurs fins de mois. Leur réputation avait très largement dépassé nos frontières. Il faut dire que longtemps, à l'image du fromage et de la mode, le Hard français a été une véritable référence !

Ma célébrité issue du porno, le fait que l'on fasse appel à moi pour des soirées ou des rendez-vous ayant trait au sexe, tout cela m'a souvent donné une espèce de supériorité dans la conversation, et ce, quel que soit le rang ou la fortune de mon interlocuteur. Certains chefs d'entreprises, capables de licencier plusieurs centaines de personnes se comportaient comme des ados qui vont à leur première fête lorsqu'ils se trouvaient à table avec moi. Ils n'avaient pas beaucoup de solutions pour assouvir leurs fantasmes. Soit ils allaient voir des prostituées, avec le risque que cela comporte en matière d'indiscrétion, soit ils faisaient appel à moi. De plus, certains venaient également pour le plaisir de s'encanailler avec quelques personnes de la profession. Pour des raisons que j'évoquerai plus loin, j'ai été pendant 15 des 30 années qu'a duré ma carrière, une référence absolue en terme de cul. J'avais une certaine emprise sur une bonne partie de la profession et je sentais toujours venir les différents solliciteurs, fortunés ou non.

Après des discours convenus et plus ou moins maladroits, venait toujours l'immanquable : « Mais on ne pourrait pas rencontrer tes copines... Pour rigoler ? »

Je me suis toujours demandé pourquoi ces hommes d'affaires importants, ces politiques ponctuaient systématiquement leur demande d'un « pour rigoler », comme si les hardeuses étaient particulièrement réputées pour leur sens de l'humour !

À ce moment de la conversation, j'annonçais que la séance de « rigolade » allait leur coûter tant (en général assez cher mais les prix ont évolué à travers le temps), et s'ils trouvaient le tarif prohibitif, je leur signalais aimablement qu'ils pourraient fort bien trouver leur bonheur avec un travelo du bois de Boulogne pour une somme bien

moindre.

Voici le genre de remarques que ma position dans le PCF (paysage du cul français et non parti communiste...) me permettait de faire à tous ces « puissants », du moins à ceux qui discutaient les tarifs de mes copines.

J'ai été jusqu'à me fâcher avec ceux qui voulaient trop marchander. Ce fut le cas, à la fin des années 70, avec un chanteur, amateur de cigares, qui voulait absolument que je lui présente l'une de mes collègues les plus en vogue. Il n'était pas disposé à payer le prix demandé par cette demoiselle et nos relations, qui étaient cordiales jusqu'alors, ont pris fin ce jour-là, alors que je lui conseillais d'aller voir rue St Denis si son modique budget ne lui permettrait pas de trouver son bonheur ! Pourtant, cette rue du quartier des Halles était parfois bien fréquentée. Entre un ecclésiastique connu qui m'a avoué un jour ne pas pouvoir se passer de ses trois ou quatre visites hebdomadaires dans le quartier et un animateur radio célèbre, les dames du coin ont vu défiler du beau monde.

Certaines hardeuses ont su profiter de système et les plus avisées d'entre elles – qui ne sont pas toujours les plus médiatiques – possèdent parfois un magasin ou deux à elle. Mais toutes ces aventures n'auraient jamais eu lieu si le cinéma érotique ne m'avait pas mis le grappin dessus dès l'âge... de 11 ans !

Un boulot d'enfant de chœur

Né en 1950, j'ai 11 ans lorsqu'une équipe de cinéma vient au Cap d'Agde pour réaliser le tournage d'un film semi-érotique. Un scénario qui nécessitait des scènes aussi légères que possible en des temps où apercevoir les genoux d'une femme à l'écran était d'une audace folle.

Parmi les scènes qui doivent être faites sur place, un enterrement est prévu. Cela oblige la production à chercher parmi les habitants du coin : un prêtre, quelques figurants, et deux enfants de chœur. Étant donné que je remplis ce rôle à la paroisse, je me retrouve tout naturellement à jouer dans un film « olé olé » dès l'âge de 11 ans. Certains y verront le signe du destin, d'autres, un hasard curieux, toujours est-il que pendant les quelques jours où la production s'est installée près de chez moi, les acteurs (et actrices) m'ont adopté et promené dans leur voiture décapotable. C'est ainsi que j'ai passé trois jours à reluquer les cuisses de Silvia Sorrente, qui était la partenaire de Michel Lemoine dans ce film appelé « Le cri de la chair », que les meilleurs cinéphiles d'entre vous ont probablement oublié depuis bien longtemps.

L'ironie de la vie m'a fait retrouver Michel Lemoine 15 ans plus tard en tant que metteur en scène et producteur de films X. Il sévissait alors sous le pseudonyme de Michel Blanc et avait fait appel à moi sans se douter qu'il s'agissait de son ancien enfant de chœur. Déjà bien implanté dans le métier à ce moment-là, je lui avais rappelé les faits, ce qui nous avait permis de trinquer aux hasards de la vie.

Après ces débuts en fanfare dans le 7^e art, ma vie de jeune garçon a repris son cours tranquille. Pas particulièrement doué, ni discipliné à l'école, j'ai cessé les études à 14 ans. Je me suis alors tourné vers tous les travaux saisonniers qui s'offraient aux jeunes de mon âge. Des vendanges à l'exploitation du parc à huîtres ou du parc à moules (ça ne s'invente pas !), les années s'étendaient jusqu'à ma période préférée, celle de la saison estivale qui me permettait de passer mes journées sur les plages du Cap d'Agde à garder les pédalos que venaient louer les touristes, à planter les parasols, etc. Après mes journées de travail sur la plage, il m'arrivait souvent de faire du baby-sitting, notamment avec une petite fille du coin qui deviendra par la

suite la femme de l'un des chanteurs les plus populaires de France. Mais c'est sur la plage que je me sens le mieux. Je suis employé dans deux endroits différents. L'un dans la « zone textile », l'autre chez les naturistes, que les gens du coin appellent les « culs nus ».

Après la Deuxième Guerre mondiale, les exploitants des vignes qui donnaient sur le rivage se sont aperçus que certains vacanciers venaient faire du naturisme « sauvage » au bord de l'eau. Parmi ces hommes, les frères Oltra ont eu l'intelligence d'organiser la réception et le séjour de ces touristes, qui venaient souvent de Suisse, d'Allemagne ou de Hollande. Ainsi est né le premier village de toiles pour les naturistes du Cap d'Agde. Ceux qui connaissent aujourd'hui cette zone, qui est une véritable ville à elle seule, et qui reçoit plusieurs centaines de milliers de personnes chaque été, ont probablement du mal à imaginer les premières années de ce phénomène où quelques dizaines de tentes garnissaient les lieux. Le Cap d'Agde est désormais la plus grande zone naturiste d'Europe et chaque année les journaux ne manquent pas une occasion d'y faire référence. Mon grand-père ayant été pêcheur, j'ai passé mon enfance dans le coin.

Au milieu des années 60, lorsque je travaille « aux pédalos », je suis comme tous les adolescents. Je viens tout d'abord pour mater les gonzesses à poil. Spectacle qu'il n'est pas évident de trouver pour un jeune de ces années-là. Mais tout naturellement, après quelques étés, je finis par poser le maillot de bain et partager ce mode de vie – qui ne m'a pas quitté jusqu'à aujourd'hui. J'avais trouvé deux bonnes raisons de me rendre chez ces jolies dames dévêtues. La première était le jogging. Très sportif dans mes jeunes années, je courais systématiquement sur la plage chaque jour et mes pas me portaient invariablement vers ce bout de plage là. L'autre raison était la présence d'un autre loueur de pédalos dans la zone des « culs nus ». Un pépé qui me demandait souvent de venir lui donner un coup de main. Et lorsque l'on est serviable comme je le suis...

C'est donc dans ce décor que j'ai connu mes premières aventures. Je crois bien qu'il s'agissait de l'été de mes 15 ans. Une jeune Anglaise, dont le temps a effacé le prénom, m'avait choisi pour être son « amour de vacances ». Plus âgée que moi de quelques années, elle m'avait appris beaucoup. Comme j'ai connu beaucoup de choses par la suite, je ne peux pas dire, selon l'expression consacrée, qu'elle m'a « tout appris » !

Comme tous les adolescents qui voient partir leur amour estival, nous avons l'un et l'autre beaucoup pleuré au moment de nous séparer. Il faut dire que pendant le mois où sa famille avait vécu au Cap, nous n'avions pratiquement pas cessé de nous fréquenter. À cet

âge, cela ne peut que créer des liens.

Johnny Hallyday chantait « Amour d'été », et nous allions dans des discothèques pour ados. En bref, ma première aventure n'a pas été bien différente de celle de milliers de garçons et filles de mon époque. Je n'étais ni spécialement vieux ni spécialement jeune lorsque cela est arrivé. Et les circonstances n'avaient rien d'exceptionnel.

Au cours des étés qui suivirent, je travaillais presque de façon continue dans la zone naturiste et mon corps de sportif me permettait d'avoir une belle cote auprès des « vieilles » de 25 ou 30 ans. J'avais jusqu'à 4 maîtresses par semaine, celles-ci pouvaient avoir jusqu'à 40 ans. Dans ces conditions, les mois d'hiver me semblaient bien longs et même si le climat du Cap d'Agde nous permet de nous promener en short pratiquement neuf mois par an, l'arrivée des premiers touristes en été était toujours un ravissement.

Nos ébats avaient lieu, la plupart du temps, dans la partie de la plage appelée « les dunes ». Pratiquement aplanies aujourd'hui, ces dunes de sable faisaient alors 10 à 15 mètres de hauteur et permettaient aux couples de faire l'amour d'une façon assez discrète. Avec les différents reportages effectués par tous les médias de France et de Navarre, ces dunes sont devenues pratiquement aussi célèbres que le vieux port à Marseille ou le champ de mars à Paris ! Surtout depuis que j'avais fait un genre de show improvisé devant quelques centaines de personnes. Pendant des années, le petit bois qui se trouve juste derrière ces dunes servait de baisodrome aux vacanciers. Chacun pouvait y trouver son bonheur de façon active ou contemplative. Si la discrétion des premiers temps n'était qu'un souvenir, ce système avait pour avantage de ne pas être visible du rivage, et permettait aux enfants de se promener librement sur la plage sans pour autant avoir sous les yeux un tel spectacle.

Malheureusement, voici quelques années, les couples actifs ont été chassés du petit bois. Cela a eu pour conséquence l'éparpillement de cette population échangiste dans tous les coins du camp nature, particulièrement sur la plage qui est également fréquentée par une population, certes naturiste, mais étrangère à ces mœurs.

Aujourd'hui, la présence policière a mis fin à ces abus, les compagnies de CRS qui patrouillent (entre nous, c'est tout de même plus agréable de patrouiller là que de prendre des pavés dans des manifs !) sur la plage et dans le camp, permettent à un public familial de se promener sans risquer de croiser un spectacle qui pourrait choquer les plus jeunes. Avec une exception à mes yeux, et je ne suis pas particulièrement chochotte, celle qui consiste à se balader avec des piercings plein les seins et le sexe. En dehors du fait que je me demande toujours à partir de combien d'anneaux on sonne sous les

portiques d'aéroports, je trouve que ce spectacle est assez choquant et difficilement explicable à un enfant.

Mais au cours des étés 66-67-68, la problématique est différente. Avec un ami, nous emmagasinons de l'expérience auprès de vacancières aventureuses. Et nous profitons de la liberté de mouvement qui, sans aller jusqu'aux partouzes qui sont venues par la suite, nous permet de flirter avec nos conquêtes sans soucis. Étrangement, la population est déjà très « libérée » en ces années. On a coutume de dire que mai 1968 a bouleversé les habitudes dans le domaine de la libéralisation des mœurs. Vu du Cap d'Agde, cela n'a pas produit un très grand changement. Peut-être est-ce dû à la proportion importante de touristes venus de pays étrangers, au fait que le naturisme est synonyme d'une plus grande liberté dans les rapports entre femmes et hommes. Bref, si les événements du mois de mai n'ont pas bouleversé la vie du jeune provincial que j'étais, il n'en va pas de même de l'année suivante qui marque pour de bon mon entrée dans le métier.

69, année érotique

Depuis plusieurs années, j'ai remarqué plusieurs photographes qui viennent au Cap chercher des modèles afin de faire du « nu académique ». De quoi remplir les pages d'une revue comme Paris – Hollywood, très en vogue à l'époque. Déjà, mon côté « aimant à cul » s'exerce puisque ces demoiselles choisissent le petit cabanon qui me sert à remiser les pédalos pour se changer ! Tout au long de ma vie, y compris auprès des personnes qui ne sauront rien de moi, j'aurai toujours la particularité d'être mêlé à des histoires de cul. À croire que je les attire comme un aimant. En tout cas, les providentiels photographes, qui avaient pour noms : Roland Carré ou Serge Jacques, nous permettent d'admirer des jeunes filles encore plus belles que la moyenne de celles qui s'exhibent en général sur la plage. On ne gagne pas des fortunes avec les pédalos mais il y a des compensations qui comptent dans la vie d'un jeune homme !

Un photographe aussi célèbre que David Hamilton a passé une grande partie de sa vie au Cap d'Agde. De nombreuses cartes postales ont pour décor l'endroit dont je vous parle et certaines filles qui ont tourné dans Bilitis viennent du Cap. Ce phénomène existe encore et chaque été, des professionnels viennent chercher des modèles. Si ces dernières sont mineures, ils demandent tout simplement des autorisations écrites aux parents...

Parfois, en dehors de ces photographes, des équipes de tournages, venues d'Allemagne, de Hollande ou de Suède venaient tourner des films pornographiques en Super-8 dans les dunes. À l'époque, seulement 3 ou 4 personnes assistaient discrètement au tournage, ce qui paraît totalement inimaginable aujourd'hui où la moindre caméra – si elle parvenait à braver les interdits municipaux – attirerait probablement des milliers de mateurs et d'amateurs.

C'est l'un de ces cinéastes allemands qui est venu me trouver un jour pour me proposer de tourner dans l'un de ses films. J'ai naturellement demandé en quoi consistait la tâche qui allait m'être confiée et je me suis vu répondre la chose suivante : « Tu baisses des filles... et on te paye ! »

50 % de ce programme aurait déjà largement suffi à mon bonheur ! Inutile de dire que ma réponse ne s'est pas fait attendre bien longtemps. Pas le temps de demander à quoi ressemblait ma future

partenaire ou le montant de mon cachet. La seule perspective d'être payé pour aller exercer mon activité favorite constituait une sorte de petit miracle. Une opportunité incroyable pour quelqu'un qui – il faut bien l'avouer – n'a jamais été une bête de travail, du moins pas au sens où on l'entend communément.

Recruté ce jour-là en même temps qu'un ami, j'ai donc été convoqué pour le lendemain dans une caravane que la production avait amenée. Souvenez-vous qu'avant 1974, la majorité légale était à 21 ans révolus. Je peux donc dire qu'à l'image d'une actrice américaine bien connue, j'ai commencé ma carrière en étant mineur.

Après avoir passé une nuit à tenter de réaliser combien j'étais chanceux, je me suis présenté, avec mon ami, à l'heure convenue à la caravane. C'est alors que j'ai découvert la jeune fille qui devait être ma partenaire et qui était une blonde à forte poitrine (je ne dis pas ça pour paraphraser Élie Semoun, mais elle devait bien faire du 115 ou 120 de tour de poitrine). Aussitôt après avoir poussé la porte et l'avoir aperçue en train de prendre une pose suggestive, je me suis mis à bander ! Ce réflexe, qui, dans des circonstances normales, aurait gêné tout le monde a, au contraire, été exploité magistralement par cette actrice. C'est seulement avec le recul et l'expérience que je me suis aperçu combien sa réaction a été intelligente.

Consciente de « l'innocence » de ma réaction, elle s'est immédiatement penchée vers moi pour me prodiguer ma première fellation à caractère professionnel. Aussitôt, le metteur en scène a saisi le message en même temps que sa caméra et a immortalisé ces débuts fracassants. En fait, après 33 ans dans ce business, je peux affirmer aujourd'hui que l'intuition de cette actrice fut proprement géniale.

Dans un film pornographique, particulièrement lorsque la mise en scène est assez lourde et nécessite la présence d'un nombreux personnel, il faut savoir qu'il est beaucoup plus facile de perdre ses moyens que « d'assurer ». Ce que pratiquement chaque homme est capable de faire dans la vie privée, en général dans un lit, et bien souvent avec l'élue de son cœur, est beaucoup, beaucoup plus difficile à réaliser devant une caméra. Sans même parler des spectateurs (techniciens et autres), de l'éclairage ou du lieu, qui n'est pas forcément celui que vous choisiriez pour une étreinte, le simple fait d'avoir l'œil de la caméra pour témoin a fait perdre leurs moyens à un nombre incalculable d'apprentis-hardeurs.

Et je ne parle même pas – j'y reviendrai plus tard – du choix de votre partenaire, qui ne vous appartient pas et qui peut, non seulement s'avérer contraire à votre sens de l'esthétique, mais

également choquer tous les principes de l'hygiène...

Bref, cette jeune hardeuse allemande a compris en un clin d'œil qu'il fallait mettre à profit ma réaction naturelle avant qu'elle ne soit mise en péril par tous les facteurs déstabilisants qui guettent le hardeur et qui font que nous ne sommes que très peu au monde à pouvoir exercer ce métier-là d'une façon continue.

Malheureusement (ou heureusement) pour lui, l'ami qui m'accompagnait dans cette étrange expérience que nous imaginions sans lendemain, a été victime de ces fameux parasites liés aux conditions de tournage. C'est même l'une des rares fois de ma vie où j'ai vu quelqu'un éjaculer sans même avoir bandé ! Phénomène que je ne reverrai qu'une fois ou deux dans les 30 ans suivants. Victime de son excitation, il n'a pu tourner un centimètre de pellicule et sa carrière s'est achevée au moment même où la mienne commençait.

Parfois, je me demande comment les choses auraient tourné si cette blonde à forte poitrine n'avait pas eu d'entrée cette réaction ultra-professionnelle ? Aurais-je connu des problèmes semblables à ceux de mon ami ou de 99 % des hommes qui se lancent dans le X ? Mystère ! Cela dit, la suite de ma vie me fait souvent penser que je suis né pour le cul comme d'autres sont nés pour le violon ou le football.

Mais les péripéties de ce premier film ne faisaient que commencer. Ravi d'avoir à ma disposition une si belle jeune fille, je lui faisais l'amour sans trop me soucier des gens, et notamment du metteur en scène, qui nous papillonnaient autour. Contrairement aux films français qui allaient commencer à être tournés quelques années plus tard, les productions allemandes étaient souvent filmées à l'épaule, avec un matériel léger propre à ne pas trop impressionner le débutant que j'étais. L'excitation aidant, je me suis retrouvé proche du plaisir après seulement quelques minutes et le metteur en scène, dans un franglais mâtiné d'accent germanique s'est mis à crier : « No ejac', no ejac » auquel j'ai répondu un sonore : « Putain, j'en ai plein les couilles moi ! » avant d'en finir. C'est à cette occasion que l'on m'a expliqué comment il fallait travailler, c'est-à-dire que chaque ejac' devait être visible afin d'être filmée, etc.

Heureusement pour la production, je n'ai pas débandé après avoir « envoyé la purée ». Je suis donc revenu auprès de ma partenaire et le metteur en scène a pu saisir la séquence suivante dans la foulée de la première. J'étais tellement heureux de baiser une belle gonzesse que j'ai continué pendant la pause déjeuner de l'équipe ! Dès que je me suis retrouvé seul avec mon infortuné pote, je suis monté hurler ma satisfaction au sommet des dunes, genre « I'm the King of the world », avant la lettre. Il faut croire que j'ai dû lui plaire aussi car nous avons poursuivi nos ébats de façon privée pendant les 15 jours qu'a duré son séjour au Cap d'Agde.

Ce genre d'amourette liée au tournage d'un film porno ne pourrait, bien entendu, avoir lieu de nos jours, puisque la plupart des films se font maintenant en une journée, parfois moins ! Mais c'était l'aboutissement de mon mode de vie estival fait d'insouciance. Je passais souvent la nuit dans l'une des caravanes du camp, nous étions nourris, nous tirions à tout va et le boulot n'était pas trop pénible. Un genre de paradis !

Sans penser à une quelconque carrière, je laissais tout de même mes coordonnées au metteur en scène à son départ du Cap. Et je reprenais le cours de ma vie, entre le sport, les filles et les copains.

Ceux d'entre-vous qui n'ont pas approché le milieu du porno ne peuvent pas se rendre compte à quel point l'érection est capitale dans notre job ! Non seulement elle permet d'emblée de faire une sélection entre ceux qui ont un avenir dans le métier et les autres, mais elle distingue également les bons hardeurs des mauvais. J'ai coutume de dire aux hommes qui me posent la question que « ce qui est un plaisir pour eux est un métier pour moi ». Le mauvais côté des choses est que mes 6 999 films et les quelque 15 000 femmes que j'y ai côtoyés m'ont donné une certaine habitude qui affecte quelque peu le plaisir que je peux trouver dans la vie privée. Mais pour le reste, ces années d'expériences m'ont permis de me démarquer de la plupart de mes semblables et même de la majorité de mes confrères, pour les érections. En fait, si pour tout le monde, le problème est de bander, pour moi, la question est de savoir quand je vais débander ! J'ai bien conscience que ce discours peut paraître prétentieux à plus d'un égard mais reconnaissez que mes références professionnelles donnent quelque crédit à mes paroles.

Il n'est pas rare d'entendre des hommes fanfaronner devant la diffusion d'un film porno à propos de leurs aptitudes – qu'ils annoncent comme étant supérieures aux hommes présents à l'écran – à honorer les actrices. Je ne peux vous donner qu'un conseil à ce sujet : n'en croyez pas un mot ! Le problème n'est pas uniquement lié au regard de personnes extérieures, sinon, chaque échangiste serait un hardeur potentiel. Non, ce job est surtout difficile parce qu'il se déroule au milieu de conditions que vous ne maîtrisez pas et qui sont bien souvent contradictoires avec votre libido.

À l'occasion, prenez l'un de ces fanfarons au mot, à l'aide de quelques amis – la vidéo ayant considérablement réduit les frais de production – trouvez les quelque 3 500 euros qui sont nécessaires à la production d'un film de bas de gamme et mettez-le à l'épreuve. Vous verrez que devant l'actrice, dans un décor qui ne lui est pas familier, avec vous et quelques autres personnes présentes, le présomptueux

perdra systématiquement ses moyens. Imaginez alors l'époque d'or du cinéma X français ou italien avec une vingtaine de techniciens présents sur le plateau, des éclairages, etc.

Le public, particulièrement depuis la généralisation des tournages en vidéo, vers 1985, a vu défiler un nombre incalculable d'actrices. Vraies ou fausses stars du X, celles qui étaient présentes dans la deuxième partie des années 80 ont toutes quitté le métier depuis bien longtemps. Dans le même temps, cette période a vu apparaître toute une génération d'acteurs : Yves Baillat, Jean-Yves Le Castel, Christophe Clark, Richard Langin, Rocco Siffredi, Roberto Malone et quelques autres. Ces acteurs ont rejoint ceux de la génération précédente qui tournaient encore : Stanislas Piotr et moi-même. Richard, qui est un dingue de foot, nous avait surnommés la « French team », sachant que Rocco et Roberto étaient les deux seuls Italiens de la troupe. Or, plus de 15 ans après, nous sommes toujours présents dans le circuit ! Cela n'est évidemment pas le fruit du hasard.

Souvent, des jeunes garçons, beaux gosses et musclés ont tenté une entrée dans le métier. Bien entendu, ils bénéficient toujours d'une belle cote auprès des actrices, ravies de ce renouvellement. Malheureusement, la nature fait qu'ils n'assurent pas autant que la plupart des hardeurs du circuit, dont le physique, à l'image du mien, fait moins rêver les actrices.

En fait, seul Rocco Siffredi cumule les deux qualités. Son professionnalisme et sa belle gueule en font la seule star masculine du métier aujourd'hui. Statut qu'il cultive et que notre époque – qui a autorisé le porno à sortir du ghetto – l'autorise à avoir.

Dans les années 70, un acteur, aujourd'hui reconverti dans le tourisme, prétendait qu'il était le meilleur bandeur de nous tous. Un jour, alors que nous étions en tournage dans une ferme, il a renouvelé ses fanfaronnades : « Moi, je suis capable de bander avec n'importe qui. Je suis même capable de baiser une chèvre ! » Il se trouvait une chèvre à proximité. Nous lui avons donc demandé de s'exécuter, ce qu'il a fait sans aucun problème !!!...

Au cours des dernières années, j'ai pris quelques kilos, et l'âge aidant, je n'ai pas toujours été dans les petits papiers des nouvelles actrices. J'ai même parfois essuyé quelques remarques acerbes à propos de mon physique, ces demoiselles désirant privilégier des garçons à la plastique plus avenante. Mais à chaque fois, j'ai eu ma revanche dans les heures qui ont suivi ! Si le metteur en scène a souvent cédé devant les « il est gros et il est vieux, je ne veux pas faire la scène avec lui ! » de ces dames, il a bien été obligé de constater et de faire constater à l'actrice en question que le jeune beau ne bandait pas ! Bien souvent, en dépit des efforts de l'actrice elle-même hors du

champ de la caméra.

Donc après 90 minutes d'efforts conjugués et inutiles, venait immanquablement la question du metteur en scène à la starlette : « Alors, tu veux continuer à essayer de tourner avec lui au risque de ne pas faire la scène (et de ne pas être payée) ou bien tu essayes avec le « gros vieux ? »

Inutile de vous dire que lorsque la jeune fille se rendait à la raison (et c'était le cas 9 fois sur 10), je ne la « ratais pas », comme ont dit dans notre jargon. Elle en était quitte pour dormir deux ou trois jours sur le ventre...

D'autres fois, celles qui me connaissaient déjà ou qui avaient moins d'exigences sur le physique de leurs partenaires, acceptaient dès le départ de faire une scène avec moi. En général, elles en tiraient un bénéfice important en terme de temps. Un avantage que la centaine de producteurs avec lesquels j'ai travaillé ont su me reconnaître. Mais en cette fin d'été 1969, j'ai encore mon physique de culturiste et ma tête de jeune homme !

À l'image de ce qui s'est passé les années précédentes, lorsque les plages se vident, je retrouve les terres pour les vendanges puis gagne mon pain au parc à moule ou à huîtres. J'habite encore chez mes parents et je ne me suis pas vanté, ni auprès d'eux, ni auprès de quiconque de cette aventure cinématographique estivale. Il me faut donc trouver un prétexte pour me rendre à Paris lorsqu'en janvier 1970, arrive une lettre d'Allemagne. En effet, mon producteur du mois d'août vient tourner dans la capitale et comme convenu, il fait appel à moi.

Sur le moment, j'évoque le tournage d'une publicité pour une télévision allemande. Cela convient à mes parents qui me laissent prendre le train et rejoindre Paris pour la première fois de ma vie ! Je ne sais pas encore que je vais bientôt devenir Parisien pour 23 ans ! Une éternité pour l'amoureux de soleil et de pêche que je suis. Heureusement, la piscine Deligny m'aidera à conserver le pied marin. Accessoirement c'est au bar de cette piscine que je ferai la connaissance d'un futur collègue au début des années 80. Un certain Christophe Clark, qui était barman et qui a souvent versé l'apéro à l'excellent client que j'étais ! C'est lui qui m'a signalé cette étrange coïncidence lors de son premier tournage en ma compagnie. Ce lieu était un endroit particulièrement conseillé pour draguer. Je venais y prendre quelques couleurs entre deux tournages et j'y rencontrais des secrétaires de députés, des femmes du monde, des mannequins en fin de carrière, quelques starlettes en mal de petits rôles. J'ai fréquenté quelque temps une femme un peu plus âgée que moi à Deligny. Nous

faisions l'amour dans l'eau sous le regard complice du maître nageur. J'allais chez elle le soir. Elle me faisait parfois la surprise de convier une ou deux copines ou un copain afin de pimenter les soirées. Un beau jour, elle m'a annoncé qu'elle se mariait avec un responsable politique. Je l'ai revu une fois ou deux chez Lipp par la suite. Elle a fait semblant de ne pas me voir, ce que je n'ai pas mal pris, bien entendu... Par contre, la seule fois où j'ai fait preuve d'indélicatesse dans ce genre d'histoire fut lorsqu'un élu d'une région a fait du tort à l'un de mes amis. Il se trouve que je voyais souvent cet homme dans des boîtes échangistes et qu'il marchait à voile et à vapeur. Je l'ai vu un jour dans un restaurant attablé avec des gens, et je suis allé le saluer. Comme il faisait mine de ne pas me reconnaître, j'ai forcé le trait en indiquant que son travesti préféré était un ami à moi. Effet garanti ! La seule exception de ma carrière à la « déontologie », mais je vous assure qu'il l'avait mérité ! Une autre fois, je me suis contenté de menacer un acteur de traditionnel qui m'avait fait virer d'un tournage sur lequel j'avais décroché un petit rôle. Je me suis contenté de lui dire qu'il vaudrait mieux pour lui que je ne le revoie pas dans une boîte à partouze. J'ai même fait passer le mot dans Paris pour que l'on me prévienne s'il se présentait dans l'une d'elles. Cela ne s'est plus jamais produit. Mais je n'en suis pas encore là lorsque je débarque dans la capitale.

Lorsque j'arrive sur mon premier tournage parisien, ma partenaire du mois d'août est également du casting, tout comme un acteur français nommé Jacques Marbœuf et un autre, neveu d'un acteur assez connu du cinéma traditionnel, venu exclusivement pour tourner des scènes érotiques. Avec ma blonde, nous nous retrouvons avec fougue, pour le plus grand bonheur de la production. Le tournage dure une dizaine de jours et est effectué en Super-8. Les films à caractère pornographique sont encore interdits de distribution en France et une fois de plus, ce produit est destiné à une commercialisation en RFA et en Europe du Nord. Le tournage se passe plutôt bien. Le métier commence à rentrer et le producteur me conseille de ne pas parler autour de moi de ma nouvelle activité, « les gens ne comprendraient pas ». Il est peut-être difficile pour les plus jeunes d'entre vous de comprendre ce qu'a pu être la pornographie à cette époque. Si encore aujourd'hui, j'ai parfois droit à des comportements curieux autour de moi, imaginez ce que cela pouvait être à une époque où les films et les revues pornos étaient vendus « sous le manteau » à Pigalle ou ailleurs.

Donc, si je n'ai jamais songé à changer mon nom pour un pseudo (sauf en une occasion précise sur laquelle je reviendrai), j'ai suivi à la lettre le conseil de ce producteur et les personnes de mon entourage n'ont découvert que bien plus tard la véritable nature des « spots

publicitaires » que je partais tourner à Paris ou ailleurs.

Quelques mois à peine après ce voyage à Paris, ma carrière naissante subit un coup d'arrêt avec mon incorporation sous les drapeaux. Du printemps 70 au printemps 71, je me trouve encaserné entre Montpellier et Sète et si, à l'image de tous les troufions du monde, je parle beaucoup de sexe, ma situation ne me permet pas de continuer à tourner. Cependant, et contrairement à ce qui s'est passé à la suite de mon premier film, je commence à envisager cette activité, non pas comme un métier, mais comme un job occasionnel susceptible de me fournir des revenus occasionnels à ma sortie de la vie militaire. Juste avant mon incorporation, je suis parti deux semaines sur un tournage en Allemagne, ce qui m'a permis de constater que je n'appréciais décidément pas le froid !

J'ai, bien entendu, prévenu mon producteur de mon indisponibilité passagère et il m'a assuré qu'il ferait de nouveau appel à moi dès que je serais libéré. En attendant, l'armée me permet de me livrer à ma deuxième passion : le sport.

Si j'ai été remarqué par ce producteur, c'est en raison de mon corps d'athlète. Depuis mon adolescence, je suis un adepte de la musculation. Ce que l'on appelle communément « la gonflette ». J'ai même décroché quelques distinctions nationales et européennes dans ce domaine. J'ai une belle photo qui montre à quoi je ressemblais sur un podium de « muscu » à l'époque. Cette activité m'a permis de rencontrer quelques personnages. J'étais allé à Essen en tant que spectateur en 1968, l'année où le champion d'Europe fut un jeune Autrichien du nom d'Arnold Schwarzenegger. Deux ans plus tard, j'étais élu « plus bel athlète de France ». Une récompense qui me fut remise par le mythique Steve Reeves, vedette de la plupart des péplums hollywoodiens des années 50 et 60. Je devais revoir Arnold en 1975 à la salle du Pharaon Club, rue Henri Monnier à Paris. Présent avec quelques autres culturistes, dont Lou Ferrigno (Alias Hulk à l'écran) pour la promotion d'un film, il est venu s'entraîner pendant quelques jours dans cette salle où j'ai également vu défiler Bruce Lee et Chuck Norris lors de leurs passages en France !

C'est aussi au Pharaon que j'ai longtemps côtoyé Serge Nubret, champion de France de la spécialité et partenaire – quelques années plus tard – de Marie-Christine Barrault dans une série télévisée nommée « Petit-déjeuner compris ». Située dans le sud du quartier de Pigalle, cette salle était fréquentée par les meilleurs athlètes de la place de Paris. Souvent, nous allions manger dans un restaurant qui se trouvait à l'emplacement de l'actuel Sexodrome, le plus grand sex-shop de la capitale. Ce resto avait la particularité d'être l'un des premiers à laisser la clientèle se resservir dans la quantité qui lui

plaisait. Un détail qui ne pouvait laisser indifférent l'équipe de culturistes du voisinage. Imaginez un instant la tête du patron lorsqu'il voyait arriver une dizaine de gaillards à l'appétit bien aiguisé et à la diététique particulièrement orientée vers le poulet (particulièrement conseillé aux culturistes) ! Le pauvre homme a probablement laissé pas mal de bénéfices dans nos biscotos...

Au moment où je commence mon service militaire, l'argent que j'ai gagné à Paris puis en Allemagne me permet, outre une mobylette et des fringues, de m'acheter toutes les coûteuses protéines dont j'ai besoin pour la musculation.

Ma sortie de l'armée coïncide avec le début de l'été 1971 où je reprends mes activités de « gardien de pédalo » à la vie dissolue. Je tourne dans quelques films produits au Cap d'Agde. Ces tournages sauvages sur la plage naturiste dureront environ jusqu'en 1975, date à laquelle les caméras seront prohibées à cause de l'ampleur du phénomène et la présence d'exhibitionnistes.

Ces films, que je tourne pendant les deux ou trois mois d'été me tiennent lieu de « semi-vacances », ils sont presque exclusivement des productions allemandes. Ceci vient de ce que les Français, à cette époque, tournaient en 16 mm ou 35 mm avec des caméras sur pieds et des installations lourdes, là où les Allemands faisaient quasiment du « reportage », filmant les scènes avec une caméra à l'épaule. Un exercice beaucoup plus simple dans un lieu qui était tout de même public.

De nos jours encore, chaque année, des productions viennent tenter de tourner au Cap. Si quelques-uns parviennent à recruter et à faire quelques scènes dans des appartements, tout ce qui est « extérieur » est absolument prohibé. L'été 2001 a valu une désillusion à Rocco Siffredi à ce sujet. Venu pour faire un film dans l'un des clubs échangistes les plus renommés de la ville, il a été refoulé par les autorités avant de se replier sur un château à l'intérieur des terres. Bien entendu, en tant qu'habitant du Cap, je n'y tourne plus rien depuis 1975. Mon statut de résidant à l'année veut que je préfère y privilégier le calme et l'incognito.

À mon retour de l'armée, mes préoccupations sont autres. J'ai épuisé mes maigres économies et m'en retourne chez mes parents avec en poche une quinzaine d'adresses de professionnels et celles de productions allemandes et françaises (pour deux d'entre elles). J'appelle donc un photographe nommé Robert Green. Devant mon dénuement, il décide de m'envoyer un mandat avec la somme nécessaire pour payer le train pour Paris. Je retourne donc dans la capitale où je découvre l'industrie du roman-photo. Entre l'érotique et le porno, il doit bien y avoir une centaine d'éditeurs de magazines. Je

ne tarde pas à faire la connaissance de l'un d'entre eux qui se fait appeler Pierre Yvon et qui changera par la suite de pseudonyme pour devenir célèbre sous le nom de Marc Dorcel. Il exerçait dans une petite pièce qui ressemblait à un local à poubelle légèrement amélioré. Le toit était en mauvais état, il était obligé de placer un seau sous un trou à chaque fois qu'il pleuvait. C'est dire le chemin qu'il a parcouru depuis !

C'est aussi à cette époque que je fais la connaissance de Michel Ricaud, qui exerce la même activité et qui était probablement le plus doué en la matière. Je suis souvent au studio de Robert Green aux Buttes-Chaumont, ce qui me permet de fréquenter les mêmes cafés et la cantine des acteurs de « traditionnel » qui tournent dans les studios tout proches. Les décors de ces romans-photos sont bien souvent sommaires. Il est vrai que la clientèle n'achète pas le produit pour la qualité du décor. Ainsi, nous parvenons parfois à « shooter » jusqu'à six romans par jour !

Un rythme que je n'ai pas toujours su tenir mais qui me permet d'affirmer que j'ai dû figurer dans 5 à 6 000 romans-photos, là aussi, j'ai donné parfois dans le traditionnel pour « Nous deux » et « Intimité », jusqu'à ce que ma réputation me trahisse... Encore aujourd'hui, si vous rentrez (par inadvertance) dans un sex-shop, feuillotez quelques romans, et vous finirez par me trouver, en couleur ou en noir et blanc. En homme d'affaires ou en majordome. Cette diversité des scénarios nous obligeait toujours à nous promener avec quelques tenues de rechange dans Paris. J'ai fait le chauffeur, le marinier sur une péniche, et j'en passe...

La fin de l'année 1971 et l'année 72 se déroulent ainsi. Je passe 10 à 20 jours par mois à Paris et je redescends chez mes parents le reste du temps. Seuls mes amis Fanton et Rique sont au courant de mes véritables activités. Mais à la façon dont ils réagissent, je me rends rapidement compte qu'ils ne me croient pas véritablement. Gagner de l'argent à baiser des gonzesses est un concept qui a du mal à « passer ». Il faut dire encore aujourd'hui, j'ai moi-même du mal à penser que j'ai fait toute une carrière là-dedans.

Les premiers bruits concernant mes activités parisiennes parviennent à Agde par les amateurs de romans qui vont se fournir à Béziers ou à Montpellier. La confirmation ultime intervenant bien des années plus tard avec la diffusion de mes films par Canal+ les premiers samedis du mois. Mais en attendant, mes propres amis me prennent quelque peu pour un mythomane...

Enfin, en attendant, je rencontre dans ces romans-photos ma première véritable petite amie parisienne. Françoise, une ancienne danseuse du cabaret « Le Mayol », reconvertie dans le cul.

Ma discrétion et la proximité des Buttes Chaumont me permettent de beaucoup travailler pour la télévision au cours de ces années. Faire quelques silhouettes ou de la figuration m'aide à arrondir les fins de mois. Je ne suis pas encore assez connu pour attirer l'attention des divers assistants et sous-assistants qui tenteront systématiquement de me rendre tricard quelques années plus tard à chaque fois que je viendrai tenter quelques petits rôles dans le traditionnel.

Pour les films, je continue à m'expatrier. Très peu de pornos sont tournés en France dans la première partie des années 70. Je me rends donc régulièrement en Hollande ou plus souvent en Allemagne où je commence à travailler avec Walter Molitor et Lasse Braun.

Un physique de théâtre

Alors que les romans-photos m'assurent la plus grosse part de mes revenus, l'année 1973 fait soudainement de moi un homme de théâtre ! Trois établissements parisiens : le théâtre St Denis, les Deux boules et le « Love théâtre » de Pigalle proposent au public des étreintes en « live ». Deux de mes célèbres collègues, que j'ai retrouvés récemment au cours du tournage des « Tontons tringleurs », tiendront le haut de l'affiche dans deux de ces établissements deux ans plus tard. Dominique Aveline, au St Denis et Alban Ceray aux Deux boules. Vous l'avez deviné, je suis donc à Pigalle. Rue Fontaine pour être précis.

C'est probablement à cette époque que mes journées sont les plus chargées. En général, je passe mes matinées à faire des photos pour des romans. Mes après-midi sont consacrés aux tournages de films... et mes soirées à ma carrière théâtrale !

Pour être plus précis, je commençais les romans vers huit heures du matin, et ce jusqu'à midi. Je m'accordais une pause déjeuner de deux heures (en tant que bon vivant, je n'ai jamais transigé sur la pause déjeuner). À 14 h, je rejoignais des tournages érotiques ou hards de metteurs en scène tels Francis Leroi, Burd Tranbaree ou Gérard Kikoïne. Cela prenait fin vers 18 heures, je me restaurais de nouveau, puis, je me rendais au théâtre où j'effectuais trois à quatre passages avec ma partenaire de 21 h à minuit – 1 h du matin. J'ai travaillé ainsi pendant plusieurs années. Je ne débadais pour ainsi dire, jamais !

Pourtant, je peux vous assurer que l'excitation que peut connaître le commun des mortels à l'approche d'un rendez-vous galant n'était pas toujours présente. Pour prendre l'exemple du théâtre, ma partenaire n'a pas changé pendant plus de trois ans ! Donc, non seulement, je la baisais trois fois par soirée tous les jours pendant cette période, mais de surcroît, je peux vous assurer que mon regard ne se serait jamais posé sur elle dans la vie privée. Peut-être en avait-elle autant à mon service et c'est à cela que vous reconnaissez une grande professionnelle (ou un grand pro) du cul. C'est une personne qui n'a aucun état d'âme à propos de son partenaire et qui se contente de faire le travail.

En attendant, j'avais fini par faire la connaissance de son mari ! Un gars charmant avec qui le courant passait bien. Parfois, il venait me voir pour me demander quelques conseils conjugaux. « Tu comprends

Jipé, elle n'aime plus ça autant qu'avant ». À ce stade de la conversation, je lui donnais quelques tuyaux que mes séances nocturnes m'avaient appris sur son épouse. C'était du style : « Tu la prends comme-ci et comme ça » ou encore, « Tu lui mets un doigt au cul pour l'exciter ». « Ah bon ! Elle aime ça ? »

Et il revenait le lendemain pour me remercier de lui avoir permis de rajouter un peu de piquant dans son couple. Si le nombre de films que j'ai tournés ou le nombre de partenaires que j'ai pu avoir dans ma vie est impressionnant pour le commun des mortels, ne vous y trompez pas. Le plus dur dans ce métier est – et de loin – ce genre de performance sur le long terme avec une seule et même partenaire. C'est pourquoi le théâtre était réservé à une élite parmi les hardeurs.

J'ai tellement souvent entendu dire que j'étais chanceux d'avoir mené une « vie facile » toutes ces années que je voudrais juste profiter de ce bouquin pour poser une question à ceux qui pensent que ce que j'ai fait est aisé. Pourriez-vous baiser trois fois par soirée une femme qui ne vous plaît pas – tous les jours ou presque – pendant plusieurs années ? Et je ne parle pas de la présence du public ou des projecteurs... Je pense que poser cette question, c'est déjà y répondre un peu. D'autant que parfois, le public peut être déstabilisant.

Un jour, dans la deuxième partie des années 70, un homme est venu me voir à Pigalle pour me proposer de faire mon show dans un établissement des alentours pour une clientèle sélectionnée. À son allure, j'ai tout de suite repéré un truand. Il me demandait de trouver une partenaire et me proposait un cachet bien supérieur à celui qui m'était versé chaque soir. En acceptant, je ne savais pas que j'allais me retrouver au beau milieu d'une espèce de meeting de la pègre européenne, un genre de Yalta des voyous. Quelques grands noms du milieu marseillais et parisien accueillaient leurs homologues italiens et allemands, mon show étant probablement prévu pour sceller un quelconque accord à propos duquel, vous imaginez bien, je ne posais aucune question !

Insouciant et sûr de mon fait jusqu'à cette soirée, j'ai tout de même été impressionné par l'assistance. Contrairement à moi, ma partenaire n'était pas informée de la qualité des hommes constituant le public. Je lui avais juste demandé de quitter les lieux assez rapidement après le show. Elle n'avait donc pas eu le temps de poser des questions. Par contre, je me disais que si je parvenais à bander ce jour-là, rien ne pourrait m'en empêcher ensuite !

C'est exactement ce qui se produisit. Et même si – contrairement à mon habitude – je me concentrais quelque peu avant de monter sur scène, la soirée se déroula impeccablement. À tel point que les truands présents me convièrent à boire une coupe ou deux avec eux après le spectacle, ce qui me permit de brièvement entrevoir quelques têtes qui

allaient faire les gros titres des journaux dans les années qui suivirent. Je suis demeuré quelque temps pour discuter avec le public et j'ai constaté à cette occasion que les Allemands semblaient plutôt coincés par rapport aux autres. J'ai fini en discothèque – au Palace – avec deux d'entre eux, puis au Safari. Un souvenir pour la vie !

Le fait de beaucoup travailler à Pigalle et de m'entraîner pour la musculation dans le même coin m'a conduit à parfois fréquenter le « Telem », entre autres bars du quartier. J'étais dans le coin lorsque le fameux règlement de compte a eu lieu. J'ai appris par la presse, le lendemain, ce qui s'était passé. Sans vraiment devenir pote avec des voyous du quartier, j'en ai rencontré quelques-uns en allant boire des cafés dans ces bars ou en allant risquer quelques billets au Multicolore. Le hasard m'a également conduit Porte de Clignancourt le jour de la mort de Mesrine !

Mais en dehors de cette séance exceptionnelle, bien rares étaient les occasions de s'enthousiasmer en tant qu'acteur. Parfois, pour une raison ou pour une autre, ma partenaire changeait. Et même s'il ne s'agissait pas d'une beauté, cela suffisait à pimenter suffisamment la soirée.

Côté public, quand l'assistance n'était pas composée de gens du milieu, c'est-à-dire tous les jours en dehors de cette soirée de « gala », les gens étaient en général bien habillés. Ils se savaient comme pour aller au théâtre traditionnel. Il faut dire que les prix en faisaient un spectacle assez élitiste. Sortir deux fois 300 francs pour aller assister en couple à ce show n'était pas à la portée de chacun. Cela se ressentait à la composition du public. Qu'ils fussent accompagnés de leur épouse légitime ou de leur « secrétaire », les hommes présents dans la salle n'avaient pas l'air d'être à plaindre. De même, le prix de vente des romans-photos en faisait des produits de « semi-luxe ». Des tarifs qui permettaient à l'artisanat du porno de vivre très correctement et surtout de confectionner des produits (spectacles, romans ou films) de qualité. Alors qu'aujourd'hui, pour quelques pièces d'un euro glissées dans une fente de cabines de projection, vous aurez la possibilité de voir n'importe quel film... Les temps changent.

Au théâtre, j'avais fini par mettre au point une technique pour faire participer une partie du public. À chaque passage, je descendais de la scène en portant ma partenaire (n'oubliez pas que je faisais de la musculation) et je l'allongeais de tout son long sur les genoux d'un couple assis côte à côte. Je choisissais, bien entendu, un couple dont la femme était en jupe, chose assez aisée à une époque où le pantalon était bien moins répandu qu'aujourd'hui.

Ma partenaire allongée, je commençais à la caresser et à la lécher, tout en passant ma main sous la jupe de la spectatrice. Dans le feu de l'action, je parvenais à m'occuper simultanément des deux femmes et – croyez-le ou non – en plusieurs années, je n'ai JAMAIS été repoussé par aucune spectatrice ni stoppé par aucun mari (ou amant) en effectuant ces gestes ! Pourtant, je puis vous assurer qu'il était impossible à l'homme de ne pas se rendre compte de mon manège. La nature humaine réserve bien des surprises.

À propos de surprises, le directeur du théâtre est venu me trouver un jour afin de me signaler que la salle avait été entièrement réservée par une cliente. Pas émus pour si peu, ma partenaire et moi avons fait notre boulot habituel mais sans toutefois exécuter « le coup de la jupe » que je décris plus haut, car la cliente en question avait préféré demeurer au fond de la salle, dans l'ombre. Mes yeux s'habituant à l'obscurité, j'ai pu constater qu'il s'agissait d'une artiste plutôt connue pour ses goûts pour les femmes. Elle était accompagnée d'une chanteuse, en vogue à l'époque, qu'elle tentait probablement de convaincre à l'aide de cette ambiance érotique. Bien entendu, nous avons respecté leur désir d'incognito et nous sommes éclipsés à la fin de notre passage.

Au bout de quelque temps dans le métier, j'ai également eu cette réputation de discrétion et d'honnêteté. Si bien que les gens connus n'hésitaient plus à faire appel à mes services dans tout ce qui regardait ma spécialité.

La légèreté des moyens techniques des productions allemandes ou hollandaises, dont j'ai parlé au Cap d'Agde, permet également de tourner des extérieurs à Paris. C'est l'époque des premières fellations au pied de la Tour Eiffel. Avec un plan-séquence qui remonte vers le sommet de la Tour à la suite de la pipe. Idem aux Champs-Élysées ou dans d'autres lieux célèbres. À propos de ces extérieurs en plein jour, je crois avoir réalisé une scène unique en son genre en ces années 70. J'ai tout simplement descendu les Champs en baisant une actrice sur le capot d'une voiture ! Les assistants de la production avaient mis plusieurs heures à calculer la vitesse à laquelle la voiture passerait tous les feux au vert entre l'Étoile et la Concorde. Le moment venu, je suis monté sur le capot et j'ai fait cette scène, qui n'a pas dû durer plus de 90 secondes. Bien entendu, le nombre de voitures et de policiers présents était bien moindre que ce qu'il est aujourd'hui. Je ne pense pas qu'une telle chose soit possible désormais. À la suite de la scène, les membres du tournage m'ont raconté comment les mamies détournaient leur regard alors que certains hommes me prodiguaient des signes d'encouragement. Inutile de vous dire que là encore... il fallait bander ! Une levrette sur un capot de voiture avec une caméra

devant, une derrière, les Champs qui défilent et quelques coups de klaxons d'admirateurs, il y aurait eu de quoi faire perdre ses moyens à beaucoup.

Une autre fois, j'ai fait une scène de quatre minutes sur l'un des bateaux à touristes qui sillonnent la Seine. Si là encore, quelques mamies se sont éclipsées en faisant la gueule, beaucoup de couples (notamment des Allemands en vacances) sont restés jusqu'à la fin. C'est à partir de ce moment qu'une réputation de bandeur imperturbable me précède aussi bien en France qu'en Allemagne. Sous le seul prétexte que j'assume dans n'importe quelle position ou condition, on m'a demandé de faire des scènes dans des endroits incroyables. Des piscines, des hélicoptères, des petits avions (ça, je l'ai refusé, je n'ai pas trop confiance...), etc. J'en profitais pour demander une rallonge à mon cachet car la plupart des hardeurs ne pouvaient pas le faire. Bien entendu, les producteurs concernés tentaient toujours de me faire travailler au tarif habituel pour ces scènes. J'étais obligé d'être ferme. Je me souviens notamment d'un film où Alban ne pouvait faire une scène nocturne. Déjà douché et rhabillé après la mienne, j'étais en train de dîner lorsque le producteur est venu me voir pour me demander de suppléer mon confrère. J'ai accepté à condition que je touche son cachet en plus du mien. Les discussions ont duré deux heures mais je n'ai pas lâché. Finalement, j'ai pris le cachet d'Alban et le mien ce jour-là.

Mais le fait que sur la péniche, seuls les couples d'Allemands soient demeurés ce jour-là prouve à quel point les mentalités étaient plus avancées de l'autre côté du Rhin. Jusqu'au vote de la loi X (octobre 1975), qui classait les films pornos sous ce label en les surtaxant par rapport aux autres films, le hard français se faisait sans être ni autorisé, ni véritablement interdit. Mais les cerveaux du ministère des Finances voyaient d'un mauvais œil cet artisanat générer de gros profits avec des mises de fonds parfois très faibles.

J'ai repris mes activités en live au milieu des années 80, rue St Denis. Je travaillais énormément à l'époque et j'avais répondu à l'invitation de mes amis Henri et Pépé pour faire un live show dans leur sex-shop. Mais j'avais tenu à les prévenir que mes obligations au niveau des tournages m'empêcheraient d'assurer le suivi chez eux. M'informant de l'identité de ma partenaire, je me vis désigner une fille brune d'une beauté incroyable. Je n'avais jamais vu une fille aussi belle dans le porno ! J'avais déjà négocié un cachet assez élevé, mais en voyant cette beauté, j'ai déclaré à Pépé que pour le remercier de sa générosité, j'allais lui faire un passage sur-le-champ, alors que mes débuts n'étaient théoriquement prévus que pour le lendemain ! Pépé est immédiatement sorti pour faire de la retape dehors et il a été

obligé de mettre quatre personnes par cabine. J'ai fait ça de façon intermittente pendant deux ou trois mois. Mais cette fille, étudiante en japonais, n'a jamais voulu faire un film, malgré mes propositions répétées. Sachant où elle étudiait, je suis même allé jusqu'à la rechercher, le jour où elle a disparu de la rue St Denis, mais elle avait trouvé un job au Japon et plus personne n'en a entendu parler.

Au début des années 90, alors que je faisais encore un peu de live show, j'ai vu arriver une jeune fille, majeure depuis peu. Après lui avoir indiqué les formalités à remplir, je n'ai plus pensé à elle, jusqu'à ce que je la retrouve quelques jours plus tard sur scène. Je suppose qu'elle avait rempli toutes les conditions nécessaires à l'embauche et je l'ai traitée, comme toutes mes autres partenaires, correctement. Nous avions une scène vers la fin du show et un soir, après quelques jours, elle a commencé à manifester son plaisir en disant : « Oh oui ! C'est bon, continue papa, c'est bon... » Croyant tout d'abord être victime d'un problème auditif, je l'ai entendu me dire ensuite : « Il faut que je te parle après ». Étonné et inquiet, je suis allé lui parler immédiatement après, et j'ai appris qu'elle était la fille d'une actrice avec qui j'avais tourné dans la première moitié des années 70. L'une des filles qui avait pas mal travaillé et qui avait disparu du jour au lendemain, comme cela arrivait souvent en cas de mariage, de rencontre avec un homme qui voulait qu'elle arrête, etc.

Sur le moment, je me suis souvenu avoir entendu sa mère déclarer qu'elle arrêta le X parce qu'elle était enceinte. Par contre, je ne pensais pas avoir quelque chose à faire dans l'histoire. En fait, sa mère ne savait pas qui était le père. Elle lui avait dit qu'il s'agissait forcément de l'un des acteurs avec lesquels elle travaillait alors. D'où sa réaction ! Avouez qu'il y a de quoi refroidir un homme. Les « usual suspects » étaient donc Guy Royer, Richard Allan, Dominique Aveline, plus un ou deux autres, mais il aurait fallu pour le savoir, que nous nous soumettions à des tests génétiques. J'ai donc téléphoné à sa mère qui m'a proposé de faire ce test. J'y suis allé à reculons, j'étais tétanisé à l'idée d'avoir pu baiser ma propre fille, comme vous pouvez l'imaginer. Mais il s'est avéré, à la lumière du test, que ça n'était pas moi. Après avoir tourné un jour dans un film où figuraient la mère et la fille (y compris dans la même scène), j'ai donc eu pour partenaire une mère et sa fille à près de 20 ans d'intervalle. Maintenant que le porno a plus de 30 ans d'existence, les pionniers commencent à avoir de la bouteille. L'une de mes anciennes collègues des années 70, dont j'ai retrouvé la trace par hasard à trois enfants et sept petits enfants ! Je lui ai demandé si sa descendance était au courant de ses activités passées, elle m'a répondu par la négative.

Le milieu s'élargit

En attendant la classification X, le petit milieu érotico-porno s'élargit. À l'époque, deux circuits érotiques se côtoient en France. L'un est purement basé sur les films. Son porte-étendard est José Bénazéraf et il se veut, souvent à raison, artistique. L'autre, celui auquel j'appartiens, est moitié basé sur les films et moitié sur les romans-photos. Il alimente donc le marché hard, celui qui se vend sous le manteau.

Comme je l'ai dit, films et romans étaient tous faits en double version : soft et hard. Bien souvent, certaines filles ne venaient que pour faire du soft et comme par hasard, elles étaient bien plus mignonnes que celles disposées à se lancer dans le hard. Il en résultait des réactions physiologiques bien compréhensibles chez les acteurs (particulièrement chez moi, je me répète !) et cela amenait parfois du piquant sur les plateaux. Dans le genre, il m'arrivera une mésaventure quelques années plus tard en Italie.

Au plus fort de la crise du cinéma italien, certaines actrices très talentueuses ont été amenées à faire des films érotiques. Bien entendu, je me suis retrouvé dans ces coups-là ! C'est ainsi qu'au cours d'une scène tournée sur le pont d'un bateau, je me suis littéralement trouvé collé au postérieur d'une actrice brune peu bavarde et très connue. J'ai tenté de conserver mon calme mais à plusieurs reprises, le metteur en scène a été obligé d'interrompre la prise car mon sexe en érection dépassait alors qu'il aurait dû rester invisible et laisser supposer (c'est le principe du soft) que je pénétrais cette future vedette.

Après quelques essais infructueux, et voyant que je ne parvenais pas à me calmer, les assistants me proposent des glaçons, de l'eau froide. Me connaissant, je sais que cela n'a aucun effet sur moi ! Aussi, l'actrice simulant particulièrement bien l'amour à chaque prise, arrive un moment où je n'y tiens plus et je la pénètre d'un coup. À tous les égards, cela déclenche quelques émois. L'actrice, dont le fiancé prend un verre quelque part sur le port à 200 mètres de là, profite au même titre que moi de ce bon moment improvisé, le metteur en scène, après avoir finalement immortalisé une scène où « rien ne dépasse », m'agonit d'injures en italien (langue que je pratique couramment). De très nombreuses starlettes ou même futures stars se sont retrouvées sur des tournages de ce type. Bien souvent elles acceptaient de faire les

deux versions, à l'image de cette future habituée de l'émission « l'Académie des 9 ». Une chance pour elles que l'énorme masse de films tournés à l'époque soit venue noyer certaines scènes. C'est aussi durant cette période que j'ai tourné quelques films érotiques avec Horst Buchholz, qui fut par ailleurs l'un des « Sept mercenaires ».

Ces manifestations physiologiques, particulièrement appréciables dans le hard, ont parfois constitué une gêne dans le soft. Bien souvent, j'étais obligé de masquer mon sexe avec ma main. Parfois, à la suite d'une séance pour un roman-photo, après m'être douché et avoir enfilé mes vêtements « civils », je continuais à bander pendant encore une demi-heure ou une heure. Mon expérience du sport et de l'exercice physique m'ont toujours permis de contrôler cela au mieux. Je parviens à conserver l'adrénaline au plus haut pendant le temps nécessaire. Certains assimilent mes techniques au Zen ou au Tantra. Je pense tout simplement qu'il s'agit d'une parfaite maîtrise de mon corps.

En dehors des centaines d'anecdotes que ces caractéristiques m'ont valu, l'une des dernières concerne un homme qui est venu me trouver récemment pour me proposer tout simplement d'ouvrir une école pour apprendre à bander !!!...

Certes, il m'est arrivé de donner des « tuyaux » à la plupart des hardeurs que vous connaissez aujourd'hui, mais je n'avais pas songé à prodiguer des conseils issus de mon expérience au grand public. J'imagine qu'un certain nombre de gens seraient intéressés puisque le personnage qui m'avait contacté a finalement réalisé ce projet avec quelqu'un d'autre. Malheureusement, les cours ne devaient pas être très efficaces puisqu'il me semble que la justice s'est mêlée de la chose et a fait fermer « l'école ».

Qui sait si je ne reconsidérerai pas ce rôle de prof, maintenant que ma carrière touche à sa fin ? Mais en ce début des seventies, le fait de bander deux ou trois heures sans interruption fait de moi le chouchou des photographes de ces romans. Ils peuvent me « shooter » sans discontinuer, ce qui accélère considérablement leur travail et augmente ainsi leurs revenus. Ceux qui veulent savoir à quoi je ressemblais à l'époque ne peuvent malheureusement pas trop se procurer les romans-photos de ce temps-là. Je doute que ce soit un article à succès dans les brocantes familiales. Par contre, lorsque je me promène à Paris sur le Boulevard de Clichy, il m'arrive encore de voir des photos de moi datant de cette période sur les murs de live shows ! L'autre jour, un touriste effaré m'a même reconnu alors que je me contemplais tel que j'étais voici 25 ans.

Donc, en ces années 73 à 75, quelques nouvelles têtes apparaissent parmi les actrices. C'est l'époque où la libération des mœurs post-

soixante-huitardes provoque des modes telles que celle de la minijupe ou des seins nus sur les plages avant-gardistes comme celles de St Tropez. Quelques jeunes filles viennent donc bousculer les valeurs établies du métier. Parmi elles, une future secrétaire d'État d'un gouvernement de la deuxième partie des années 80...

La chance de cette femme et de beaucoup de jeunes filles d'alors, devenues très respectables par la suite et qui ne seraient pas heureuses que l'on exhume leur passé, c'est que bien souvent, une énorme masse de films est venue recouvrir le leur. Songez que vers 1974, tous les films se tournent en double version : soft et hard. Parfois, l'actrice est doublée, souvent non ! Ces films, dont la réputation a rarement résisté aux frontières et au temps, ont donc connu une carrière assez courte et sont souvent sortis sous différents titres dans le vaste monde. De l'Extrême-Orient à l'Amérique du Sud, certaines femmes respectables qui ont entre 45 et 55 ans aujourd'hui, ont été des vedettes du cinéma érotico-hard de ces années. De la même manière, la quantité gigantesque de films vidéo tournés dans les années 90 permet à certaines filles célèbres de dissimuler une partie de leur passé, c'est le cas d'une ou deux loftseuses ainsi que d'une membre d'un célèbre groupe musical anglais exclusivement féminin.

La quasi-totalité des versions hard de ces films a été mise en format vidéo avec l'apparition des magnétoscopes. Il est certain que celui ou celle qui aurait la patience d'aller visionner les cassettes de cette époque découvrirait des surprises...

Je n'ai jamais été un grand collectionneur de dossiers ou d'objets compromettants. Je suis encore persuadé aujourd'hui que cela a été l'une des clés de ma carrière. Quelqu'un de plus curieux ou de plus bavard que moi n'aurait pas pu assister au quart de ce que j'ai vécu. Par contre, dès l'époque des romans-photos, j'ai pris l'habitude de conserver une photo souvenir de chacune de mes partenaires. Un rituel qui va se poursuivre bien longtemps, y compris sur les tournages de films. Cette petite manie, qui tenait plus de la collection donjuanesque que de la constitution d'archives « à toutes fins utiles » s'est interrompue le jour où des déménageurs indéliçats m'ont subtilisé le carton qui contenait tous mes clichés. Je suppose qu'ils l'ont dérobé pour l'intérêt érotique de la chose et non pour tenter de le négocier. Toujours est-il que ces clichés se promènent dans la nature et que quelques dames, probablement grands-mères pour certaines d'entre elles, s'y trouvent dans des postures que la morale réprouve. Souhaitons pour elles que cela ne tombe jamais dans de mauvaises mains !

Au cours de mes pérégrinations nocturnes, j'ai connu un jour un véritable collectionneur de photos compromettantes. J'ai également

connu des maîtres chanteurs – qui ont tenté de me recruter – mais lui, HEUREUSEMENT pour beaucoup de monde, était un simple collectionneur. Il fréquentait toutes les boîtes à partouzes de Paris et de la Côte d'Azur et se débrouillait pour être présent afin de prendre des clichés compromettants. Il passait des nuits entières au bois de Boulogne à guetter les voitures les plus luxueuses. Il poussait parfois l'audace jusqu'à ouvrir la portière et prendre une photo au débotté ! Une technique qui aurait pu lui valoir de gros ennuis. Un jour, cet homme, que j'avais l'habitude de voir dans les différentes boîtes à cul que je fréquentais, est venu me trouver en me disant : « Jipé, tu m'as fait rêver dans tes films, viens chez moi demain et je vais te faire rêver à mon tour ! »

Je me suis donc rendu à son domicile où j'ai vu des personnes très célèbres dans des situations qui m'ont étonné. Des séducteurs qui faisaient dans le jeune homme pour donner un exemple...

J'ai perdu cet homme de vue lorsque je suis retourné vivre au Sud. Je ne pense pas qu'il lui soit arrivé malheur car ça n'était qu'un collectionneur !

Contrairement à ce qui existe aujourd'hui dans 9 cas sur 10, les réalisateurs des premiers films pornos étaient de véritables professionnels. Leroy, Kikoïne, Gregory, Payet avaient tous été assistants de metteurs en scène traditionnels. La plupart sortait d'école de cinéma et Burd Trambaree (sous son vrai nom) avait même dirigé une fois Jean Gabin avant de se lancer dans le hard et prendre pour associé dans cette activité un acteur de traditionnel qui « trompe énormément » !

Inutile de dire que le travail s'en ressentait ! Les scénarios étaient véritablement écrits. Nous avons vraiment l'impression de faire du cinéma. Il y avait des « raccords », la scripte venait nous voir pour nous signaler qu'il fallait tel costume pour la scène suivante. Et sur un film de 1 h 30, soixante minutes étaient consacrées à la comédie pour seulement 30 minutes de hard. Bien souvent, on a reproché aux acteurs de X de ne pas être très performants dans les scènes de comédie. Aujourd'hui, le problème a été définitivement réglé puisque la comédie a disparu des films X !

Je ne nourris, pour ma part, aucun complexe vis-à-vis de ces critiques. Tout d'abord parce que je n'ai pas – et je n'ai jamais eu – la prétention d'être un comédien. J'emploie plus volontiers le terme d'acteur de films X. Ensuite parce que j'ai eu à de nombreuses reprises l'occasion de jouer de petits rôles ou de faire de la figuration dans des films traditionnels, notamment dans « Dracula père et fils », avec Bernard Menez ou dans des films de Jean-Christophe Averty et Stelio

Lorenzi. J'ai même fait des silhouettes pour des metteurs en scène aussi prestigieux que Luis Bunuel ou Pier-Paolo Pasolini. Je sais donc parfaitement comment cela se passe et vous allez comprendre rapidement pourquoi vous trouvez souvent les parties de comédie des films X des années 75 – 85 assez désuètes.

Dans le genre loufoque, je me suis également retrouvé à tourner des séries Z particulièrement catastrophiques. Je me souviens notamment d'un péplum dans lequel intervenaient des ULM ! Mais aussi d'un western où lorsque les Indiens mourraient, ils se transformaient en femmes à poil ! Comme quoi, les films dont j'ai le plus honte ne sont pas forcément ceux que vous croyez.

Un jour, j'ai été convoqué à un casting chez un gros producteur français. Il s'agissait de participer au film « Police ». Maurice Pialat nous avait repérés, Richard Allan et moi, dans des films X (selon ses assistants, il y avait une salle en bas de chez lui) et avait décidé de nous faire tourner en compagnie des Gérard Depardieu, Sophie Marceau, et Richard Anconina, qui étaient les vedettes du film. Bien entendu, certains assistants et sous-assistants ont commencé à tordre le nez en nous voyant arriver : « Blablabla, ce sont des gars du X, ils vont nous amener des maladies, etc. ».

Avec Richard Allan, nous les avons rassurés sur ce point en leur affirmant que nous n'étions pas là pour les enculer, mais cela n'a pas suffi à les calmer ! J'ai vraiment été marqué par la jalousie des petits acteurs de complément, capables de balancer sur les vedettes du film, de dénigrer tout le monde.

Bref, le tournage commence et je dois, en tant que flic, procéder à l'arrestation de Sophie Marceau, en compagnie de Depardieu. Il s'agissait de parcourir 15 mètres de couloir en encadrant l'ex-héroïne de « La Boum ». Conformément aux usages du « traditionnel », et surtout en profitant d'un budget infiniment supérieur à celui d'un film X, Pialat a dû faire une vingtaine de prises de ce bout de scène !

Il faut savoir que dans le X, bien souvent, et sans évoquer ce qui se fait depuis 15 ans et la disparition des parties de comédie, nous avions droit – budget oblige – à une ou deux prises par scène ! Et je ne parle pas de choses aussi anodines que la traversée d'un couloir. Un plan-séquence de deux minutes pouvait être fait en une fois. Les consignes du metteur en scène étaient fort simples : « Articulez, essayez de bien laisser l'autre terminer avant de commencer votre phrase ». Si par hasard vous étiez pris de toux ou de bégaiement au milieu de la prise, bien souvent, le réalisateur vous disait : « C'est pas grave Jipé, on la garde ! »

J'estime que vous ne pouvez pas lutter contre cela ! Je ne veux pas dire pour autant que nous soyons d'aussi bons comédiens que les acteurs du traditionnel. Je défie simplement quiconque, de Marlon

Brando à Lawrence Olivier, en passant par Depardieu, d'être bon sur tout un film en ayant droit qu'à une seule prise par scène.

Par ailleurs, j'insiste bien, que l'on ne m'affuble pas d'une étiquette d'aigri, je ne veux pas comparer mes talents de petit comédien à ceux des monuments que je viens de citer. Je tiens seulement à remettre les choses à leur place. Et si un jour, un journaliste m'a surnommé « le Depardieu du X », il faisait probablement allusion à une similitude dans nos corpulences.

Sur le tournage, Depardieu m'avait reconnu et me demandait un peu comment cela se passait dans ma partie. Malheureusement, un froid terrible est venu s'abattre sur Paris en cours de tournage et a été la cause d'un clash avec la production.

À l'image de ce que faisaient les vedettes du film, j'ai demandé à avoir la possibilité de mettre plusieurs pull-overs sous ma veste (n'oubliez pas que je suis un gars du Sud). Pialat a refusé et j'ai dû quitter le tournage là-dessus ! Aussi critiquable qu'il soit dans bien des domaines, le porno est beaucoup plus démocratique que le traditionnel dans son organisation. Sur un tournage de film classique, les vedettes mangent entre elles, avec le metteur en scène ou non. Les autres comédiens sont un peu plus loin, les figurants, « à l'Ouest » et les techniciens mangent leur gamelle, adossés aux camions. « Chez nous », nous mangeons tous ensemble.

Gérard Gregory, qui a été plusieurs fois assistant de Francis Leroi avant de réaliser lui-même ses films a des idées bien arrêtées sur la question des scènes de comédie dans les films X. Pour lui, les scénarios doivent être écrits en fonction des acteurs. Trop souvent, en effet, on nous attribue des rôles qui ne correspondent pas à notre personnalité. Comme de surcroît, nous sommes moins bons comédiens que les acteurs de traditionnel et que nous avons moins de prises, le résultat est souvent ridicule. Je l'admets volontiers. J'ai récemment vu un film tourné dans un appartement parisien somptueux où un jeune hardeur était censé incarner un chef d'entreprise bien assis dans la vie partant au bureau le matin. Bien entendu, cela n'était pas crédible une seconde. Avec sa tête de « lascar », mon confrère n'était pas du tout dans le rôle, et ça n'est pas de sa faute.

Dans le genre, un metteur en scène m'a donné, un jour, un rôle d'étudiant. On me voit donc dans le film en train de réviser mes cours, une paire de lunettes sur le nez. Vu mon physique, ma façon de parler et l'âge auquel j'ai quitté l'école, je suis à peu près aussi crédible dans cet exercice que ne le serait Bernard Menez s'il incarnait Marcel Cerdan (vous me direz, Will Smith a bien fait Ali) !

Partant de ce principe, Gérard Gregory, qui m'a fait tourner dans tous ses films, écrivait des rôles sur mesure pour ses acteurs et pour

moi en particulier. Il comparait, toutes proportions gardées, bien entendu, la façon dont nous devions travailler avec les débuts de Lino Ventura. Dans « Touchez pas au grisbi », Lino incarne un porteflingue, ennemi de Jean Gabin. Auparavant, il était catcheur et avait donc été choisi sur sa seule prestance et son charisme. Par la suite, aucun metteur en scène n'a eu l'idée saugrenue de lui donner des rôles de jeune amoureux délicat. Gregory a coutume de dire que Lino Ventura ne s'est pas amélioré dans sa carrière car il était déjà excellent dès le départ.

Sans nous mesurer à ce monument du cinéma français, il faut bien reconnaître que les différents contre-emplois auxquels nous avons été soumis n'ont pas aidé à améliorer notre réputation de tragédiens ! A *contrario*, je peux dire que je suis assez correct dans les films de Gregory, qui m'écrivait des rôles sur mesure. Pourtant, lorsque je dis que nous n'avions souvent droit qu'à une seule prise, je ne vous raconte pas d'histoires. Un petit calcul très simple suffit à vous éclairer. Un film 35 mm d'une heure et demi réclame 2 400 mètres de pellicule. Si vous ajoutez les scènes de soft et les scènes de comédie (n'oubliez pas que tout se tournait en triple version pour pouvoir sortir dans les pays où même le soft était prohibé), il faut compter environ 3 000 mètres. Et bien, Gérard Gregory a fait son premier film avec seulement 3 750 mètres de pellicules ! Par la suite, il est monté à 4 500 – 5 000 mètres, alors qu'avec « La petite fille au bordel », Francis Leroi a bénéficié de 6 000 mètres, ce qui, à ma connaissance, doit être le record du porno français. Vous conviendrez donc de la difficulté à faire quinze prises par scène dans de telles conditions.

Aujourd'hui, le coût de la vidéo étant presque nul, les plus gros films se font avec pratiquement treize heures de rushes pour environ deux heures de film. Mais ne pensez pas que la comédie y a gagné pour autant. J'y reviendrai plus tard.

Les films X des années 75 – 85 nécessitant une grande part de dialogues et de comédie, j'ai appris à m'exprimer en articulant, à éliminer les « putain », « con », qui ponctuent souvent les phrases des gens de ma région. J'ai également dû apprendre à faire du cheval, à danser le tango, la valse, autant d'activités qui, dans le cadre du porno actuel, seraient aussi utiles que des compresses à un mort ! Il faut dire qu'à l'arrivée du porno, beaucoup de gens ont imaginé qu'il s'agirait d'un genre cinématographique à part entière. Peu d'entre nous pensaient assister à l'avenir à un tel nivellement par le bas. Gérard Grégory a dit un jour qu'au départ il voyait le X comme les films de Karaté, avec la possibilité de voir émerger un jour un « Bruce Lee du Karaté ». Phénomène qui ne s'est jamais produit.

Aujourd'hui, on arrive sur le tournage, on demande poliment ce

qu'on fait, pour s'entendre répondre : « Tu baisses ton pantalon, tu baisses ! ».

Bon, c'est une évolution comme une autre... Au milieu des années 90, un grand réalisateur des années 70 a été rappelé par une maison de production pour tourner un film à gros budget. Chose qui avait complètement disparu en France depuis des années. Après m'avoir appelé, ce metteur en scène a fait défiler au cours d'un casting tout ce que le métier comptait d'acteurs et d'actrices dans le pays. Et bien, en dépit d'un cachet de 200 000 francs à la clé, il a refusé de tourner ce film et a rendu son tablier avant même le premier tour de manivelle ! Avant de regagner sa retraite, il m'a demandé ce que je foutais encore dans ce business. Présent au casting, j'ai pu constater qu'il n'y avait plus d'acteur capable de prononcer deux phrases de suite...

Dans les années 70, j'ai travaillé afin de savoir apprendre un texte et le dire de façon posée. Je n'ai jamais pris un seul véritable cours de comédie mais les metteurs en scène du porno de l'époque conseillaient les acteurs. Ils nous apprenaient la gestuelle particulière de la comédie qui est différente de celle de la vie courante. J'ai même fini par perdre en partie mon accent, ce qui m'a déplu car c'est une partie de ma personnalité. Donc, j'ai retrouvé cet accent par la suite. Mais il a parfois été considéré comme « politiquement incorrect » et sur certains films, j'ai été doublé. Mon « doubleur » était d'ailleurs le frère d'un acteur très célèbre, prématurément disparu.

Après avoir emménagé à Paris, courant 1973, je me suis assez souvent retrouvé au contact du cinéma traditionnel. Le fait d'habiter aux Buttes Chaumont m'amenait souvent à manger à la cantine des studios et à côtoyer tous les acteurs de l'époque. J'ai notamment connu Margot Capelier, la reine des castings de ces années. Je tentais de dissimuler plus ou moins mon nom de famille. J'ai fait ainsi de très nombreuses silhouettes. Peu à peu, la diffusion de mes romans-photos aidant, j'étais souvent reconnu par les gens du milieu qui me demandaient si j'étais là pour une scène. C'est de cette façon que j'ai tourné une multitude de sketches pour l'équipe du « Petit rapporteur ». Pour ceux qui ne l'ont pas connue, cette émission humoristique dominicale était menée par Jacques Martin. Avec Stéphane Collaro, Martin dirigeait une équipe de comiques dont Pierre Desproges et Daniel Prévost (pour lequel j'ai joué des rôles de curé !) Tous faisaient régulièrement appel à moi pour le tournage de sketches. Je pense que Collaro et Desproges étaient au courant de mes activités habituelles. Pour son célèbre reportage dans le village de « Moncul », Daniel Prévost avait eu l'idée de me demander de montrer le mien. Mais après avoir demandé l'autorisation aux dirigeants de la chaîne,

l'idée s'était avérée trop osée pour l'époque et mon cul était demeuré au fond de mon pantalon. Les tournages en 35 mm me permettaient d'avoir des pauses de trois ou quatre jours pour ces figurations. C'est ce que faisait également Désir, le nain de la série : « Le miel et les abeilles ». Il a d'ailleurs été viré lorsque la production s'est rendu compte qu'il avait une centaine de films de cul à son actif !

Dura lex sed leX

Avant le vote de la loi X à la fin de l'année 1975, nos films ne sont pas tournés en double mais en triple version ! Il y a le soft et le hard, ça vous le savez déjà, mais il y a aussi une version spécialement faite pour la censure. Plus qu'une version spécialement réalisée, il s'agit d'une scène particulière tournée pour être montrée à la censure et obtenir le fameux visa sans lequel aucune sortie n'était possible.

La technique était assez simple. Il s'agissait de filmer deux acteurs en train de se promener et de parler de banalités pendant quelques minutes. Le morceau était envoyé à l'inspection avant d'être, bien entendu, remplacé au moment du montage final. Comme vous pouvez vous en douter, personne n'était dupe de ce petit manège. Un demeuré se serait aperçu dès la sortie du premier film ainsi bidouillé du « truc ». Mais l'État, par le biais de sa commission de censure, fermait les yeux sur cette petite industrie qui lui rapportait pas mal et qui allait lui rapporter encore beaucoup plus fin 75. Cela dit, j'ai eu le retour de bâton quelques années plus tard lorsque j'ai appris que la censure créait des problèmes aux producteurs de films traditionnels dans lesquels je faisais encore des apparitions. J'ai donc souvent été coupé au montage puis finalement rayé des cadres.

Avec la Loi X, le cinéma porno devient taxé à 33 % ! Le même montant que les produits de luxe (avant que l'harmonisation européenne ne vienne réduire cette TVA). L'état, grâce à l'énorme fréquentation des salles X, va bien remplir ses caisses et une part des recettes du porno va permettre au cinéma traditionnel de survivre, à une époque où il était beaucoup moins fringant que maintenant. Peu nombreux sont les personnages du « traditionnel » à l'admettre, mais ceux qui ont connu le Festival de Cannes en ces années se rappellent fort bien que l'on était alors fort éloigné des fastes actuels. À ma connaissance, seul Coluche a rendu justice à l'apport financier venu du hard. Le jour de la cérémonie des Césars qui l'avait vu être distingué pour son rôle dans « Tchao Pantin », l'inégalable humoriste avait tenu à rendre hommage au X, « qui a aidé beaucoup d'entre nous à manger » (je cite de mémoire). Je me rappelle qu'à la fin des années 70, les cinémas de Cannes faisaient tous leur beurre en programmant des films X pendant la durée du festival.

Beaucoup de metteurs en scène ont pu démarrer dans le métier

grâce à des aides qui provenaient des taxes sur les recettes des 1 200 ou 1 300 cinémas pornos que comptait alors l'hexagone. Je me rappelle fort bien des files (je n'ose pas dire des queues) devant ces cinémas... Cela me fait toujours sourire lorsque quelqu'un prétend n'avoir jamais vu de film porno de sa vie. À croire que ces 1 200 salles avaient choisi délibérément d'arrêter de programmer des Bruce Lee ou des westerns Spaghetti pour le seul plaisir de mettre à l'affiche des films que PERSONNE ne venait voir ! Ou encore que sur plusieurs années, le même public revenait à chaque séance afin de remplir le cinéma et revoir inlassablement le même film, ce qui expliquerait le faible nombre de personnes qui admettent avoir déjà vu du porno ! Idem depuis l'apparition de Canal+ et de la vidéo. Comme si cette quantité impressionnante de productions ne serait créée que pour l'agrément de quelques rares personnes...

Le raisonnement vaut pour la fréquentation des travelos. J'ai souvent « envoyé des clients » aux travestis dans la mesure où les hommes (souvent riches) qui commençaient à pinailler sur les prix pratiqués par mes collègues qui tapinaient se voyaient gratifier d'un : « Allez plutôt au bois, cela ne vous coûtera pas cher avec un trav'. Ils sont bien maquillés. Avec la perruque et l'ombre, vous ne verrez pas de différence ». Au-delà de la boutade, j'ai pu constater au cours de nombreux tournages au bois de Boulogne combien les travestis y étaient nombreux. Là encore, ils ne se promèneraient pas en pleine nuit à longueur d'année s'il n'y avait pas un GROS contingent d'amateurs. Une anecdote me revient à propos de nos tournages nocturnes au Bois ou sur les boulevards extérieurs de Paris. Nous croisions parfois Max Meynier dans sa voiture RTL, alors qu'il se rendait aux côtés de camionneurs pour son émission : « Les routiers sont sympas ». Ensuite, lorsque nous allions manger, nous croisions des gens du showbiz ou du tout-Paris : Jacques Chazot, José Arthur qui sortait de son émission nocturne, Thierry Le Luron, etc.

En me promenant dans les rues de ma région d'origine, j'ai bien souvent vu des différences de comportement de certains hommes selon s'ils se promenaient seuls ou en couple. Mais pour avoir vécu au cœur de toute cette époque d'or du cul en France, je puis vous affirmer que des gens de tous horizons venaient grossir les files d'attente de ces cinoches et que l'on y trouvait autant d'hommes seuls que de couples. Malheureusement, encore aujourd'hui, peu nombreux sont les personnages publics qui admettent ouvertement connaître quelque chose du porno ou de l'échangisme. Pour un Coluche alors ou un Ardisson maintenant, combien de Tartuffes... Songez simplement que certains films faisaient jusqu'à 600 000 entrées. Beaucoup d'entre eux entre 3 et 400 000. Aujourd'hui encore, beaucoup de distributeurs

souhaiteraient atteindre ces chiffres. Il me semble, de mémoire que trois films pornos ont même dépassé le cap du million, ce qui ne nous rendait pas ridicules au box-office en face des James Bond ou des films de Belmondo et Delon qui étaient les références alors. Certains se souviendront aisément de l'immense succès « d'Emmanuelle », le film de Sylvia Kristel (qui avait débuté dans le porno et que j'ai eu pour partenaire), qui est demeuré à l'affiche aux Champs-Élysées pendant près de dix ans. À cette époque, le moindre sex-shop était fréquenté par 40 personnes au milieu de la journée.

J'ai constaté ce succès car les nombreux romans-photos que j'avais faits jusqu'alors ont commencé à me valoir une certaine popularité dans la rue à partir de ce moment-là. La popularité du porno était telle que des cars entiers remplis d'Espagnols venaient tous les jours combler les sex-shops et les cinémas X de Perpignan. Un plaisir que le Franquisme interdisait. J'ai constaté de visu ce phénomène, le jour où un producteur nous a demandé à Maryline Jess et moi de venir dans une salle de la cité catalane. Depuis des mois, le propriétaire de la salle annonçait notre venue à sa clientèle espagnole « pour la prochaine fois » et le distributeur avait tenu, plus ou moins, à respecter cet engagement. J'aimais bien Maryline car c'était une super professionnelle et un poids léger qui me permettait de faire des positions acrobatiques en des lieux insolites. Mais si elle se montrait très pro et capable d'aider des hardeurs au milieu d'une scène difficile, elle savait aussi être dure. Une fois, alors qu'un apprenti acteur faisait l'un de ses premiers films avec elle, elle l'a douché au moment même où il baissait son slip d'un « C'est tout ce que t'as ? » Le type a quitté sur-le-champ le milieu du porno pour toujours !

Cette époque d'or, qui a peut-être duré trois ans, était celle de la nouveauté. Il « fallait » avoir vu un film porno. Dans les queues de 100 mètres devant les salles, des couples, des gens, probablement célèbres, emmitouflés dans des cache-nez faisaient le pied de grue. Un producteur connu de « traditionnel », dont les bureaux étaient situés aux Champs-Élysées, descendait au célèbre cinéma érotique qui a joué « Emmanuelle » de longues années, afin de « tester » les starlettes qui venaient lui présenter leurs books ! Une habitude qui lui a valu des ennuis par la suite...

Depuis, comme vous avez sans doute pu le constater, les petits exploitants, c'est-à-dire les cinémas de quartier ont tous disparu au profit de complexes multisalles. En quelque sorte, l'époque d'or du porno a été le chant du cygne de ces petites salles.

Sans que cela ait aucun rapport avec sa sortie aux Césars, j'avais connu Coluche dans un café qui se trouvait à égale distance de nos deux (proches) domiciles. En dehors de ses vanes sur la nature de

mes activités, j'avais souvent plaisir à le retrouver pour une partie de flipper. Mais je le voyais également à la cafétéria d'un cinéma de la rue Lincoln qui servait à faire des projections privées pour les professionnels. Je l'ai également côtoyé à la rédaction du journal Hara Kiri. Tous les gens du porno travaillaient pour l'hebdo du professeur Choron. Ceux qui l'ont connu se souviennent probablement du roman-photo humoristico-érotique des pages centrales. J'ai dû faire une petite cinquantaine de séances pour ce canard. Je me souviens d'une très bonne ambiance, parfois portée sur la bouteille, mais systématiquement marquée du sceau du professionnalisme.

C'est également grâce au flipper que j'ai fait la connaissance de Jean-Luc Godart. Nous savions quelles étaient les activités de l'autre, mais nous n'en avons jamais parlé. Nos conversations ne tournaient qu'autour du « Spécial » ou de l'« Extraball ». Comme lui, j'étais un acharné des jeux électroniques. J'ai également appris au sculpteur César, qui habitait dans le même immeuble que moi, à jouer au Pacman ! C'est aussi autour de ce jeu que j'ai fréquenté Patrick Dewaere ou vu Michel Duchaussoy. Il faut dire que je faisais le tour complet du Pacman. Cela me prenait plus de deux heures. Le patron m'amenait un cendrier, mes verres, etc. Parfois en attente de tournage, j'aimais à passer de longues heures au bistrot à me mesurer à tous ces jeux. Certains cafés conservaient même « mon flipper » au milieu de jeux plus modernes, mais l'argent que j'y dispersais valait la peine pour le patron. D'autant que certains propriétaires de café avaient pour consigne de laisser boire mes amis à volonté (et je vous assure que certains ont toujours soif !), sachant que je passais systématiquement régler l'addition.

Considéré alors, grâce au sérieux et au talent des metteurs en scène, comme un genre à part entière du cinéma, le porno donnait lieu à des premières et à de véritables critiques. Chaque fois, un journaliste des « Cahiers du cinéma » était présent. Les premières étaient organisées et annoncées. Elles se déroulaient en général dans un complexe de six salles du côté de la gare St Lazare. Un public encore plus nombreux se bousculait pour admirer en vrai les actrices qu'il avait l'habitude de voir à l'écran. Les Brigitte Lahaie, Karine Gambier, Sylvia Bourdon, Barbara Moose (ma chouchoute) puis Maryline Jess venaient très professionnellement assurer la promo du film. Olinka, qui faisait partie de ces vedettes féminines en rajoutait même une bonne louche en s'habillant assez court et en n'hésitant pas à montrer la couleur de sa culotte lorsqu'elle se trouvait sur l'estrade, sous le feu des questions des admirateurs énamourés. Certains producteurs profitaient de ces contacts avec le public pour demander aux amateurs quels scénarios

ils aimeraient voir à l'écran ! Leurs fantasmes tournaient systématiquement autour de la vie quotidienne. La doctoresse, la concierge aux gros seins... Je ne crois pas avoir entendu une seule fois un cinéphile demander à ce que l'on écrive un scénario au cours duquel le héros se tapait une star hollywoodienne. Un producteur, nommé Claude Masson allait même jusqu'à demander à certains de lui écrire un synopsis. Bien souvent, il en faisait un film ! Une fois, l'un des hommes consultés s'est avéré être assez riche. Après avoir constaté que nous avions adapté le plus sérieusement du monde ses fantasmes, il a financé quelques films de sa poche !

Moins recherché que mes collègues féminines au cours de ces avant-premières, je signe tout de même des autographes à la pelle. C'est aussi à cette époque que je suis rejoint dans la profession par une nouvelle génération d'acteurs. Alban Ceray, le seul hardeur monégasque de l'histoire est de ceux-là. Tout comme Richard Allan, surnommé « queue de béton » (mais dont les films ne sont jamais passés pour autant sur TF1), Dominique Aveline et Stan Piotr. De ces garçons, seul Stan est encore plus ou moins dans le métier. Venu à Paris pour jouer des rôles de théâtre classique de sa Pologne natale, il s'est vite rendu compte qu'il aurait du mal à se nourrir en se consacrant exclusivement à cette activité. Il s'est donc rapidement mis aux romans-photos, au théâtre X et aux films. Stan, qui est également apprécié pour sa grande discrétion, en dépit d'un look parfois original, a pour particularité d'avoir fait une carrière dans le hard homo autant que dans l'hétéro.

À la fois particulièrement gâté par la nature et souple des vertèbres, il est l'inventeur de l'auto-fellation. Stan m'a parfois emmené boire un verre dans des bars homos où, à ma grande surprise, je jouissais d'une certaine popularité. Les films homos étant apparus plus tard sur le marché, de nombreux gays me connaissaient « faute de mieux ». J'ai toujours entretenu de bons rapports avec le public gay, qui m'a toujours marqué un respect que je dois souligner.

Devant mon refus à certains appels du pied, aucun d'entre eux n'a jamais insisté. Et je dois dire que jusqu'à aujourd'hui, en dehors des suppositoires à l'eucalyptus... je n'ai jamais eu d'autres rapports avec ces représentants du genre humain. Par contre, Stan a très probablement été sollicité par ce que le tout-Paris compte d'homos. En général, il avait une belle réponse pour ces demandes : « Cela te coûtera 10 sacs (15,24 euros) par centimètre, c'est-à-dire 2 500 francs ! »

Je ne sais pas si Stan compte écrire un jour ses mémoires, mais, sans être son confident, je suis à peu près certain qu'elles seraient également explosives. Avec Franck Mazars, apparu bien plus tard dans

la profession, Stan est probablement le hardeur avec lequel je me suis le mieux entendu. Son seul défaut est qu'il pousse parfois l'espièglerie jusqu'à tenter de vous mettre un doigt au cul en cours de tournage. Des privautés qui ne font pas très sérieux...

Pour le reste, j'ai passé plus de temps avec Stan et quelques autres qu'à la maison. C'était notre cas à tous. Donc, sans aller jusqu'à parler de « grande famille du cinéma porno », ce qui peut avoir une curieuse connotation et qui ne serait, de toute façon, pas conforme à la réalité, je peux dire qu'avec certains, nous avons vécu un bon morceau de vie commune.

L'un des secrets de notre réussite à Stan et moi. Le fait que nous n'ayons jamais été pris en défaut là où d'autres « calaient » régulièrement venait de notre façon d'appréhender ce mode de vie. Ma bonne humeur, mon côté causant, avec de surcroît, l'accent du Sud, contribuaient au fait que je me sentais véritablement chez moi dans ce monde. Pourquoi si peu d'acteurs parviennent à répéter devant une caméra ce que la quasi-totalité des hommes sont capables de faire dans le privé? Tout simplement à cause des conditions extérieures : de l'éclairage, de la fille qui ne vous plaît pas forcément (encore que ça, cela peut se produire aussi dans le privé), des gens qui sont autour et qui regardent, de l'inconfort, de la température, etc.

Si vous parvenez, comme nous le faisons avec Stan à être suffisamment décontractés pour faire de ce monde votre monde, vous aviez déjà fait le plus gros. Cela signifie qu'il fallait mettre l'ambiance sur les plateaux mais aussi en dehors. J'ai la réputation d'un bon vivant, de quelqu'un qui ne transige pas avec la qualité des repas et des vins. Je dois dire que cela est justifié. Mais cet état d'esprit correspond à ma personnalité et à l'ambiance que j'aime retrouver où que je me trouve.

Pour être plus précis, disons que j'étais parvenu à créer un cercle vertueux. Le fait d'assurer garantissait ma bonne humeur et ma façon de me sentir chez moi m'aidait à encore mieux « fonctionner ». Je m'explique. Le réalisateur Gérard Gregory a déclaré un jour que bien souvent, la mauvaise humeur de certains acteurs venait du fait qu'ils éprouvaient des difficultés à remplir leur rôle lors des scènes hard. Récemment encore, il me parlait d'un acteur du X, assez bon comédien, qui avait été charmant pendant les deux jours qu'avaient duré les scènes de comédie et qui était devenu insupportable avec tout le monde au moment du hard ! Rien ne peut mieux illustrer combien je me sentais dans mon élément.

De plus, nous travaillions toujours avec les mêmes metteurs en scène et les mêmes techniciens à cette époque. La confiance était plus importante et facilitait grandement les tournages. Nous avions acquis

la sensibilité nécessaire pour savoir à quel moment changer de position avec la partenaire. Bien souvent, le réalisateur n'avait pas à nous le signaler. Et les techniciens savaient s'adapter à la situation et en tirer le meilleur parti au montage. C'est ce professionnalisme-là qui a cessé d'exister depuis bien longtemps et qui me rend nostalgique.

Au niveau des relations entre nous, certains évitaient de mêler la vie privée et les films. Il faut dire que nous étions si peu nombreux à travailler que si vous sortiez avec une fille et que cela se passait mal au bout de quelques mois, vous étiez sûr de la retrouver rapidement sur un tournage. Une situation susceptible de déboucher sur un malaise. Il m'est donc arrivé de sortir avec des filles qui faisaient des romans-photos, mais jamais avec les actrices vedettes des années 70.

Pour les mecs, notre relation était semblable à celle de militaires. Nous passions énormément de temps ensemble, ce qui impliquait que nous cessions de nous fréquenter en dehors des périodes de tournage, quelles que soient les sympathies. Au fond, je crois que le parallèle avec le régiment est le meilleur qui soit car lorsque je revois mes confrères de l'époque, j'éprouve le même sentiment qu'à retrouver les garçons qui ont fait l'armée avec moi.

Parmi les garçons que je continue à fréquenter avec le plus grand plaisir, Patrick Chenel occupe une place importante. Patrick est arrivé dans le métier vers 1982 et faisait surtout des romans photos. Je l'ai connu environ deux ans plus tard. Le jour de notre premier tournage commun, je portais un pantalon en cuir. Dès que je l'ai posé, je bandais. Je l'ai donc regardé en lui demandant s'il était prêt. Cela a, bien entendu eu des conséquences néfastes sur sa performance du jour et sur son moral. Mais comme il avait l'air sympa, j'ai tenu à me rattraper après cette prise de contact un peu brusque. Il vivait et travaillait à Pigalle et je le voyais souvent (je bossais alors au Lolita, rue Pigalle). Le lendemain, je l'ai donc invité à participer à mon tournage suivant en lui promettant qu'il banderait !

Je l'ai aidé à être plus décontracté et tout s'est bien passé ce jour-là comme dans tous les films que nous avons faits ensemble par la suite. Je crois bien que c'est avec lui que j'ai dû faire le tournage le plus délirant de ma carrière. Et pourtant il y a de la concurrence.

Nous étions dans le Var sur un film de Jacky Peronni. Nous n'étions que deux acteurs (Patrick et moi) et une seule actrice professionnelle. Le principe de Peronni était simple. Afin de trouver de nouvelles têtes pour ses films, il passait des petites annonces pour attirer des couples (en général échangistes) désireux de participer à un tournage. Une fois sur place, nous avions l'intérêt tacite à ce que les hommes ne puissent pas assurer. Si bien que nous les « doublions ». Une manière peu onéreuse de renouveler les actrices sans avoir ni à les payer ni à

s'encombrer d'acteurs inexpérimentés. Pour cela, nous nous contentions de siffloter lorsqu'ils se déshabillaient en les regardant avec un petit sourire. Cela était largement suffisant en règle générale. Au besoin, je fredonnais : « Les gens m'appellent l'idole du Hard... » sur l'air du succès de Johnny Hallyday. Une technique qui a tenu à l'écart du porno pas mal de candidats potentiels. Le metteur en scène faisait semblant de s'énerver après nous et nous demandait de sortir, mais le mal était fait et les hommes avaient perdu l'ensemble de leurs moyens.

Nous tournions dans un centre de Yoga tantrique qui s'apparentait à une secte et qui était dirigé par un homme qui allait défrayer la chronique quelques années plus tard pour avoir joué un rôle important à la tête d'une secte !

Nous étions dans les mêmes locaux et incarnions des soldats dans le désert. Le but des gens présents dans la propriété et le nôtre étaient foncièrement antinomiques. Eux devaient atteindre les frontières de la jouissance sans jouir, alors que nous, hardeurs, sommes censés jouir au moment où l'on nous le demande afin de ne pas gâcher de pellicule. Nous faisons donc défiler les couples d'échangistes dans le centre au milieu de ces yogis qui ne mangeaient que des légumes et passaient leurs journées à prier. Au moment des repas, ils faisaient le traditionnel « Oooooooooo », alors qu'avec Patrick, nous faisons : « Aaaaaaaaaaaaaa ». Les trois premiers jours, nous avons été soumis au même régime alimentaire qu'eux, ce qui nous a provoqué la « Turista ». Au quatrième matin, j'ai demandé à Patrick s'il avait une érection matinale. Devant sa réponse négative, nous sommes allés au village en loucedé pour acheter de la viande hachée et du pinard. Une manière d'échapper aux petits pois et à la soupe de petits pois qui constituaient l'essentiel de leur alimentation.

C'est aussi après trois jours que les fidèles sont venus nous parler. Curieux de savoir ce que nous faisons. Ils culpabilisaient de nous voir faire ce métier sachant qu'ils se disaient libérés et qu'ils ne l'étaient évidemment pas. Pour les tester, nous leur envoyions notre consœur dans les chambres pendant la nuit afin de voir s'ils résisteraient à son charme. Nous nous comportons comme des gamins en colonie de vacances.

Pour l'une des scènes, nous voulions utiliser le sauna. Jacky nous a donc demandé de nous y rendre, juste après notre pseudo-traversée du désert. Comme si des gars qui viennent de traverser le désert n'avaient rien de mieux à faire que de mariner encore un peu dans un sauna ! Ceci pour vous donner une idée du sérieux du scénario. Il faut dire que Jacky était un exploitant de cinéma porno à la base. Il s'était constitué un réseau de salles à l'époque d'or du X et poursuivait sa carrière derrière la caméra.

Parmi les pensionnaires de cette secte, j'ai dragué des filles. Je peux vous dire qu'elles ne faisaient pas partie des plus belles. Elles n'avaient rien à voir avec les femmes avec lesquelles nous tournions toute la journée. Au fond, je ne les draguais pas pour les baiser. Juste pour les faire craquer. Je n'y suis pas beaucoup parvenu.

Il y avait dans le domaine une petite pyramide dont le sommet avait été aménagé en espace de méditation. Inutile de dire que Patrick et moi allions y attraper des gonzesses, ce qui nuisait à l'ambiance de recueillement du reste des lieux. Les huit jours de ce tournage ont donné lieu à mille anecdotes de ce genre. Tout le comique venait du décalage entre notre monde et celui au milieu duquel nous évoluions. À l'époque, personne n'aurait eu l'idée de filmer le making of d'un tournage, mais si cela avait été le cas, je peux vous garantir que le succès du making of eut été supérieur à celui du film lui-même !

Aujourd'hui, Patrick habite, sous son vrai nom, un petit village du Var, non loin du lieu de ce tournage. Il a quitté le métier il y a quinze ans et tremble de peur à l'idée que quelqu'un de son bled soit au courant de ses activités passées. Aussi, lorsqu'il reçoit ses anciens amis, il leur demande de porter un bob, des lunettes noires, etc. Une fois, Stan était venu chez lui avec un ami. L'année suivante, l'ami en question était revenu avec une espèce de Drag-queen ! Catastrophé, Patrick a demandé au gars que son/sa pote s'habille en garçon le lendemain. Mais le résultat était si grotesque qu'il a été obligé de leur demander de partir !

Bite et rois

Comme je vous l'ai déjà raconté, j'ai poursuivi jusqu'en 1978 une carrière de culturiste parallèlement à celle d'acteur. Ma passion de la musculation date de mes 14 ans. La preuve en est le célèbre tatouage qui orne mon épaule. Au départ, il s'agissait d'une connerie d'ado. Un tatoueur présent au Cap avait dessiné quelque chose sur l'épaule d'un copain et en tant qu'amateur de muscu, j'avais opté pour un petit bonhomme gonflant ses biceps ; or, si le dessin de base fut une réussite, le tatouage final est la catastrophe que tous les amateurs de films pornos au monde connaissent.

J'ai compris le soir même que j'avais commis une erreur. Précisément au moment où mon père m'a collé une rouste. Mais les inconvénients de ce geste inconsidéré m'ont poursuivi longtemps. En effet, contrairement, aux personnes connues auxquelles une casquette et une paire de lunettes noires suffisent à assurer l'incognito, je suis souvent obligé de me promener en t-shirt durant l'été. Un comble lorsqu'on habite dans une zone naturiste ! Je me suis aperçu que lorsque cette épaule était tournée vers la mer, je n'étais pas dérangé. Par contre, dès qu'elle était orientée côté plage, un certain nombre d'admirateurs venaient me voir ! Un journaliste l'a d'ailleurs baptisé : « le tatouage raté le plus célèbre de France ». Un jour, un journal autrichien de cul nommé « OK », qui n'a rien à voir avec l'ancien magazine pour ados des années 1970, avait fait un concours en montrant huit photos de morceaux de corps de hardeurs. Celui qui parvenait à mettre un nom sur chaque photo gagnait un lot (un t-shirt si ma mémoire est bonne). Ce magazine, qui était assez riche pour sponsoriser une moto de Grand Prix avait choisi sept photos de queues pour mes collègues et le tatouage pour moi ! Pour ma part, j'ai reconnu sans problème les instruments de travail de mes collègues. Rocco et sa grosse queue au gland opéré, Clark qui l'a légèrement tordue côté gauche, Baillat en forme de champignon, très veineuse pour Le Castel, Langin qui est roux, Stan et ses dimensions exceptionnelles. J'aurais pu gagner un t-shirt !

Donc en ce début des années 70, je fréquente le club de musculation du Pharaon à Pigalle. Outre Serge Nubret, que j'ai déjà évoqué, Serge Lerus, Michel Magnier, Tony Lamouche, Manu Pluton, et Guy Ignace sont les athlètes les plus connus de la salle. Je peux avouer

aujourd'hui que pour participer aux concours et avoir une chance de bien y figurer, je prenais des produits interdits. Des stéroïdes ! Un traitement qui, en plus d'un dur entraînement, m'a permis d'obtenir le titre de « plus bel athlète de France », dans ma catégorie. Aujourd'hui, lorsque le temps est bien humide, des tendinites aux épaules viennent me rappeler qu'il ne vaut mieux pas trop jouer avec sa santé. Un conseil que beaucoup de hardeurs de la nouvelle génération feraient bien de méditer car si j'avoue avoir triché dans le domaine de la gonflette, je peux vous assurer que les érections qui m'ont permis de réaliser ces milliers de films et de romans étaient 100 % naturelles. Une caractéristique de plus en plus rare dans le métier.

Un jour, l'un des culturistes avec lesquels j'avais l'habitude de m'entraîner m'a demandé de le brancher dans des plans de cul afin d'arrondir ses fesses de mois. C'était un black bien musclé, comme vous pouvez vous en douter, et particulièrement gâté par la nature (il sera surnommé plus tard « le marteau-pilon » dans le X). Je lui ai donc donné rendez-vous dans un studio où plusieurs romans-photos étaient au programme. Mais ce jour-là, un studio voisin était destiné à la confection de romans-photos homos, et mon ami Stan était présent... sur les deux fronts !

Voyant arriver cet athlète, Stan m'a discrètement demandé de faire en sorte qu'il se trompe de porte à sa sortie du vestiaire. J'ai donc indiqué la porte no 2 au lieu de la 1 à l'infortuné culturiste qui a connu sa première expérience homosexuelle en cette occasion. Lorsqu'il est venu s'en plaindre auprès de moi, j'ai, bien entendu, joué les étonnés et lui ai assuré que j'avais bien prononcé « porte numéro 1 », et qu'il avait dû mal me comprendre.

Cette expérience de la gonflette et des appareils de musculation m'a permis de rendre service pendant quelques mois à l'équipe de rugby de Béziers. Pour les plus jeunes, il faut savoir que Béziers était dans les années 70 ce que le Stade Toulousain est au rugby actuel : un ogre ! Plusieurs fois champion de France, l'AS Béziers a longtemps fourni une large part des effectifs du XV de France. Or, le Cap d'Agde se trouve à quelques kilomètres seulement de cette ville et mon « pays », Jean-Pierre Ortolan en était l'un des membres à l'époque. J'ai donc conseillé les joueurs biterrois, et principalement les avants pour la pratique de la musculation. Mon travail concernait surtout les joueurs de première ligne auxquels je faisais pratiquer les squats afin de renforcer la puissance musculaire de leurs jambes.

Même si ce travail n'a pas duré bien longtemps, j'ai pu constater avec plaisir par la suite que les salles de musculation ont envahi les clubs de rugby. Même si je regrette un peu qu'aujourd'hui, il soit parfois difficile de distinguer un avant d'un arrière selon sa

morphologie.

Par la suite, et tout au long des années 70 où le club biterrois fit régner sa loi, j'ai gardé le contact avec une partie des joueurs et des dirigeants du club. Le fait que j'habite à Paris ainsi que ma bonne connaissance du milieu de la nuit faisaient de moi le « client » idéal pour organiser les troisièmes mi-temps qui suivirent les nombreuses finales de championnats disputées par Béziers pendant ces années-là. Par la suite, mes relations avec le rugby se sont un peu distendues.

Lors de ces troisièmes mi-temps, il se trouvait toujours une partie des joueurs et des dirigeants pour vouloir terminer la soirée dans une boîte à partouzes. Or, j'étais employé par certaines d'entre elles. J'avais donc d'excellentes relations avec les tenanciers et ces amitiés, liées à la promesse d'une recette importante (les rugbymen étant réputés à l'époque pour ne pas lésiner sur la consommation d'alcool après les rencontres) permettaient de passer outre la règle qui veut que les hommes seuls – et *a fortiori* les groupes d'hommes – soient vus d'un mauvais œil à l'entrée de ce genre d'établissement.

Depuis quelque temps, la fréquentation des clubs échangistes est devenue « In ». Les magazines féminins en parlent et il faut avoir passé au moins une soirée dans l'un de ces établissements. Que l'on échange ou non ! Pour les naïfs – s'il en reste encore après quelques chapitres – je tiens à préciser que les clubs échangistes ne consistent pas à échanger des cartes de visite ou des figurines d'album Panini (j'ai, j'ai, j'ai, j'ai pas !). Ce sont des établissements destinés à échanger votre partenaire habituel avec celui de quelqu'un d'autre. La théorie voudrait donc que le nombre d'hommes y soit parfaitement égal à celui du nombre de femmes. La réalité (commerciale) est souvent autre. Si certains établissements parviennent à maintenir le ratio d'un pour une et connaissent ainsi un succès mérité, d'autres sont bien obligés de prendre en compte le grand nombre de candidats masculins et acceptent une certaine surreprésentation des hommes.

Si un homme seul tente de rentrer dans un club échangiste, il aura de fortes chances d'être refoulé. Si 10 hommes arrivent en même temps... vous imaginez bien ce qui se produira ! Mais dans les années 70, ma réputation était telle dans le milieu du cul, que je pouvais me permettre de faire rentrer la moitié d'une équipe de rugby et le Bouclier de Brennus en prime !

Mais ce petit parcours dans le rugby et ma vraie carrière dans le culturisme n'ont pas suffi à me faire inviter le jour où la mairie de mon village a décidé d'honorer les sportifs du coin.

Dans les boîtes à partouzes, je suis un peu le pompier de service

sans mauvais jeu de mots ! Il faut savoir que lorsque vous franchissez la porte d'un club échangiste, non seulement vous n'êtes pas obligés de participer aux ébats, mais parfois, les ébats en question ont beaucoup de mal à démarrer. Il ne se passe rien de plus que dans un club traditionnel. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en ai pas la moindre idée. Exactement la même clientèle peut avoir un comportement différent à quelques jours d'intervalle. Donc, certains jours « ça ne baise pas ».

Inutile de dire que pour la bonne réputation de l'établissement, les patrons cherchent à éviter au maximum ces soirées où les clients se regardent en chiens de faïence. C'est en général au cours de ces soirées que j'intervenais ! Accompagné d'une collègue féminine, je rappliquais sur un coup de téléphone (si mon emploi du temps me le permettait) et servais de « starter » ou « décoinqueur » avec mes copines. Notre expérience nous permettait de chauffer la clientèle de façon naturelle et lorsque l'ambiance prenait, nous nous éclipsions avec la satisfaction du devoir accompli.

Mon carnet d'adresses me permettait toujours de trouver une jeune fille partante pour ce genre de mission. D'autant que les tenanciers de boîtes se montraient en général assez généreux et que les cachets pour ces soirées excédaient ceux que l'on pouvait espérer pour une journée de tournage.

Parfois, il m'est arrivé de rester sur place au-delà de ce que ma mission exigeait grâce à une rencontre intéressante. Ce fut le cas notamment avec l'une des speakerines de ces années-là. Rencontrée au hasard de l'une de ces soirées, je me suis isolé avec elle pendant deux ou trois heures afin de faire l'amour. Notre aventure a duré quelques semaines mais son image de marque était incompatible avec ma réputation grandissante. Plusieurs personnes publiques – hommes ou femmes – se sont ainsi éloignées de moi à mesure que ma réputation grandissait. Plusieurs fois, des femmes, accompagnées de leur mari venaient me voir. En général, ce dernier venait taper sur l'épaule de son épouse après quelques dizaines de minutes passées avec moi, afin de lui rappeler que c'était lui le mari ! J'ai également croisé des femmes venues une seule et unique fois en ces lieux afin de « connaître ça » ou de ne « pas mourir idiotes », selon leurs propres expressions. En s'adressant à des professionnels tels que moi (parfois accompagné d'un ou de plusieurs autres hommes), elles avaient l'assurance de connaître un plaisir d'une intensité inconnue durant leurs nombreuses années de fidélité conjugale. Ensuite, ce type de femme disparaissait pour toujours du paysage.

Il faut croire que les temps changent puisque pour la première fois de ma vie, un portier de boîte à partouzes ne m'a pas reconnu l'année

dernière ! Son patron, qui était un pote, m'avait invité la veille en m'assurant que je serai annoncé et le portier m'a interdit l'accès de l'établissement en me lançant un : « revenez quand vous serez accompagné ». Bien entendu, je n'y suis jamais retourné, même avec les excuses du patron. Mais cela prouve tout de même que certaines personnes en France n'ont jamais vu de films pornos.

Je me suis posé des questions sur ma capacité à bander d'une façon continue et dans toutes les conditions. Ancien culturiste de bon niveau, je sais que beaucoup de culturistes gonflés aux hormones ne bandent pas. Pour ma part, je me suis shooté à une certaine époque afin de bien figurer dans les concours de culturisme. J'ai fait des traitements de deux mois de testostérone deux années de suite pendant deux mois. Les hormones auraient eu un effet inverse sur moi ??? Mystère ! J'en ai discuté avec un professeur en médecine qui me soignait pour une tendinite. Je lui ai avoué m'être dopé. Mais je n'ai jamais eu la réponse. Peut-être suis-je né pour bander comme d'autres pour l'opéra ?

Mes trois meilleures années dans le culturisme furent les trois premières passées à Paris. Je pesais 88 kg pour 172 cm à mon poids de compétition.

Bien avant l'entrée de l'Italie dans le Tournoi des, désormais, VI nations, j'ai aussi eu une expérience avec le rugby transalpin et la Cicciolina. Nous étions sur un stade à Milan en train de tourner des extérieurs alors que l'équipe locale ou peut-être l'équipe nationale s'entraînait. Jamais à court d'une provocation, la Cicciolina est allée faire des grands signes aux gaillards qui suaient en leur montrant un sein. Mais quand ils ont commencé à courir tous vers elle en vociférant, elle a battu en retraite sous nos regards amusés. Cela s'est achevé dans la bonne humeur, comme souvent en Italie.

French Gigolo

Non content de me cantonner aux activités que je vous ai décrites, j'ai également passé une partie des années 70 à faire la pute. Une activité dont l'essentiel se déroulait aux alentours des Champs-Élysées. Avec un copain, nous écumions les salons de thé adjacents à la plus belle avenue du Monde à la recherche de dames riches et désœuvrées, susceptible de se payer auprès de nous des instants de bonheur tarifés. Même si je suis un acharné des jeux électroniques, j'ai toujours eu un faible pour les salons de thé à cause de leur calme et de l'absence d'ivrognes. Mais à cette époque, je les fréquentais pour ajouter du beurre dans les épinards. Étant donné que je ne débadais pas, je tentais de rentabiliser au maximum cette particularité. En dehors des Champs, j'allais parfois dans un établissement connu du quartier Montparnasse qui avait également cette réputation. Je tiens d'ailleurs à tordre le cou à une vieille légende qui voudrait que les candidats gigolpines de l'époque aient été obligés de commander un lait fraise pour attirer le regard de ces dames dans ce vénérable établissement. Je peux vous assurer qu'il n'en était rien.

J'ai également été amené à travailler pour un réseau de prostitution de luxe. Aussi étonnant que cela puisse vous paraître, je n'ai jamais été en contact direct avec la ou les personnes qui le dirigeaient. Par déduction, je pense qu'il s'agissait du célèbre réseau de madame C. mais aujourd'hui encore, je ne peux en avoir la certitude.

En fait, j'avais été contacté par des concierges de palaces pour commencer à rencontrer des femmes d'un certain âge, issues de la bourgeoisie industrielle ou du milieu de la politique. Je ne posais évidemment aucune question sur leur identité mais là encore, j'en apprenais sur la nature humaine. Je suis persuadé qu'une femme et même un homme peut n'avoir qu'un partenaire en une vie. Mais j'ai vu que bien souvent... Les maris en déplacement, les femmes désœuvrées... tout cela conduisait à ces rencontres dans les salons de thé ou par l'intermédiaire des concierges de palaces parisiens. Parfois, ces employés d'hôtels, qui sont plus puissants que le directeur, ne me connaissaient pas directement et passaient par une ou deux étapes avant d'obtenir mes coordonnées. Je vous raconte cela en préambule à une digression qui me tient à cœur.

Lorsque vous entendez aux informations des histoires de pédophilie

où un homme (un pourvoyeur) aurait agi seul, n'en croyez pas un mot ! Dans le commerce du sexe auquel j'ai participé, c'est-à-dire le sexe entre deux personnes majeures avec consentement mutuel et – bien entendu – sans violence, il y avait bien souvent deux voire trois intermédiaires entre la cliente et moi. Imaginez, pour quelque chose d'aussi illégal que la pédophilie, avec la prudence dont doivent s'entourer les gens qui en font commerce, combien de filtres il faut passer...

C'est pourquoi je ne crois absolument pas à certaines versions données dans des affaires dont on a parlé en France ou dans des pays voisins ces dernières années. J'ai moi-même dénoncé un pédophile à la police, j'aurais l'occasion de vous en reparler. Deux services de police, l'un français, l'autre étranger, m'ont demandé de les aider dans des affaires de ce type et je regrette de n'avoir pu leur être d'aucun secours. Mais connaissant les rouages de la prise de contact entre un client et une ou un prostitué, je vous répète que toutes ces choses nécessitent une certaine organisation et que les coupables, souvent à moitié demeurés, que l'on nous présente aux informations ne sont en aucun cas les seuls responsables de telles organisations.

Une autre fois, la police française – les RG, je suppose – s'est présentée à moi sous la forme de deux journalistes qui sentaient fort le poulet et qui voulaient m'interviewer. En plus du dictaphone habituel, ils étaient munis d'un micro-cravate et m'ont rapidement avoué qu'ils enquêtaient sur une affaire de pédophilie dans laquelle le nom de l'une de mes relations de travail avait été cité. Devant mon étonnement sur le fait qu'ils me questionnent moi à propos de choses qui – de toute façon – ne pouvaient avoir lieu qu'en dehors des tournages, ils m'ont répondu : « Jean-Pierre Armand est censé tout savoir ! » du fait de mon ancienneté. J'ai dû les refroidir sur ce point, déclarant que si j'avais eu vent de quelque chose je l'aurais dit depuis longtemps à la police. Une autre fois, un quelconque ministre avait dû se mettre dans la tête d'assainir notre milieu et 145 personnes du X avaient été convoquées au quai des Orfèvres. Franck Mazars, qui comptait un ami parmi les inspecteurs impliqués dans l'enquête a eu droit à des compliments de la part des flics. Non pas pour ses prouesses cinématographiques mais pour notre rigueur en ce qui concernait toutes les bizarreries qui tournent fatalement autour de notre job.

Donc, nous traînions dans ces salons de thé, toujours fort bien habillés, à l'heure du goûter ! Notre clientèle se partageait entre les riches veuves ou femmes mariées spécialement venues pour cela (parfois de lointaines banlieues) et des femmes du quartier qui avaient leurs habitudes dans ces établissements et qui avaient fini par nous remarquer. Avec ma personnalité et mon accent, j'avais (j'ai toujours)

une certaine facilité pour engager la conversation et rapidement la faire dévier sur le badinage. Dans ces derniers cas, l'occasion finissait souvent par faire le larron. Je dois signaler, au risque de faire bondir mes collègues d'alors et d'aujourd'hui, que je montais parfois pour le plaisir uniquement. De superbes femmes de 50 ou 55 ans me procuraient (j'avais alors 20-25 ans) autant de bonheur que les filles de mon âge. Heureusement qu'il n'y a pas de syndicat des tapins masculins car je me ferais taper sur les doigts !

Lorsque je travaillais pour le réseau dont je vous ai parlé, j'étais payé par enveloppe. Je recevais mon dû dans ma boîte à lettres, sans jamais apercevoir qui que ce soit. Nous étions plusieurs hommes à bosser de cette façon. Je suppose que les femmes étaient bien plus nombreuses que nous. En fait, nous avions une personnalité particulièrement marquée. Nous représentions chacun un type d'homme, ce qui laissait le choix à la clientèle. Bien entendu, avec mes muscles, j'étais « la brute ». L'un de mes amis, bien qu'hétérosexuel, avait l'air parfaitement efféminé. De quoi contenter tous les goûts de la nature ! C'est en draguant du côté de Saint-Germain des Prés que j'ai rencontré l'une de mes clientes les plus célèbres. Une actrice qui n'en était pas à son coup d'essai avec les petits jeunes. Elle avait la particularité d'avoir tourné un film traditionnel en costume où l'autre grand personnage féminin était un ancien tapin de luxe qui avait croisé ma route et fini dans le porno !

Je me suis livré à une autre sorte de prostitution par la suite. Toujours par l'intermédiaire d'une partie du personnel hôtelier des palaces, j'ai fait la connaissance de quelques gros industriels. L'une des rares femmes à la tête d'une entreprise de dimension internationale avait l'habitude de faire appel à mes services pour les raisons suivantes : il s'agissait de se rendre le soir accompagné de trois ou quatre de mes collègues du X ou copines peu farouches afin de se retrouver au restaurant à la table voisine de celle d'industriels étrangers venus en France pour négocier des contrats avec... notre bienfaitrice du jour !

Ces personnes étant à 99 % des hommes, ma tâche consistait à faire en sorte qu'au cours du repas, un contact s'établisse entre la table d'à côté et la nôtre. Mes connaissances dans le milieu du X mais aussi mon caractère et mon accent me rendaient cette tâche particulièrement aisée, en dépit d'une connaissance de l'anglais plus que sommaire. Mais cette faiblesse était parfois compensée par les connaissances linguistiques de l'une des filles ou d'un camarade recruté à cette seule fin.

Invariablement, après ce premier contact, nous étions invités à boire le champagne à la table des industriels en goguette. Fins

psychologues, ils s'apercevaient aisément du peu de jalousie dont je faisais preuve à l'endroit des jeunes filles qui m'accompagnaient et après le pousse-café, je m'éclipsais, façon homme du monde, afin de laisser ces messieurs goûter aux charmes de la vie parisienne. En général, le lendemain, notre employeur s'arrangeait pour faire remarquer – le plus finement possible – qu'il était à l'origine de cette soirée de détente, et bien souvent cela se terminait par la signature d'un contrat. La naïveté étant l'une des caractéristiques les moins partagées dans le monde des affaires, je crois pouvoir assurer que passé un certain stade, la plupart des ces messieurs devaient sans aucune aide extérieure l'origine de leur bonne fortune.

Je peux donc, sans revendiquer une médaille pour autant, considérer que j'ai fait beaucoup pour que la balance extérieure de la République soit excédentaire (ou du moins pas trop déficitaire). En écrivant ces lignes, la réflexion me vient que si l'on devait compter le nombre de cassettes et de films vendus à l'étranger ainsi que ces petits coups de pousse à la signature de gros contrats qui ont émaillé ma vie, on trouverait effectivement une modeste place à ma personne dans nos exportations.

La rémunération de ces « extras » se faisait en argent lorsqu'il s'agissait de commandes et parfois en cadeaux pour les rencontres effectuées dans les salons de thé. J'ai hérité d'une grosse quantité de montres en or et autres attributs du véritable gigolo. Comme tous les gens du métier, j'avais une combine avec les commerçants du quartier. Je revenais avec la montre le lendemain de mes exploits et le bijoutier me la reprenait avec une décote qui lui permettait de vivre aussi de l'argent de la prostitution. Entre ces commerçants et les concierges d'hôtels qui prenaient souvent une somme égale à la mienne pour une fatigue bien moindre, on peut considérer que le proxénétisme est une profession bien mieux partagée qu'on ne l'imagine. Je le dis sans rancœur ou esprit de revanche. Juste par ironie...

Celles qui payaient donnaient en général une forte somme. Peut-être 3 ou 4 000 francs, ce qui dans les années 70 était peut-être l'équivalent de 1 500 euros, voire plus en 2002. Mais avec elles, le romantisme n'avait pas droit de cité ! Pendant les quelques heures que durait leur séance, j'étais leur esclave. Je devais répondre à leurs injonctions en m'exécutant sans rechigner. Cela est fort éloigné de ce que chacun peut vivre avec l'homme ou la femme de sa vie. Ces femmes, toujours bien plus âgées que moi, n'étaient pas – il s'en faut de beaucoup – toujours à mon goût. Néanmoins, il fallait justifier la grosse somme empochée et la réputation que l'intermédiaire vous avait faite. Je me rendais compte en discutant qu'elles n'étaient pas habituées à la maison à pratiquer tout ce qu'elles me demandaient.

Beaucoup d'entre elles avaient tout simplement « pété les plombs » un beau jour et avaient décidé de se payer un « call-boy », de préférence un professionnel de la baise, afin de connaître une fois dans leur vie, des sensations qui leur étaient totalement étrangères.

Avec les tarifs que je vous ai annoncés et ma forte propension à la fainéantise, vous vous demandez certainement pourquoi je ne me suis pas orienté vers cette activité de façon permanente. La raison est très simple : c'est un job où l'on n'embauche pas tous les jours ! Bien souvent, j'étais « grillé » pendant un mois dans un salon de thé où j'avais levé une cliente. Ces dames avaient certaines pudeurs compréhensibles et auraient vu d'un mauvais œil leur amant de la veille au bras d'une autre femme le lendemain, si tant est qu'une cliente se soit présentée, ce qui n'a rien d'évident. Donc, là où une femme peut devenir professionnelle, un homme ne peut être qu'un call-boy occasionnel. À moins de trouver une bienfaitrice permanente...

Ce fut le cas pour l'un de mes amis. Casé avec une dame, rencontrée un jour dans un bar de l'avenue George V, et qui appréciait ses services, il a quitté toutes ses activités annexes à l'époque pour devenir un homme du monde. Je l'ai perdu de vue depuis mais au cours des années 80, il vivait dans l'opulence entre les diverses résidences de sa bienfaitrice et n'avait pas l'air de risquer un accident du travail !

J'ai eu une telle opportunité un jour. On peut même dire que c'était une chance encore plus belle car la femme très fortunée qui s'intéressait à ma personne avait pratiquement mon âge. Je ne l'avais pas connue en tant que cliente, mais elle n'ignorait rien de mes activités diverses dans le cul. Pressés de la marier – alors qu'elle n'avait que 31 ou 32 ans – ses parents étaient disposés à lui donner en dot une belle partie de leur immense fortune. Mon faible goût pour le travail m'a amené à considérer avec un intérêt non feint sa proposition de mariage. Mais sa volonté d'avoir immédiatement trois enfants a refroidi le jeune homme que j'étais et j'ai fini par décliner poliment.

Parmi mes endroits de prédilection pour exercer ce commerce, il y avait « Les deux magots » à Saint-Germain des Prés. Outre le côté calme qui permet également d'observer la rue, j'y bénéficiais de la complaisance d'un serveur qui savait placer à mes côtés une femme qu'il subodorait potentiellement amatrice de jeunes hommes. À défaut, il me rabattait des jeunes filles mignonnes que je draguais sans espoir de contrepartie économique mais de bon cœur tout de même. J'ai ainsi connu des femmes très élégantes qui juraient un peu avec le décor lorsque nous allions dans des hôtels deux étoiles pour passer quelques moments ensemble. Il est vrai que si nous avions fréquenté les palaces, le risque aurait été grand de tomber sur l'une de leurs

connaissances. L'une de mes bienfaitrices a résolu le problème d'une autre façon. Elle m'a carrément acheté un studio ! Il faut dire que nous nous voyions environ deux fois par mois et que cela a duré cinq ans.

J'étais en très bons termes avec le personnel des palaces parisiens. Lors de mes trois déménagements dans la capitale, la première chose que je faisais était d'aller prévenir les différentes productions que j'avais de nouvelles coordonnées et la deuxième chose était d'aller faire la tournée des concierges ! À une époque où le téléphone portable n'existait pas, cette formalité était indispensable. Je travaillais avec mon répondeur téléphonique. Parfois, je recevais des appels en pleine nuit pour des « urgences ». Des clientes fortunées en mal de tendresse. Si j'étais libre, je sautais dans un taxi, sachant qu'immanquablement, le jeu en valait la chandelle. C'est curieux, à la réflexion, combien un fainéant peut se transformer en bourreau de travail selon les circonstances. Entre les tournages, le théâtre, les romans et les passes, il n'était pas rare que je travaille 30 jours par mois, de 8 h le matin à 1 h le lendemain. Et encore, quand le téléphone ne sonnait pas en pleine nuit pour SOS bite au cul !

Une fois dans la chambre d'hôtel avec la dame, j'avais ma technique pour avoir mon compte d'heures de sommeil malgré tout. Après deux heures d'exercice, j'exigeais que l'on se mette au champagne. Comme vous pouvez l'imaginer, un homme de 90 kg tient mieux l'alcool qu'une femme et après quelques coupes, la dame s'écroulait et me permettait de partir, si j'avais été payé ou de m'endormir également dans le cas contraire.

La plupart de nos clientes des grands hôtels étaient italiennes ou américaines. Un jour, un coup de fil est venu interrompre un repas entre amis. Un concierge me demandait d'intervenir auprès d'une cliente spéciale ! Toujours sur la brèche, j'arrivais quelques minutes plus tard dans le lobby de l'établissement. L'employé m'indiquait, sans me donner son identité, qu'il s'agissait d'une Américaine, membre éminente du show-business, au top dans sa spécialité à l'époque (la fin des années 70). Arrivé dans la chambre, muni du tube de lubrifiant remis par le concierge sur ses instructions, j'ai découvert une femme vêtue d'une seule cagoule ! Mais j'ai tout de suite compris qu'il ne s'agissait pas d'un braquage de banque. Elle parlait un très bon français en dépit d'un fort accent américain et m'avait vu dans des films pornos tournés aux États-Unis (et dont je vous parlerai plus loin). Très bien foutue, elle devait avoir la quarantaine. Après une nuit où tout s'est passé pour le mieux, j'ai tenté de cuisiner le concierge qui m'avait mis sur le coup. Croyez-le ou non, il n'a jamais craché le morceau, y compris des mois après. Un bon point pour le personnel hôtelier parisien et de quoi tranquilliser les vedettes en mal

d'anonymat. La seule chose que je suis parvenu à savoir c'est que cette vedette était venue à Paris dans le seul but de rencontrer soit Dominique Aveline, soit Jean-Pierre Armand ! Aujourd'hui encore, je ne peux qu'émettre des hypothèses quant à l'identité de cette femme... Après tout, c'est bien fait pour moi. Vous, vous avez droit à des descriptions tout au long du bouquin parce que je ne peux pas citer certains noms, c'est un juste retour des choses que je sois soumis au même traitement pour cette personne !

Souvent, je tapinai dans des moments creux, entre deux films, deux voyages. C'est ainsi que je traînais dans les beaux quartiers à la recherche d'aventures qui prenaient parfois des allures curieuses. Observateur naturel de la chose féminine, j'ai vu un jour, rue du faubourg Saint Honoré, une femme – visiblement célèbre – dissimulée derrière ses lunettes noires. Mais les verres devaient être tellement sombres qu'elle a pris un poteau en marchant. Elle est tombée à la renverse, laissant découvrir de façon concomitante son identité (il s'agissait d'une chanteuse ayant fait appel à la chirurgie esthétique), et le fait qu'elle ne portait rien sous sa jupe. Pas forcément la meilleure façon de conserver l'incognito ! Lorsque j'ai raconté cette histoire, on m'a fait remarquer que ce genre d'anecdote était déjà rarissime avec des femmes inconnues et qu'il était tout à fait exceptionnel de voir cela avec une célébrité. C'est tout à fait vrai mais j'ai deux explications à cela. Tout d'abord ma disponibilité et mon sens de l'observation. Actuellement et *a fortiori* dans les années 70, peu d'hommes disposaient d'après-midi entières pour se promener et observer. Ajoutez à cela que j'ai toujours recherché avec un certain succès ces situations et que dans une certaine mesure, je les ai toujours attirées (particulièrement dans les trains ou les avions) et vous comprendrez mieux ces « hasards ».

En ce qui concerne les femmes célèbres, j'avais un principe. J'estimais (j'en ai souvent eu la confirmation) qu'elles s'ennuyaient beaucoup du fait de la distance que leur statut créait avec le reste du genre humain et plus particulièrement les hommes. Au départ, lorsque je fréquentais les « bains douches » ou « l'Élysée Matignon », j'ai parfois tenté de draguer certaines vedettes de façon classique. Les résultats étaient très moyens. Ensuite, je me suis mis à employer un chemin beaucoup moins détourné pour mes propositions. Cela m'a valu beaucoup plus de succès. Pour le reste, et cela s'adresse surtout aux hommes qui se plaignent de leurs insuccès, je soutiens qu'il est enfantin de séduire une femme dans ces conditions. Vous ne pouvez soupçonner le nombre de femmes qui s'embêtent et qui n'attendent que la « bonne occasion ». En plus, grâce aux 35 heures, chacun bénéficie régulièrement d'une demi-journée par-ci ou par-là. Donc,

vous savez ce qui vous reste à faire !

C'est à cette époque que j'ai commencé à être contacté épisodiquement par des maîtres chanteurs qui me demandaient de fréquenter des femmes d'hommes en vue. J'ai également été approché par des journaux qui étaient prêts à me rémunérer si j'allais draguer telle personne à Monte-Carlo ou telle autre à St Tropez. Sans vouloir employer de grands mots, je crois pouvoir dire que tout au long de ma carrière, j'ai fait preuve d'un certain sens de l'éthique pour ce genre de choses. Je ne pousserai pas le bouchon jusqu'à parler de déontologie, mais j'évitais de me mêler à des histoires qui pouvaient créer des désagréments aux personnes que je fréquentais dans le cadre de mes activités diverses. Pourtant, je peux vous assurer que d'un point de vue purement technique et organisationnel, cela n'aurait pas été très compliqué.

Si quelques acteurs du X se livraient aussi à ces petits extras, je peux également évoquer deux actrices célèbres du porno de la fin des années 70 qui partaient parfois passer le week-end à Monaco voire dans des principautés et royaumes lointains. Connues par de riches admirateurs par le biais du cinéma, elles profitaient de leurs talents et de leur physique pour gagner 15 à 20 000 francs par week-end, ce qui constituait une petite fortune.

Je n'ai rencontré Madame C. qu'une seule fois, par hasard, dans un restaurant. Quelqu'un me l'a présentée et personne n'a eu l'indélicatesse d'évoquer « le bureau ». Si bien, qu'aujourd'hui encore, je ne suis pas certain à 100 % d'avoir bossé pour elle ! Par contre, j'ai côtoyé des femmes qui étaient clairement ses employées. Cette époque était également celle des Cheikhs aux gros chèques. Après la crise pétrolière de 1973, les cheikhs arrivaient en Europe avec des sommes folles à dépenser et des idées précises sur la nature de leurs divertissements. Ainsi, j'ai été amené à participer à des partouzes gigantesques dans de somptueuses villas de la Côte d'Azur. Nous devions être une trentaine de personnes autour de piscines avec quinze putes, cinq pros parmi les mecs et dix clients, bien souvent moyen-orientaux. L'alcool et la drogue tournaient à profusion autour de la piscine et nous étions chargés là encore de faire démarrer la fête. Seule une minorité des filles provenait du X. Beaucoup étaient de pures pros ou d'anciennes actrices de traditionnel que le succès avait fuit et qui vivaient de leurs charmes. Nous étions payés pour vivre cette vie de rêve et de décadence... Pour ma part, je n'ai jamais touché à la drogue. Il n'en va pas de même pour l'alcool ! Comme je tiens assez bien à l'alcool et que je suis un amateur de bons vins (au passage, je tiens à signaler – afin de faire honneur à mon ami viticulteur Thierry de Lartigue – que le vin de la région de l'Hérault

s'est considérablement amélioré au cours des dernières années). Donc, si depuis plusieurs années, j'ai mis la pédale douce sur l'alcool, il n'en allait pas de même à l'époque.

Totalement ignorant des principes de l'Islam, j'ignorais alors que ces hommes n'avaient théoriquement pas le droit de consommer de l'alcool et commettaient un pêché en le faisant. Pire, il m'est arrivé à Paris d'avoir parmi mes clientes des femmes de la suite de ces Cheikhs. Recruté dans les bars des alentours des Champs, je les rejoignais dans leurs suites et accomplissais ce pour quoi j'étais payé. Je n'étais pas du tout étonné, à l'époque, du caractère socialement singulier de cette démarche...

Ces partouzes géantes avaient donc lieu l'été sur la Côte d'Azur. Dans la deuxième partie des seventies, plusieurs productions avaient organisé des tournages dans la région et nous profitons du fait d'être sur place pour arrondir nos fins de mois. C'est à cette période qu'a été tourné l'inoubliable « Dans la chaleur de St Tropez » où je joue le rôle d'Eddy, le mousse d'Alban, un milliardaire propriétaire d'un yacht ! Il faut savoir que la plupart des yachts du port de St Trop' sont la propriété de sociétés anglaises qui les louent à la semaine ou parfois même à la journée.

Ce film commence par une scène où Cathy Ménard, au trois quarts enterrée dans le sable, m'administre une fellation sur la plage. Une scène tournée en plein jour alors que la plage était bien remplie. Là encore, comme aux Champs-Élysées, l'audace a payé. La seule différence étant que tous les gens de la production s'étaient disposés en éventail autour de nous afin que nous ne soyons pas visibles des vacanciers. Le temps que les gens s'aperçoivent qu'il se passait quelque chose, les images étaient dans la boîte ! Lorsque nous partions pour ce genre de film, nous nous organisions de la façon suivante pour rentabiliser le voyage : en plus du « Gros » film pour lequel nous nous déplaçons, nous tournions de courtes scènes susceptibles d'être agglomérées et d'être vendues (je n'ose pas appeler cela des films mais aujourd'hui, il n'y a plus que ça sur le marché !). Si tout se passait bien, la production parvenait à « faire les frais » du déplacement et du tournage avec ces petits films annexes et LE film constituait le bénéfice. Les acteurs agissaient un peu sur le même principe. En dehors du cachet représentant les journées passées sur le tournage, nous répondions positivement à ces sollicitations nocturnes afin de prendre un billet en plus.

La dernière facette de cette activité de prostitué et d'entremetteur concernait... la République ! Dans une belle propriété de banlieue, j'ai été amené dans ces années à organiser des soirées pour des visiteurs importants. Ces fois-là, il ne s'agissait pas d'industriels, mais plutôt de

diplomates, de ministres, voire de chefs d'État en voyage à Paris. Je les voyais arriver à l'aéroport par le biais du journal de 20 h et je les retrouvais parfois le lendemain dans cette propriété. J'ai été dans ces coups-là grâce à ma capacité à amener facilement des filles qui ne créeraient pas de scandale par la suite. Il faut dire que l'époque se prêtait moins à l'investigation journalistique et au harcèlement des paparazzi. En fait, il y avait deux sortes de demandes. Le gars qui veut une ou deux filles en privé dans sa chambre. Dans ces cas-là, je ne faisais que l'intermédiaire et celui qui organise une vraie fête, un dîner pour 50 personnes. Là, je participais au dîner avec mes collègues féminines et nous attendions que les invités officiels regagnent leurs pénates, après quoi la deuxième partie des joyusetés pouvait commencer. Dans ce second cas de figure, je participais directement aux débats ! Ces événements mondains m'ont permis de discuter avec des diplomates et des ministres de tous pays (du moins, ceux qui parlaient français ou italien, car mon anglais...) et même un chef d'État africain. Je peux vous dire que plus d'une fois, j'ai croisé des officiels qui avaient été envoyés à Paris par leur gouvernement et qui ne savaient même pas précisément pourquoi ! Des situations qui m'ont poussé à me poser des questions sur la gestion de l'argent public dans tous les pays. Surtout que, bien souvent, l'argent de certains politiciens du tiers-monde destiné à mes copines provenait probablement des aides de la France...

Certains me demandaient comment opérer avec les jeunes femmes de ma suite. Dans ces cas-là, je m'amusais toujours à leur monter un scénario : « Vous savez, celle-ci adore que dès que la porte se referme, vous baissiez votre pantalon en lui disant : “suce-moi salope !” »

Jamais à court d'idées dans ces situations, je ménageais des instants particulièrement cocasses à mes camarades qui en avaient vu bien d'autres. Ensuite, que les performances de l'invité de la France durent trois minutes ou deux heures, les filles étaient (fort bien) payées et chacun s'en retournait chez lui très heureux.

Mais si j'ai beaucoup fréquenté St Trop', Cannes, et des endroits paradisiaques à l'étranger, les hasards de la production nous amenaient parfois dans de belles demeures de la France profonde. Le soir, nous allions taper la belote avec les papys du village. Nous avons fait la Picardie, la Marne, etc. À une époque où les magnétoscopes n'existaient pas encore, les gens ne pouvaient nous connaître que par le biais des cinémas X qui se trouvaient souvent à la préfecture, à plusieurs dizaines de kilomètres de là. Mais les filles, même habillées « en civil », c'est-à-dire en jeans et sweat-shirts, avaient parfois du mal à dissimuler la véritable nature de nos activités.

Incroyables politiques

Pendant les 33 ans qu'a duré ma carrière, j'ai donc été amené à fréquenter des hommes politiques. Du plus modeste élu de village aux chefs d'État. Et bien, je suis au regret de dire que cette fréquentation parfois très proche m'empêche de croire aux politiques. J'ai bien conscience que ce discours peut paraître un peu populiste et facile en une année d'élections présidentielles et législatives. Mais contrairement à beaucoup, j'ai vu un grand nombre de ces hommes de près, et même de beaucoup trop près !

Au cours des nombreux dîners que ma fonction d'entremetteur m'a fait partager avec ces hommes, j'ai eu droit – l'alcool et la décontraction aidant – à des confidences sur la façon dont certains voyaient leur électorat et les Français en général. J'ai trop entendu de politiciens se vanter de pouvoir faire avaler n'importe quoi à leur électorat ou de le manipuler pour m'engager auprès d'une organisation politique. Et comme je ne suis pas partisan des extrêmes, je me contente de suivre ce qui se passe avec un certain détachement. Le jour des élections j'étais à la pêche... Je n'en conçois pas une fierté, plutôt un certain dépit. Au fond, je pense que le métier « d'homme politique professionnel » tel qu'il existe en France avec le cumul des mandats et la longueur des carrières nuit gravement à la vie politique.

Et surtout, j'ai vu beaucoup de ces gens de près. Je me suis souvent retrouvé en face de tel ou tel député à une table alors que deux de mes copines étaient à leurs côtés avec chacune une main sur un genou. Je me suis aperçu que nombre d'entre eux n'étaient pas des baiseurs mais plutôt ce que j'appellerais des « jouisseurs instantanés ». Lorsque je parle de jouissance instantanée, cela n'a rien à voir avec une éjaculation précoce (encore que parfois...) mais je veux surtout dire que ce sont des gens qui sont socialement coincés par la nature même de leur vie et de leurs activités mais qui vont se lâcher quand l'occasion se présente. Or, mon métier consistait à me présenter en même temps que l'occasion !

Le cul et le pognon, n'oubliez pas que ce sont les deux grandes faiblesses humaines... Bien souvent, les hommes politiques me faisaient penser à des gamins dans ces situations. Je trouvais la plupart d'entre eux assez gauches (même ceux de droite) avec mes petites camarades. Et je ne parle là que des manœuvres d'approches !

Pourtant, une jeune fille qui prend 10 000 francs pour passer la soirée avec vous ne doit pas être particulièrement difficile à convaincre.

Mais il y a toujours un moment où tu oublies qui tu es et ce que tu es en train de faire. Pour vous donner une idée, cela ressemble aux longues interviews où vient un moment où l'interviewé lâche une info qu'il aurait dû garder secrète. Il sait fort bien où il se trouve et en compagnie de qui, mais il « oublie ». Ils se renseignaient sur mes habitudes et venaient me retrouver régulièrement au « Vesuvio » ou au restaurant de Moustache derrière l'Olympia.

Vous ne pouvez imaginer le nombre d'hommes politiques qui m'ont abordé ou bien qui m'ont été présentés par un intermédiaire. « Ah ! Jean-Pierre Armand, c'est sympa ce que vous faites... Mais dites-moi, on ne pourrait pas déjeuner un jour avec des actrices "pour rigoler", juste pour voir comment elles réagissent ? »

C'était leur grande expression ça : « pour rigoler ». Comme si les actrices de films X eussent été particulièrement réputées pour leur sens de l'humour ! Comme j'avais pour « cantine » la pizzeria « Le Vesuvio », rue Quentin Bochar, et que j'y mangeais régulièrement avec des gens du porno, j'organisais fréquemment des « rencontres citoyennes » entre ces élus et certaines de leurs électrices. Je prévenais le député qu'il devait inviter la jeune fille et que je paierais ma part (en général, il avait l'élégance de m'inviter également), mais arrivait toujours un moment dans la conversation où... il n'était justement plus du tout question de « rigoler » !

— Tu crois que tes copines, elles peuvent me sucer ?

En général, ma délicatesse m'interdisait de lui rétorquer que si je le voyais un jour avec trois collègues à lui, je n'aurais pas idée de poser une telle question. À ce moment du repas, je faisais aimablement remarquer que mes copines étaient des professionnelles et que tout travail méritait salaire. Et comme il s'agissait d'actrices, c'était assez cher.

— Quoi, 2 000 francs, t'es fou !

— Écoute, si tu ne veux pas, c'est pas un souci, va rue St Denis. Tu vas trouver ton bonheur sous un porche pour une somme beaucoup plus modique. Ou même au bois de Boulogne. Si tu y vas la nuit, tu ne te rendras même pas compte que c'est un travelo et ça ne te coûtera que 50 balles !

J'étais sans pitié dans ces cas-là. Je tentais de faire en sorte que la fille s'en sorte avec une rémunération comparable à celle d'une journée de tournage. Mais TOUS finissaient par arriver à ces deux points cruciaux : « On peut manger avec tes copines POUR RIGOLER », suivi vers la fin du repas du « Mais tu crois qu'on pourrait se faire sucer ». À leur décharge (sans vouloir faire de jeu de mots douteux), je dois dire que les hommes politiques n'étaient pas les seuls à se

comporter de cette façon. Mais leurs moyens, à la fois relationnels et financiers leur permettaient de parvenir jusqu'à moi beaucoup plus facilement que les boulangers ou les maçons qui se contentaient de m'encourager lorsqu'ils me croisaient dans la rue.

Par contre, j'ai eu l'occasion de visiter l'Assemblée nationale pendant toute une journée. L'un de mes ex-collègues hardeurs s'y était reconverti aux cuisines ! Entre les députés et leurs assistants, tout le personnel masculin et féminin que j'ai pu voir m'a paru particulièrement triste. Je ne sais pas si cela a une relation de cause à effet, mais mon ancien camarade de tournage est revenu au X après quelque temps passés au Palais Bourbon !

Ces hommes politiques parvenaient également à me joindre par l'intermédiaire du personnel des grands hôtels. Bien que ne faisant pas partie de la clientèle, ils savaient pouvoir trouver leur bonheur contre un solide pourboire. Un jour, un ami journaliste a mis en doute ce que je lui disais à propos du rôle d'intermédiaire du personnel de ces palaces. Je lui ai fait faire un test grandeur nature en l'emmenant dans l'un de ces établissements et en commandant une suite agrémentée d'une pute. La jeune fille est venue à l'heure dite. Mon pote était tellement soufflé qu'il n'a pas pu en profiter. Comme la prestation avait été réglée (par son journal...), j'en ai profité pour ne « pas gâcher ».

Si ce genre de service est courant dans les palaces, mon culot à toute épreuve m'a souvent poussé à essayer de les instaurer dans des établissements de catégories inférieures. Lorsque je me trouvais en déplacement à mes frais ou pour le compte de productions, je fréquentais des hôtels à 60 euros la nuit. Systématiquement, je feignais de m'étonner qu'un service de massage ne soit pas prévu dans les locaux. Parfois, la femme d'étage se dévouait contre un billet. Ma spécialité était la simulation d'une douleur dorsale au moment où elle faisait ma chambre.

— Vous comprenez, à Paris j'ai mon kiné mais là, je souffre un peu. Vous ne sauriez pas masser des fois ?

Et « des fois », justement, elle savait ! Je tentais ma chance. Tout cela en plus de mes multiples activités. On ne peut pas dire que j'économisais mes cartouches. Mon ami Stan, qui est un remarquable pro, n'a jamais trop fréquenté les partouzes et autres fêtes lorsqu'elles n'étaient pas rémunérées. Il avait l'impression de « baiser gratuitement ». Une notion qui ne m'a jamais effleuré ! Une étrange rumeur a couru dans le métier pendant près d'un an au cours des années 80. Il se disait que Stan avait convié l'équipe d'un film chez lui après un tournage et que seul un acteur avait pu se rendre sur place. Ce hardeur avait ensuite demandé à Stan de le baiser et lui a avoué qu'il fantasmaient depuis longtemps sur sa personne. Bien entendu, Stan

ne s'est pas fait prier. Comme Patrick Chenel était un grand ami de Stan, et qu'il était souvent chez lui, une rumeur a fait de Patrick le « hardeur mystérieux » en question. Après avoir souffert quelques mois de cette rumeur, Patrick est allé trouver Stan pour lui demander l'identité de la personne en question. Après les aveux de Stan, il est allé trouver l'acteur en question pour lui dire : « J'ai vu Stan, il sait que ça n'est pas moi et moi aussi, je sais que ça n'est pas moi. Qui cela peut-il être à ton avis ? » Et droit dans les yeux, l'autre a dit : « Cela ne peut être que Jean-Pierre Armand ! »

Une façon de vous expliquer que je n'avais pas que des amis dans le métier. Une situation que je peux illustrer encore mieux en vous parlant de cet acteur débutant qui s'est retrouvé un jour à ma table en même temps que plusieurs personnes du métier et qui a commencé à débâter des conneries sur mon compte sans savoir qui il avait en face de lui. Je mangeais un plat de moules en l'encourageant à continuer, le tout sous le regard amusé de mes collègues. Au bout d'un moment, je lui ai demandé s'il connaissait Jean-Pierre Armand pour en parler de cette façon. Il a répondu que oui et a fini avec le plat de moules sur la tête.

Comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais été tenté d'accepter les propositions des divers maîtres chanteurs. J'ai pourtant connu – dans mon adolescence – Stefan Markovic, de l'affaire du même nom. Alors que je fréquentais les boîtes du Cap d'Agde à 17 ou 18 ans, il faisait la saison d'été comme videur. Je me souviens d'un type costaud dont j'ai su qu'il était spécialiste des photos indiscretes. On a longtemps lié sa mort à cette activité mais je n'en sais pas plus que le grand public à ce sujet.

Une autre activité que ma position aurait pu me faire pratiquer est celle de mac. Mais outre le fait que je n'avais pas trop la mentalité pour faire le hareng, et que je n'ai souvent fait que rendre service dans ces rencontres, il faut savoir que pendant ces années, à l'âge où naissent les vocations, nous étions assez peu nombreux dans le milieu du X et qu'une franche camaraderie régnait entre nous. Le respect mutuel entre actrices et acteurs n'aurait jamais permis une telle dérive. Nous évitions de confondre vie privée et business. Songez que j'ai été secrètement amoureux de Barbara Moose pendant des années, que j'ai tourné des dizaines de scènes avec elle, mais qu'elle n'a jamais rien su de mes sentiments ! Déjà mariée, elle était une collègue de « bureau ». Encore aujourd'hui, je me demande parfois si je ne suis pas amoureux d'elle (Barbara, si tu lis ces lignes, écris à l'éditeur !).

Mais surtout, je n'ai jamais été attiré par ce genre de magouilles. Je trouvais cela déjà fabuleux de mener une telle vie que je ne tenais pas

à tout gâcher.

Le bon créneau

Avec le recul, je me rends compte aujourd'hui combien la période 70 – 82 fut propice au sexe. Un créneau d'une douzaine d'années entre la libération des mœurs consécutive à mai 68 et l'apparition du SIDA avec les changements de comportements que cela a provoqué.

En dehors de mes diverses activités professionnelles, qui impliquaient des actrices toujours – bien entendu – consentantes, tout durant cette période facilitait la création et l'entretien de bonnes relations entre les deux sexes. En goguette à la moindre de mes heures creuses dans le quartier de l'Étoile à Paris, j'ai eu un nombre incalculable d'aventures imprévues car la situation d'alors le permettait.

Avec l'un de mes collègues, l'un de nos jeux favoris était de nous poster non loin d'un feu rouge et de frapper au carreau des voitures conduites par des femmes seules.

— Excusez-moi chère madame, ce sont des bas ou des collants sous votre jupe ?

Souvent, la personne haussait les épaules et remontait sa vitre. Mais régulièrement, elle répondait avec un sourire, et lorsqu'il s'agissait de bas, je lui demandais de toucher. Parfois elle me laissait faire. Bien plus souvent que vous ne pouvez l'imaginer. Ensuite, le feu passait au vert et elle disparaissait pour toujours. C'est ça qui était fabuleux. Aujourd'hui, sans même parler des comportements amoureux et de ce qu'ils ont subi avec le SIDA, la seule insécurité interdit complètement ce genre de bizarreries. Une autre fois, j'ai rencontré une Américaine, dont le visage ne m'était pas totalement inconnu, dans une expo de peinture. J'étais avec un ami qui a gentiment accepté :

1. De traduire mes propos lors des manœuvres d'approche, qui se sont trouvées réduites à leur plus simple expression vu mon caractère et la nécessité d'un traducteur !

2. De nous conduire autour du boulevard périphérique où la jeune fille m'a prodigué une fellation pendant trois tours de Paris, avant que nous ne la déposions rue St Jacques dans le Quartier Latin ! Un souvenir inoubliable.

Il faut bien expliquer cette époque à ceux qui ne l'ont pas connue. Avec la mode des minijupes, lorsqu'une fille montait sur un escalier

mécanique, cinq gars restaient au pied de l'escalator à profiter du spectacle. Personne n'avait idée d'apostropher la jeune fille bêtement. Les plus audacieux allaient lui proposer de boire un verre mais jamais vous n'auriez entendu de cris ou de réflexions mal placées à haute voix. L'autre jour, j'ai été amené à boire un verre au milieu d'une soirée de jeunes de 20 ans. Absolument toutes les jeunes filles étaient en pantalon !

Il existait du côté de Montmartre des restaurants « topless ». Établissements où les serveuses avaient les seins à l'air. Je me souviens de l'un d'entre eux où la clientèle était autorisée à laisser les mains balader ! Un autre restaurant du quartier permettait aux amateurs d'avoir une pipe en guise de pousse-café. Moyennant un supplément au menu du jour, vous disparaissiez dans une arrière-salle avec une serveuse et vous faisiez vos affaires sans que les clients non-affranchis ne s'aperçoivent de quoi que ce soit. J'ai découvert toutes ces choses avec Franck Mazars, avec lequel je déjeunais au moins trois fois par semaine sur Paris.

Même en considérant les standards de cette époque, bien plus cools qu'aujourd'hui, j'étais particulièrement audacieux. Parfois il m'est arrivé de proposer la botte à des inconnues sans aucun préambule.

— Excusez-moi chère madame, vous voudriez me sucer s'il vous plaît ?

— Mais ça va pas, pour qui vous vous prenez !

— Ah, je suis désolé, excusez-moi, je suis confus...

Et l'affaire en restait là !

Par contre, j'avais parfois une réponse positive. Une autre technique consistait à sourire, presque rire ostensiblement devant une dame.

— Pardon monsieur, je vous fais rire ?

— Non, non, c'est juste votre bouche madame. Vous ne pouvez pas imaginer ce que je ferais à votre place en possédant une telle bouche.

Une fois sur cinq, on finissait par faire affaire. Il faut dire que je présentais particulièrement bien. Une large partie de mes cachets passait en fringues de luxes. De plus, même si le propos était extrêmement osé, je m'adressais toujours aux femmes avec la plus grande courtoisie y compris, bien entendu, en cas de refus de leur part. Je n'ai même jamais pris de gifles. Des haussements d'épaules, des « Il est fou ce type », rien de méchant.

La fille qui me recevait au guichet de ma banque était mignonne. Un jour, je lui ai dit :

— Vous qui me souriez à chaque visite, dites-moi plutôt « Monsieur Armand, venez me retrouver après mon travail à tel endroit et je vous ferai une pipe... »

— Vous plaisantez ?

— Bien sûr !!! Mais enfin, réfléchissez quand même...

Une autre technique consistait à aborder des femmes dont je connaissais les habitudes dans tel ou tel restaurant.

— Imaginez madame, on va s'isoler à tel endroit, je vous fais ceci ou cela, vous prenez votre plaisir et hop, terminé ! Pensez-y.

Et le lendemain ou lors de la rencontre suivante, je lui demandais si elle avait réfléchi à la question. Lorsque cela fonctionnait, c'était des coups à faire une fois. Pas des relations suivies.

Un jour, ce devait être en 1975, dans un restaurant, j'étais accompagné de trois personnes du métier dont une femme. À une table en face de moi, une femme mangeait, elle était vêtue d'une jupe courte et de bas blancs. Bien entendu, j'ai commencé à la fixer. J'ai même demandé à l'un des gars qui déjeunaient avec moi de se décaler un peu afin de l'avoir en ligne de mire. Elle croisait et décroisait ses jambes en me regardant, si bien qu'au bout d'un moment, je lui ai fait signe avec mes mains d'écarter ses jambes. À ce moment, la moitié des clients avait repéré notre petit manège.

Au bout de quelques minutes, elle s'est levée pour aller aux toilettes en me faisant signe et je l'ai suivi. Nous y sommes restés pas moins de 1 h 20 ! Lorsque je suis revenu en salle, la trentaine de personne qui avait vu notre manège avait attendu. Elle est retournée quelques minutes après moi, a pris ses affaires et est partie. Je ne l'ai jamais revue. Je n'ai jamais su son prénom. La période se prêtait à ce genre de curiosité. J'étais là, j'en ai profité, voilà tout ! En fait, je ne songeais jamais à m'économiser, aussi chargé que fût mon emploi du temps. Dès qu'une occasion se présentait (ou était provoquée par mes soins), je fonçais. J'étais alors un athlète en pleine possession de ses moyens. Je pratiquais, outre la musculation, le zen, le yoga. En résumé, je bandais TOUT LE TEMPS. Aujourd'hui, je bande encore, mais moins !

En ces années, je pouvais bander sur commande. Comme si vous appuyiez sur un bouton ! Dix secondes de concentration et hop ! Cela facilitait grandement mon travail, comme vous pouvez l'imaginer.

Par contre, mes facultés de concentration me permettaient de ne pas bander si j'en avais envie. Si j'avais affaire à une hardeuse un peu présomptueuse, une nouvelle qui claironnait qu'elle pouvait faire « bander un mort », je lui faisais mon petit numéro. J'avertissais le metteur en scène de mes intentions pour ne pas gâcher de pellicules et je parvenais à ne pas bander sur une fellation d'une demi-heure. Souvent, ces trente minutes étaient nécessaires pour que la fille oublie ma réputation et commence à mettre en cause mes capacités. Devant ses soupçons à propos de mes qualités professionnelles, je m'éloignais d'elle et lui montrais de façon faussement ingénue que je pouvais bander seul (sans les mains) en dix secondes chrono !

— En fait, je crois que tu as un truc qui me gêne dans la bouche. Je sens ton dentier qui tourne.

Plus question après cela de fanfaronner et de prétendre qu'elle ferait bander n'importe qui. J'avais en magasin un ou deux gags du même genre pour calmer les acteurs qui annonçaient des performances incroyables. J'ai beaucoup utilisé cela après l'apparition de la vidéo, lorsque le cercle des acteurs s'est agrandi brutalement. Je vous en reparlerai plus loin.

Avec les actrices désagréables, un autre gag consistait à aller acheter quai de la mégisserie des mini-grenouilles. Dans ces coups-là, mon complice était Stan. Au milieu des scènes de cunnilingus, nous nous redressions et faisions semblant de sortir l'animal de notre bouche.

— Oh ! Regarde, qu'est-ce que c'est ?

La fille filait à la douche rouge de confusion et revenait beaucoup plus humblement pour la fin du film...

Il faut dire que Stan était un complice particulièrement bien choisi pour ces coups-là. Un jour, en Normandie, alors que la production ne savait pas comment éloigner quelques curieux qui nous regardaient faire une scène en extérieur, Stan a déclaré : « Je m'en occupe ! » Déjà à poil, il a saisi sa queue à pleine main et a commencé à courir vers les voyeurs en poussant des hurlements. Inutile de vous dire que cela a eu l'effet escompté !

Une autre fois, alors que nous tournions une scène sur le balcon de l'appartement personnel de John Love, Stan et moi avions pour partenaire une naine. Dans l'immeuble d'en face, le personnel d'un cercle de jeu célèbre nous voyait nous agiter curieusement Stan et moi sans distinguer la cause ou l'objet de nos mouvements. Habitué à nous voir tourner chez John Love, les serveurs du cercle nous firent donc des signes interrogatifs, jusqu'à ce que nous prenions l'actrice par la main afin de la leur montrer. De quoi nous prendre pour les jobards que nous étions !

Amène

Nos activités cinématographiques et autres nous amenaient souvent dans des demeures cossues de la région parisienne ou de province. Les gens que nous y rencontrions évitaient en général de décliner leur identité réelle ou de nous fournir un curriculum vitæ détaillé. J'ai récemment tourné dans le château d'une vieille famille noble. Probablement aux prises avec des difficultés financières, le châtelain accueillit toute l'équipe de tournage le premier jour, à la suite de quoi nous avons littéralement été séquestrés pour toute la durée du film ! Très soucieux de sa réputation, l'homme craignait par-dessus tout que le voisinage ait une idée de ce qui se tramait derrière ses murs. Et comme bien souvent, les actrices de films X – même en « civil » – sont difficiles à confondre avec des dames patronnesses, on ne peut complètement lui donner tort. En fait, il s'était fait piéger lors d'un tournage précédant au cours duquel le metteur en scène avait fait un plan assez large de sa demeure. Cela avait suffi à certains pour reconnaître l'endroit, ce qui la fout franchement mal pour quelqu'un qui reçoit régulièrement de gros industriels et des ministres. Depuis lors, il avait décidé de ne plus louer sa propriété pour des tournages X, c'est donc pour une « publicité » que nous nous sommes présentés chez lui. En me voyant parmi les acteurs, l'homme a tout de suite saisi de quel genre de publicité il pouvait s'agir. Mais nécessité faisant loi, il a tout de même décidé de nous autoriser à tourner en nous imposant des conditions drastiques.

Donc, nous étions confinés dans ce château pendant une semaine avec interdiction formelle de sortir. Le matin, un seul technicien était autorisé à sortir au village afin de faire les courses, de ramener les cigarettes et les journaux. On imagine mal le genre de situations cocasses qu'occasionne la pratique de notre profession. Pour ma part, en dehors de cette « mise aux arrêts », j'aimais bien tourner dans ces belles demeures. À 4 ou 5 000 francs la location pour une journée, le propriétaire permettait à l'industrie du X de lui refaire une partie de son toit ou de ses peintures. Souvent, nous nous apercevions combien la vie pouvait être emmerdante pour la maîtresse de maison dans ce genre d'endroits. Noble ou non, elle se devait de faire bonne figure devant cette équipe de cinéma non conventionnel qui apportait du beurre dans les épinards. Bien entendu, nous profitons de la situation

pour mettre en œuvre nos blagues de potaches. Souvent, entre deux scènes, nous nous présentions à poil en cuisine, de préférence en érection :

— Excusez-vous chère madame, vous n'auriez pas du café par hasard ?

— Je vais vous en faire.

— Excusez-vous pour notre tenue, mais nous sommes obligés de nous maintenir ainsi entre deux scènes...

— Je comprends.

Et si elle comprenait vraiment, elle y avait parfois droit. L'ennui, encore lui...

En plusieurs autres occasions, nous avons dû dissimuler le véritable objet du tournage. C'était notamment le cas lorsque nous partions tourner dans des pays où le porno était interdit et où nous nous rendions afin de faire les scènes extérieures. Nous allions profiter des décors naturels de pays comme Bali, l'Égypte ou Israël mais nous nous gardions de tourner sur place des scènes hardes. Au retour, nous tentions « d'être raccords » à Paris en entrant dans un décor fortement éclairé avec des sandales ensablées...

Parfois, comme au Brésil par exemple, nous prenions le risque de tourner des scènes hardes en dépit des interdictions. Dans ces cas-là, un assistant prenait une chambre dans un autre hôtel que le nôtre et conservait les bobines X alors que le reste de la troupe n'abritait pas de pellicule compromettante.

Lors d'un départ pour les Seychelles, le metteur en scène avait indiqué à toute l'équipe que personne sur place n'était au courant de nos activités et que nous étions censés – du moins était-ce la version que nous devions donner – tourner un documentaire promotionnel sur les Seychelles. Cette information d'importance nous ayant été communiquée au moment du briefing à l'aéroport. Dans l'enceinte même de l'aéroport, l'hôtesse au sol nous a demandé si nous partions là-bas en vacances, nous assurant, du haut de son expérience que nous ne serions pas déçus du voyage. Toujours sur la brèche, Alban en avait profité pour lui demander son numéro de téléphone, « Afin que nous vous appelions de là-bas pour que vous nous indiquiez les endroits à visiter ! » Inutile de dire qu'Alban a utilisé le numéro à son retour à Paris seulement. Lui et moi sommes passés devant la police des frontières en stipulant, sans qu'on nous le demande, l'objet de notre voyage. Les policiers, qui nous avaient reconnus immédiatement, étaient déjà morts de rire. « Alors vous êtes ensemble même dans la vie privée ? » Ce qui nous a valu une première engueulade de la part du metteur en scène.

Arrivés sur place, tout allait pour le mieux sauf au niveau du vin de table qui était hors de prix, ce qui rendait moroses les amateurs

qu'étions Alban et moi. Heureusement, je suis parvenu, grâce à une combine, à trouver un fût de 100 litres que nous vidions petit à petit. Un beau jour, un homme s'est approché de moi à la piscine de l'hôtel. Il s'agissait du directeur.

— Vous êtes sûr que vous êtes ici pour un film promotionnel, parce que je crois vous avoir déjà vu dans un autre genre...

Un peu gêné (je m'étais déjà tapé une bonne partie des femmes de ménage de l'hôtel et je n'allais pas tarder à attraper les autres), je lui expliquais que pour vivre j'étais amené à exercer dans des genres assez variés. Il acceptait mon explication sans trop y croire mais nous laissait finir le séjour sans faire de problèmes. La sympathie qu'il a éprouvée pour Alban et moi fut suffisante pour que nous puissions tout de même bénéficier des 20 % de réduction sur le prix du séjour. Remise qui était à l'origine du mensonge sur la nature du tournage.

Son établissement était également fréquenté par le personnel d'Air France entre deux vols longs courriers. Un soir, dans la discothèque de l'hôtel, nous étions attablés avec Alban et d'autres membres de l'équipe du film lorsqu'a débarqué une créature de rêve. Une métisse blonde aux cheveux longs et aux yeux clairs. Sur la piste de danse, tous les stewards et autres personnels navigants masculins tentaient d'attirer son attention. Au flanc, je m'approchais d'elle et lui demandais avec mon accent :

— Ça ne vous ennuie pas que trente pingouins se dandinent autour de vous sans oser vous dire ce qu'ils ont derrière la tête ?

— Et vous, qu'avez-vous derrière la tête ?

— Moi ? J'aimerais que vous me fassiez un strip-tease, tout simplement.

— Alors venez dans ma chambre.

Et je suis monté avec elle devant trente hommes médusés plus Alban qui n'avait pas dit son dernier mot sur ce coup. Arrivés dans sa chambre, elle m'a fait un magnifique strip-tease et m'a assuré – après m'avoir demandé ma profession – qu'elle allait me prodiguer une fellation comme personne ne m'en avait fait dans mon business... Toujours curieux, j'acceptais la proposition et profitais d'un moment où elle se trouvait dans une autre pièce pour ouvrir discrètement à Alban Ceray qui grattait à la porte depuis un moment ! Alors que ce dernier se cachait, cette fille sublime entreprit ladite fellation avec une technique que je qualifierais « d'avaleur de sabres », qu'effectivement je ne connaissais pas et que je ne reverrais qu'une seule fois par la suite. Mais sur le moment, je ne pensais qu'à apprécier la situation et à provoquer l'entrée en scène de mon compère. Finalement, cela s'est passé sans heurt et je suis redescendu dans la discothèque où les membres les plus « sport » du personnel d'Air France sont venus me

féliciter.

Trois semaines plus tard, au moment de reprendre l'avion pour Paris, nous sommes retombés sur un équipage qui était présent ce soir-là et qui avait probablement fait plusieurs allers-retours entre-temps. Nous avons eu la chance d'effectuer le vol dans un appareil presque vide. À quelques rangs de nous, une très jeune femme voyageait seule. Moi, vous commencez à me connaître... Après quelques heures de vol et quelques coupes de champagne, alors que mes collègues étaient assoupis, je me suis approché de la demoiselle pour lui faire un brin de causette. Et malgré son jeune âge, cela a commencé à tourner à la bagatelle. Étonnamment, c'est elle qui m'a demandé « Je peux vous sucer ? » après quelques minutes de discussion. Et comme je ne suis pas un mec contrariant...

Le personnel de bord – malgré l'activité très réduite – s'est passé le mot et chacun est venu faire un « passage ». La fille s'est révélée très douée pour son âge mais je m'en suis tout de même tiré avec une légère réprimande du commandant de bord qui m'a dit : « Monsieur Armand, l'autre jour à la discothèque c'était bien joué mais là, sur votre siège, c'est un peu gonflé ! »

J'étais comme ça ! Toujours prêt pour de nouvelles aventures. Et quand je dis prêt, cela n'est pas qu'au sens figuré. En effet, en dehors des jours où je porte des jeans, je ne mets jamais de slips (si Ardisson ne m'invite pas après ça !). Ceci associé aux caractéristiques physiologiques que je vous ai décrites plus haut fait que j'aurais très bien pu reprendre à mon compte la célèbre devise des scouts et l'adapter : « JPA, toujours prêt ! »

Mais ce voyage aux Seychelles ne devait pas s'achever aussi banalement. À l'arrivée à Paris, j'ai découvert que la personne qui attendait ma conquête était... un gros producteur du porno français et qu'il se trouvait être son père ! J'avoue que je me suis demandé pendant un moment comment tout cela allait tourner, sachant qu'en abordant son géniteur, la fille s'est empressée de dire : « Papa, tu dois connaître Jean-Pierre Armand (c'était le cas), il baise vraiment très bien ! »

Mais le pornographe en question a pris la chose avec philosophie et je n'ai jamais eu à souffrir d'un quelconque boycott de sa part.

Parmi les tournages curieux dans lesquels j'ai été impliqué, je me suis retrouvé dans des productions spécialement étudiées pour le Vatican ! Je ne saurais vous dire qui, au Vatican, était le destinataire ultime de ces films mais un metteur en scène français, décédé depuis, était spécialisé dans la question. Il recevait d'un prêtre, qu'il avait connu au Harris Bar à Paris, des fonds accompagnés parfois d'une ébauche de scénario ou de descriptions de scènes particulières et nous

tournions donc ces films « privés », dont aucun n'a jamais connu les honneurs de la sortie en salle ou de la vidéo ! Tant que la pornographie est demeurée professionnelle, ce genre d'histoire était possible. Les situations les plus délicates, celles qui réclamaient le plus de discrétion pouvaient être confiées à une partie d'entre nous. Il est bien évident que depuis 1985 et l'apparition d'une quantité insondable de gens dont personne ne sait rien, cela devient beaucoup plus risqué pour qui veut demeurer dans l'ombre.

J'ai eu d'autres histoires au Vatican qui n'ont rien à voir avec mon job. Alors que j'habitais la moitié du temps à Rome au cours des années 80, j'allais tous les jours acheter mes journaux dans un kiosque proche du Saint-Siège et très souvent, je voyais un homme d'Église lorgner sur les titres. Un jour, je lui ai proposé de les lire. Il s'agissait d'un évêque français qui était depuis longtemps à Rome et qui avait perdu trace des seuls parents (éloignés) qui lui restaient en France. Lorsque je lui ai dit que je passais quinze jours par mois dans les deux pays, il m'a chargé de tenter de retrouver les siens. Malheureusement, ils étaient tous décédés. Lorsque je lui ai appris, ce très vieil homme a retiré la magnifique croix qu'il avait au cou pour me l'offrir. Je conserve encore cet objet.

J'ai également profité de quelques amitiés au Saint-Siège pour visiter des endroits du Vatican qui ne sont pas accessibles au public et qui sont magnifiques. Un jour, j'ai amené mon collègue et ami Yves Baillat avec moi, il n'en croyait pas ses yeux et je peux vous dire qu'il y a de quoi !

Contrairement à certaines personnes qui habitent mon coin, et qui refusent encore de croire, par exemple, que la pédophilie existe dans le clergé, j'ai vu trop de choses pour croire aveuglément en la religion. C'est à peu près la même chose qu'avec la politique. J'ai du respect pour les religions. Mais les hommes ne sont que des hommes. Lorsque je tapinai, j'avais une bonne sœur pour cliente. Au départ, je n'en savais rien, elle se présentait toujours « en civil ». Mais après quelques fois, elle m'a raconté la vérité et m'a montré des photos d'elle en « tenue de travail ». J'ai donc beaucoup de mal à croire ou à approuver certains discours moralistes d'où qu'ils viennent. Je considère que je suis assez bien placé pour les contester.

Un jour, j'ai rencontré à Paris un curé qui avait mon âge, c'est-à-dire une trentaine d'années à l'époque. Je trouvais bizarre qu'il m'appelle « mon fils » du fait de cette proximité de génération. J'avais dû avoir un coup de blues et je lui ai demandé s'il se sentait en mesure de me confesser. Il m'avait répondu qu'il estimait que je n'étais pas « confessable », que mon cas le dépassait. Il m'a proposé de partir une dizaine de jours dans une abbaye, en retraite, pour me purifier. Je n'ai pas osé y aller. L'un de mes amis qui a vécu une vie de luxure (sans

toutefois être acteur de X) partait régulièrement en « vacances » dans des abbayes. Une curieuse contradiction dont la nature humaine est remplie.

Le Vatican m'a également « rattrapé » aux États-Unis où des gens du X m'ont présenté un membre haut placé du clergé. Cet homme participait parfois à nos partouzes avant de défrayer la chronique par la suite.

Il est assez simple de reconnaître les intrus lorsque vient l'été au camp naturiste. Outre l'absence de bronzage totale ou partielle, certaines attitudes ne trompent pas un observateur avisé. Et si chaque année des jeunes gens se découvrent, pour quelques heures, une vocation afin d'aller se rincer l'œil, ils portent une belle marque blanche à l'emplacement de leur maillot de bain.

D'autres visiteurs présentent la particularité d'avoir un corps visiblement peu habitué au soleil. Et neuf fois sur dix, ils déambulent dans le camp vêtus de leurs seules... chaussettes. Ceux-là sont des ecclésiastiques. Outre leur corps, leur démarche et leur façon de regarder les gens à poil trahis un grand manque d'habitude. Après tant de saisons passées au « culs nus », j'ai appris à identifier immédiatement les personnes. Celles qui sont là pour le pur naturisme, les partouzards, les mateurs venus de l'extérieur, etc.

Si Yves Baillat m'a accompagné en visite au Vatican, il était également à mes côtés le jour où un tournage nous a amenés non loin de Castel Gandolfo, qui est la résidence d'été des Papes. Nous étions attablés à la terrasse d'un café où un curé recevait les membres de sa famille. Sous l'effet de l'alcool et pour ne pas déroger à l'état d'esprit qui ne nous quittait jamais, j'ai commencé à raconter à haute voix la vie de Jésus et de Marie en version Hard. Je devais être particulièrement bien inspiré ce jour-là car ce curé italien, qui comprenait le français, n'en a pas perdu une miette et a rigolé pendant tout le récit. Yves et moi ne sommes pas passés bien loin de l'excommunication sur ce coup.

Mise en boîte

Je considère que pendant 99 %, voire plus de mes activités professionnelles, j'ai baisé. Par opposition à la vie privée où je « fais l'amour ». Il y a eu toutefois quelques rarissimes exceptions qui ont souvent donné lieu à des scènes d'anthologie. Quelques moments de magie qui – grâce au professionnalisme des metteurs en scène d'alors – se sont ressentis à l'écran. Ce fut le cas pour l'une de mes scènes avec Brigitte Lahaie. Je n'étais pas spécialement proche de Brigitte. Nous étions deux professionnels qui nous entendions très bien en tant que collègues mais il n'y a jamais eu de sentiments entre nous. Rien de comparable à ce que j'ai pu éprouver pour Barbara Moose !

Un jour, le regretté Francis Leroi, le metteur en scène du film sur lequel nous étions et qui s'appelait : « Je suis à prendre », avait décidé de nous titiller (l'un à l'insu de l'autre) à propos du genre de réaction que nous serions susceptibles ou non de provoquer chez notre partenaire. En clair, qui donnerait le plus de plaisir à l'autre. La scène suivante devait se dérouler littéralement sous un cheval ! Même si Brigitte et moi apprécions les animaux, il n'y avait rien de zoophile dans l'affaire. Juste une contrainte du scénario. Du reste, le metteur en scène m'avait demandé, si possible, de partir sur le cheval à la fin de la scène. N'ayant jamais monté, je m'inquiétais de cette fin de scène, alors que beaucoup de mes contemporains auraient probablement été bien plus impressionnés par la perspective d'une étreinte avec la belle Brigitte !

Le travail psychologique du metteur en scène ayant porté ses fruits, nous avons produit une scène absolument inoubliable. Un moment où l'émotion est venue s'ajouter à la performance physique habituelle. En 33 ans, je n'ai pas dû reproduire plus de trois ou quatre fois ce genre de chose. Cela m'est arrivé de nouveau au début des années 80 avec Dominique Saint-Claire pour partenaire. Mais avec Brigitte, le metteur en scène a eu la grande intelligence de ne pas nous interrompre lorsqu'il a vu que la mayonnaise « prenait ». N'importe lequel des guignols qui se prétend metteur en scène, notamment depuis la généralisation de la vidéo en 1985, aurait fatalement coupé pour nous demander de changer quelque chose au bout de quelques minutes. Sur ce film, il a eu le professionnalisme de se débrouiller. Et bien entendu, cela a payé. Si la lumière a quelques faiblesses par instants ou si les

changements de plans n'ont pu être faits, cela est très largement compensé par la qualité de la scène elle-même.

Le plus beau de l'histoire est qu'à la fin de cette étreinte, j'ai enfourché le cheval et je suis parti à poil, dos à la caméra, tel Lucky Luke à la fin de chaque BD ! J'ai fait quelques centaines de mètres comme ça et je suis revenu tranquillement sous le regard stupéfait de l'équipe du tournage.

J'ai parlé de mes rapports – hors caméra – avec Brigitte Lahaie. Ils représentent à peu près le style typique de relations qui existaient entre acteurs et actrices à cette époque. Nous étions très souvent ensemble. Le renouvellement des cadres était pratiquement inexistant dans les années 70 et certaines des filles passaient plus de temps avec nous qu'avec leur conjoint. Mais contrairement à ce qui se fait souvent maintenant, nous n'allions pas sauter les actrices dans leurs chambres une fois la journée terminée. Pourtant, nous étions bien souvent ensemble hors de Paris sur des tournages. La durée des productions était alors bien plus importante qu'elle n'est aujourd'hui et nous nous retrouvions souvent dans des petits hôtels en camarades.

Et comme la télévision n'était pas alors présente dans chaque chambre, nous nous retrouvions fréquemment le soir afin d'aller nous promener ou nous faire un cinoche. Autres temps, autres mœurs... J'ai vu ces dernières années comment mes collègues hardeurs partaient se taper les Hongroises entre deux journées de tournages à Budapest. Je n'étais jamais sur ces coups-là. Question de génération mais aussi d'habitudes de sommeil ! Je suis un couche-tôt et un lève-tôt. À la rigueur, si une fille me plaisait vraiment, je demandais au metteur en scène de me mettre sur une scène avec elle le lendemain. Je ne suis pas allé au-delà de ça !

Mais le respect vis-à-vis des actrices n'avait rien à voir pendant ces premières années. Avec le développement de ce que l'on appelle le « Hard crad », les filles se voient demander d'aller de plus en plus loin. Aujourd'hui, une femme qui se présente pour être actrice et qui annonce d'emblée qu'elle refuse la sodomie va être priée gentiment de rentrer chez elle ou de postuler à des sitcoms. Si un metteur en scène avait proposé une telle scène à Brigitte Lahaie ou à Maryline Jess, je peux vous garantir qu'il aurait reçu une paire de claques sur-le-champ ! Sans avoir fait une enquête approfondie (sans jeu de mots) sur la question, je crois bien avoir réalisé la première « sodo » de la pornographie, pratiquement par erreur. L'actrice, qui s'appelait Mika, était une amatrice de cette pratique dans le privé et dans la scène en question, j'étais sur une chaise et elle devait venir s'asseoir sur moi. Lorsque le metteur en scène a dit « coupez », il s'est approché de moi et m'a demandé : « Dis donc, t'étais anal là, non ? » Il en a eu la

confirmation lorsque Mika est venue lui demander 4 ou 500 francs de plus par rapport au cachet initialement prévu ! À cette même époque, des metteurs en scène qui avaient vu des scènes de sodo dans des films underground en Hollande m'ont demandé de m'y mettre aussi. Mais avec leur courage légendaire, ils voulaient que ce soit moi qui le demande aux actrices. « Attends fiston, les baffes, c'est pas toi qui va les prendre ! » Répondais-je alors. J'ai accepté de les aider avec certaines actrices, mais j'ai toujours refusé de poser la question à d'autres. Sûr que cela tournerait mal.

Personnellement, je regrette cette époque. Nous visitions des villes intéressantes, nous côtoyions des gens de cinéma et nous apprenions véritablement des choses, non seulement sur la façon de se comporter face à la caméra, mais également sur les techniques de prise de vue. Je peux affirmer sans prétention que même si je n'avais pas réalisé une cinquantaine de films quelques années plus tard, mes connaissances techniques seraient néanmoins supérieures à celles d'un grand nombre des metteurs en scène actuels du X.

Cela dit, avec certains, je n'avais pas beaucoup de mérite à être meilleur. Ce fut le cas un jour, après l'apparition de la vidéo. J'étais parfois contacté par des gens que je ne connaissais pas et qui voulaient rentrer dans le métier. J'avais donc accepté de jouer dans un film avec un metteur en scène novice et un cadreur qui allait s'avérer encore plus naïf. Au beau milieu d'une scène avec une actrice et mon compère Franck Mazars, mon œil a été attiré par l'écran de contrôle. Au lieu de m'y voir en pleine action, j'y ai découvert une pupille en gros plan, façon documentaire ophtalmologique. Le cadreur avait tout simplement pris ce nouveau modèle de caméra dans le mauvais sens ! Franck Mazars m'a demandé en pleine scène ce qui s'est passé et je lui ai conseillé de jeter un regard sur l'écran de contrôle. Tout cela a fini en rigolade, comme souvent.

Avec mon fort caractère, il m'est arrivé de virer de plateaux de tournage des actrices, des producteurs et même le metteur en scène. Là encore c'était pour incompétence. Cela remonte à l'époque du 35 mm. Contrairement à ce qui se fait depuis avec la vidéo, le 35 mm devait être tourné sans filet, c'est-à-dire sans écran de contrôle. Lorsque l'on sait qu'au prix de 1 000 francs le mètre, cela représentait les trois quarts du budget d'un film, il valait mieux ne pas se rater sur la quantité de péloche et le nombre de jours de tournage.

Or, un jour, avec un metteur en scène que je ne connaissais pas, j'ai constaté que les prises ne déboucheraient sur rien de montrable. Après trois jours de tournage, j'ai demandé au producteur de développer déjà les premières bobines afin de se faire une idée. Il est revenu me voir le lendemain, absolument catastrophé, en me demandant si je pouvais faire quelque chose. Je lui ai demandé de commencer par

virer les mickeys de son équipe technique et j'ai demandé aux actrices et acteurs de travailler une journée de plus afin de rattraper plus ou moins la sauce. En fait, j'ai pris les choses en main, je suis allé voir moi-même le metteur en scène en lui disant en substance qu'il ne savait pas éclairer ou cadrer une scène, qu'en conséquence, c'était un « metteur en scène de mes couilles » et qu'il était viré ! Devant ses protestations, je lui ai signifié qu'il n'y avait pas à revenir là-dessus. Que s'il ne se cassait pas, c'est moi qui allais le faire. Auquel cas, le choix de la production serait vite fait ! C'est exactement ce qui s'est passé. Le producteur m'a donné « carte blanche ». Dans la foulée, j'ai donné deux minutes à l'équipe technique pour décarrer. À la scripte qui voulait me fourguer son brouillon, j'ai dit qu'elle pouvait éventuellement se le carrer dans l'oignon. Le producteur qui était allemand a été très correct dans cette affaire. Même s'il a gagné beaucoup moins que prévu dans l'histoire, il a su se montrer généreux auprès des acteurs qui avaient sauvé son film. Il n'est jamais revenu dans le X. Il possédait des magasins de hi-fi et ne s'est plus aventuré dans notre monde.

Dans les boîtes de nuit, mes activités vont également bon train. Je suis convié à des soirées privées où je rencontre des gens hauts placés. C'est l'époque d'or du « Cléopâtre » et du « Roi René ». Deux boîtes à partouzes de Paris et de la banlieue. Je ne peux honnêtement pas me rappeler de l'ensemble des gens qui fréquentaient ses établissements. Mais sur 200 personnes, vous pouvez être sûrs que 150 faisaient partie de la politique, du show-biz ou de l'industrie ! À l'époque, les seconds et troisièmes couteaux de la politique étaient beaucoup moins médiatisés qu'aujourd'hui. Eux savaient qui j'étais, c'est certain mais je n'ai pas toujours su à qui j'avais affaire. Je croisais souvent dans ces établissements un membre d'une dynastie d'acteurs (qui venait souvent nous retrouver sur certains de nos tournages), un chanteur barbu, un imitateur... Les femmes célèbres y étaient légion également. Deux représentantes de la noblesse française, dont l'une, avide d'hommes en quantité, frisait l'hystérie lorsqu'elle me voyait arriver, et l'autre tapinait férocement et ostensiblement jusqu'à son mariage ! J'y ai également vu des vedettes de cinéma. L'une était présente, seule, dans un autre établissement du même genre, au lendemain même de son mariage. Elle m'a gratifié – ainsi qu'à d'autres hommes présents ce jour-là – d'une fellation qui m'a donné matière à réflexion sur la nature humaine... Cette actrice était toujours ravie de me voir. Aussi extravertie en ces lieux qu'elle pouvait être classe à l'écran. J'y ai également croisé un des plus grands acteurs français qui appréciait particulièrement ma copine Sidonie !

Par la suite, il m'est arrivé de ne pas mettre les pieds dans ce genre

d'établissements pendant plusieurs années de suite. Lorsque je m'y retrouvais, c'était parce que nous venions de nous servir de l'endroit comme décor pour un film et que je restais dîner sur place. C'est ainsi que dans les années 80-90, je me suis parfois retrouvé chez Denise ou chez Alban où j'ai pu fréquenter aussi quelques sportifs célèbres dont deux gardiens de but ayant officié en équipe de France de football. Un sport qui était représenté également en ces lieux par un dirigeant d'un club de parisien de première division.

L'un des personnages les plus inattendus qu'il m'ait été donné de croiser, et même de connaître, en ces lieux, fut un écrivain français à succès. Pas l'un de ceux de la nouvelle génération mais plutôt un de l'ancienne école. Il se trouve que ma suceuse préférée de l'époque était sa maîtresse et que cela avait contribué à nous rapprocher. Il connaissait mes activités cinématographiques et m'a même proposé de rédiger mes mémoires le jour où je voudrais les faire paraître. Mais ça n'est finalement pas lui qui écrit ces lignes. Un autre écrivain, décédé prématurément, m'a en une autre occasion « félicité pour mon travail ». Cela ressemblait un peu aux : « J'aime ce que vous faites » que l'on entend dans les expos de peinture. Mais en cherchant dans ma mémoire qui fréquentait ces endroits, je me rends compte que je finissais par ne plus tellement faire attention à l'identité ou la notoriété des gens présents.

Un jour, un ami d'enfance qui possédait la boîte l'Extasia, près de chez moi m'avait invité dans son établissement. Dans le but de rigoler et de se faire un peu de pub, il a fait une annonce au micro afin de signaler ma présence et de faire savoir que toutes les jeunes filles qui viendraient s'inscrire au bar auraient la possibilité de sucer Jean-Pierre Armand ! Une heure après, nous nous sommes pointés pour voir le résultat des courses. J'ai trouvé cinq feuillets avec une soixantaine de noms de filles... mais aussi de mecs qui étaient partants ! Je n'ai pas pu les contenter toutes, bien entendu.

Lorsque je revenais les mois d'été au Cap, je fréquentais souvent une boîte à partouzes nommée « Le déclic ». Mon ami Franck Mazars m'accompagnait souvent dans ce temple du cul, aujourd'hui en ruine. Tous les soirs, je me farcissais trois ou quatre gonzesses pour m'entraîner (le terme n'est pas choisi au hasard, le sexe est un muscle qu'il faut entretenir comme un autre). C'est précisément à cet endroit que j'ai vu des femmes se bousculer (je n'irai pas jusqu'à écrire « se battre ») pour avoir mes faveurs. Un soir, le patron me présente un député d'une grande ville française et sa femme. Pensant qu'il s'agit d'échangistes confirmés, je mets ma main sous la jupe de la dame au bout de quelques minutes de conversations. Elle était raide comme un piquet. Hyper Coincée. Mais elle n'a pas osé me repousser. J'ai appris par la suite qu'ils n'étaient venus que par curiosité. Sans intention de

baiser. Néanmoins, je me suis fait cette femme pendant deux semaines ! Au début, le député faisait un peu la gueule, mais le patron, qui était un pote l'a tranquilisé. Du genre : « ne vous inquiétez pas, il baise votre dame mais c'est un mec sympa ! »

Dans un autre lieu, j'aurais pu la draguer trois jours sans succès. Là, le côté insolite du lieu m'a permis de lui faire l'amour contre le bar, etc. Si ce député et sa femme se sont retrouvés là un peu par hasard, il n'en va pas de même d'un préfet qui a été d'une grande assiduité aux partouzes locales pendant de nombreuses années.

L'attirance que j'ai exercée sur les femmes était de nature différente selon l'endroit. Dans ce genre de boîtes, les femmes assumaient leurs envies et les rapports étaient clairs et rapidement conclus. Par contre, celles qui me reconnaissaient dans la rue avaient de moi une autre image. C'étaient, bien entendu, ces dernières qui m'excitaient le plus. Bien souvent, elles s'arrangeaient pour que je les drague en me faisant croire qu'elles ne savaient pas qui j'étais. Chose que je découvrais par la suite...

Ma vie ressemblait alors à un maelström où se mêlaient le cul, les célébrités, et des gens blindés mais moins connus. Mon caractère se prêtait bien à cette espèce de tourbillon permanent. J'ai un côté cigale fort prononcé qui ne s'est jamais exprimé aussi bien que pendant ma période gloire qui a duré de 1975 à 1990. Les anciens de la profession pourront vous confirmer que j'étais capable de payer le champagne à toute l'équipe durant une soirée, quitte à y laisser la totalité du cachet obtenu sur le film concerné. Il m'est arrivé également d'offrir le champagne à tous les gens qui m'accompagnaient lorsque plusieurs tablées nous reconnaissaient à notre arrivée dans un restaurant.

Une fois, j'ai décidé sur un coup de tête d'emmener deux amis en avion privé pour boire un café en Espagne. Deux journées de travail s'étaient libérées de façon inattendue et j'en ai profité pour amener mes acolytes à l'héliport d'Issy-les-Moulineaux, aux portes de Paris, d'où nous nous sommes rendus au Bourget, louer un avion privé pour un aller-retour en Espagne et y passer quelques heures. Les restos, les discothèques, les putes... Une fantaisie qui m'a coûté 150 000 à l'époque ! J'étais célibataire, le monde était à moi et j'adorais partir à l'aventure lorsque mon emploi du temps me le permettait.

Une autre fois, j'ai amené deux amis à Miami sur un coup de tête. À chaque fois que nous partions de façon improvisée, nous ne prenions même pas la peine de repasser chez nous chercher quelques vêtements. Nous partions les mains dans les poches et achetions tout sur place. En Floride, nous avions cédé à la mode « tropical gangster » en achetant des costumes blancs et des pompes assorties ! Je vous ai parlé plus haut d'actrices qui ont su mettre suffisamment d'argent de

côté pour s'acheter un ou deux commerces. La longévité des acteurs étant plus importante, j'ai des ex-collègues qui sont aujourd'hui de véritables rentiers et qui exercent une activité uniquement pour ne pas s'ennuyer. Tel n'est pas mon cas, en dépit de mes 33 ans de carrière. Mais je n'en conçois pas de regrets pour autant. J'ai vécu des choses absolument uniques. J'ai très souvent évité de raconter certaines de mes aventures car j'avais peur de ne pas être cru ! D'ailleurs, lorsque les journalistes venaient me voir, cela se passait parfois de façon inattendue.

Une fois, une journaliste de Vidéo 7, du moins, du supplément de cette revue consacré aux cassettes pornos est venue m'interviewer. Elle est restée deux jours chez moi sans appuyer sur le bouton de son dictaphone. Nous étions occupés à d'autres activités ! Quelques jours après, son patron m'a téléphoné en catastrophe pour faire une interview au téléphone afin de remplir l'espace qui était prévu à cet effet.

Après certains tournages, nous finissions la soirée en boîte de nuit. Cela pouvait être une boîte traditionnelle. J'en ai fréquenté plusieurs assez assidûment pendant mes années parisiennes. Mais cela pouvait également être une boîte de cul. Pour notre simple plaisir. Bien entendu, notre qualité d'acteurs X nous valait une belle réputation parmi la clientèle (surtout féminine). Cela peut paraître immodeste mais je vous assure que j'avais une cote exceptionnelle. Dans certaines soirées, j'ai vu des femmes se battre pour avoir l'honneur de m'approcher (de près) ! Un jour, un habitué d'une boîte échangiste m'a lancé un défi. Il a affirmé qu'il serait capable d'honorer un plus grand nombre de femmes que moi à la suite. Je ne pouvais passer à côté d'un tel challenge, d'autant que le pari stipulait que celui qui l'emporterait gagnerait 1 000 francs par jeune fille supplémentaire...

Inutile de vous dire que pour les patrons de l'établissement, ce genre d'animation improvisée s'apparente à du pain béni. Après les huit premières femmes, l'autre candidat a dû baisser pavillon. Pour ma part, je ne me rappelle plus exactement si je me suis arrêté à 25 ou 26... Mais contrairement à d'autres « exploits » que je vais raconter et qui me semblent véritablement difficiles à accomplir, celui-ci n'est pas hors normes à mon sens. Quelqu'un qui est capable de se concentrer suffisamment pour conserver l'adrénaline deux heures et de se contrôler tout ce temps peut indifféremment faire l'amour à une femme ou en baiser 25 (ou 26). Le secret est de ne pas penser à ce que l'on fait, ne pas trop s'y impliquer. Sinon, on ne peut durer si longtemps. À propos de la baise en série, il y a un truc auquel il ne faut pas croire, ces sont les « records » de quéquettes auxquels se livrent les hardeuses. 50 mecs à la suite, 100, 500. Sachez qu'il est

impossible que tous ces gars bandent au bon moment. Surtout que la quantité veut qu'il s'agisse de non-professionnels en majorité. Donc, on se débrouille au montage pour faire croire que tout a eu lieu en continuité mais je peux vous garantir que cela ne se passe pas ainsi.

En dehors de cette soirée mémorable, j'allais plus souvent en boîte à partouzes pour des tournages, pour « chauffer l'ambiance » ou pour mon plaisir que pour faire des shows. Néanmoins, je me souviens m'être prêté une fois à un spectacle dans une boîte du Cap d'Agde à l'occasion de l'anniversaire du patron qui était un ami d'enfance. Ce fut une expérience incroyable car je savais pertinemment que de très nombreuses personnes qui me connaissaient, non pas en tant qu'acteur, mais comme habitant du coin, étaient présentes. Je me suis retrouvé sous les projecteurs avec une fille pour un live show et des centaines de personnes qui chantaient : « Il va pas bander » sur l'air des lampions ! Je crois qu'à égalité avec mon show pour la pègre, ce fut le jour le plus difficile de ma carrière. Mais là encore, avec un peu de concentration, je n'ai connu aucun problème et j'ai pu faire le spectacle pendant une heure.

J'ai souvent vu dans ces boîtes, des gars qui avaient une belle bite et qui auraient été susceptibles de faire du X. Ils étaient capables de se faire plusieurs gonzesses à la suite. Mais, même pour des gens doués, la présence de la caméra change tout.

À l'image de ce qu'avaient fait les cinémas pornos de Perpignan, de nombreuses boîtes de nuit annonçaient régulièrement ma présence. Une fois l'établissement rempli, le patron annonçait que je ne me sentais pas bien et que j'avais finalement renoncé. Une méthode commerciale très discutable mais assez sûre dans la mesure où je suppose que personne n'a jamais porté plainte pour publicité mensongère dans ce contexte. Par contre, j'ai su que ces pratiques ont agacé la police car un beau jour, trois agents sont venus vers 19 h à mon domicile.

— Monsieur Armand ?

— Oui, c'est moi.

— On vous annonce ce soir en animation à telle discothèque, c'est vrai ?

— Non !

— Vous êtes sûr ?

— Ben, le mieux c'est que vous y alliez à l'heure dite, vous verrez si j'y suis...

— D'accord, on vous croit, mais il faudrait y mettre le holà !

— C'est à vous de le faire messieurs.

Ces pratiques ont continué très longtemps. J'ai même un homonyme qui fait des spectacles estampillés « Jean-Pierre Armand » dans les boîtes de nuit. Un homme qui n'a aucune ressemblance physique avec

moi mais qui profite de ma réputation pour faire des soirées autour du Festival de Cannes ou dans les stations balnéaires en saison. Plusieurs de mes amis sont tombés par hasard sur lui dans différents endroits. Un jour, un pote journaliste m'a téléphoné après avoir vu dans les rues de Cannes des prospectus pour une soirée Jean-Pierre Armand.

— Oh ! Jipé, t'es à Cannes ? On se voit ?

— Non, je suis à la pêche au Cap...

Une autre fois, mon ami Thierry de Lartigue s'est retrouvé en boîte un soir de show. Il est allé le trouver après son premier passage en lui demandant s'il connaissait le vrai Jean-Pierre Armand. Il lui a demandé cela très gentiment (Thierry est un garçon charmant), mais comme il fait 125 kg, mon homonyme a pris peur et n'a pas fait d'autres passages ce soir-là ! Dans le genre imposteur, il faut aussi que je vous parle de ce photographe italien qui venait recruter des modèles pour les photos de charme au Cap et qui se réclamait de moi. Si bien que parfois des hommes venaient me dire que leurs copines avaient été recrutées par « mon associé ». Le problème étant que l'associé en question oubliait souvent de payer les modèles. Heureusement, personne ne m'a jamais vu en sa compagnie – et pour cause, je ne le connaissais pas – ce qui m'a permis de ne pas être inquiété par cette histoire.

« Djé Pi »

Dans la deuxième partie des années 70, ma réputation de baiseur avait traversé l'Atlantique. Quelques producteurs français malins avaient commencé par faire venir des actrices américaines en France pour un mois. Nous en profitons pour faire un grand film et quelques petits bouts, selon le principe que je vous ai expliqué. Ainsi, le film sortait automatiquement aux États-Unis, ce qui, vu le marché de 250 millions de personnes, rentabilisait le travail, avant même la sortie en France. Les Américains avaient la particularité d'avancer les fonds avant même le tournage, ce qui faisait que ces producteurs français travaillaient sur du velours.

Comme j'étais présent dans la majorité des films français et que mes qualités permettaient de ne pas perdre de temps (donc d'argent), j'étais systématiquement mis sur ces coups-là. Je figurais même sur les photos destinées à la promotion des films aux côtés de la vedette américaine. Cela m'a valu un début de réputation en Amérique où j'ai été rapidement appelé par des producteurs de la côte Ouest. C'était l'époque de toutes les légendes du hard US. J'ai donc été amené à tourner avec tous ces pionniers du X américain. Ron Jeremy, John Holmes (impressionnant... pour sa capacité à ingurgiter du whisky sec au réveil, juste avant de prendre un café au lait !), Joey Silvera, John Leslie, Jamie Gillis pour les hommes. Gillis avait la particularité d'être un amateur d'une certaine marque de cigarettes françaises brunes. En général, il les trouvait au Canada mais celles-ci n'avaient pas le même goût qu'en France. Donc il profitait de chacune de mes venues aux « States » pour me demander de lui en apporter quelques cartouches.

Chez les femmes, j'ai eu le plaisir de tourner avec Vanessa del Rio. Cette belle Portoricaine, qui doit avoir mon âge, a encore un important fan-club aujourd'hui. Son nom est cité dans les textes de nombreux rappeurs américains, y compris ceux de la génération actuelle. Des garçons qui n'étaient pas tous nés au moment où je tournais avec leur idole.

Vanessa était une véritable star du X. Non seulement elle travaillait avec tous les acteurs que la production mettait sur son chemin, mais de surcroît, elle y mettait du cœur, sa touche personnelle. On sentait qu'elle aimait ce qu'elle faisait et les spectateurs s'en apercevaient également. Difficile après cela de porter un jugement sur certaines

« vedettes » françaises qui ont tourné quinze films – tous avec leur seul petit copain pour partenaire – et qui sont bombardées « stars ».

J'ai également eu pour partenaires Serena Blackford (qui sortait avec Jamie Gillis), Tracy Lord, Annette Heaven, Tracy Adams, Victoria Paris et Sarah Mitchell avec lesquelles j'ai également tourné en France, notamment « Deux Américaines à Paris », Linda Lovelace et les plus célèbres hardeuses de l'époque. Sarah et Linda avaient une telle technique sur les fellations qu'elles ont failli me faire perdre ma concentration plus d'une fois ! J'avais connu Tracy Adams à Rome, d'où je l'avais ramenée à Paris où plusieurs producteurs l'ont fait tourner. C'était une grande jouisseuse très appréciée. Elle m'a laissé un souvenir beaucoup plus fort que Tracy Lord. Starisée trop tôt, cette dernière était entourée d'une équipe de peigne-culs qui la flattaient à longueur de journée. Je crois que cela a nui à ses qualités professionnelles. À mon sens, elle n'était pas aussi valable que les autres actrices déjà citées. Aux States, un certain nombre d'acteurs mineurs étaient également présents sur ces films. Ils prenaient des pilules toute la journée pour avoir des corps de body-builders et décrochaient ainsi des rôles sur des critères esthétiques. Mais lorsque les choses sérieuses commençaient, ce sont les gens que je viens de citer qui prenaient les choses en main. Les producteurs français avaient un peu les mêmes goûts, mais le muscle était remplacé chez nous par la belle gueule ou le bagout. Donc, des deux côtés de l'Atlantique, certains gars du métier ont passé plus de temps à se tirer sur le chichi qu'à tourner ! J'en connais un qui devait rester une demi-heure à s'astiquer devant l'actrice et qui criait : « C'est bon, on tourne », dès qu'il la levait. Un jour je lui ai demandé s'il faisait quelque chose pour éviter d'avoir trop de cals sur les mains !

Lorsque les Américains m'ont vu débarquer sur leurs tournages, ils m'ont un peu pris pour un martien. D'abord, je ne parle que quelques mots d'anglais. Ensuite, je ne supportais pas d'aller manger dans les snacks et autres fast-foods à l'heure du déjeuner. La production était obligée de me fournir un vrai repas, y compris ma bouteille de pinard français, midi et soir. Cela faisait un peu caricatural, je m'en rends compte aujourd'hui et les autres acteurs rigolaient bien. Mais sur la bouffe, j'ai toujours été intraitable ! Je les ai obligés à me trouver des baguettes à la française à Los Angeles, à acheter une cafetière pour ne pas subir le café américain. Ils pouvaient se le permettre, les prods américaines étaient bien plus riches que les Européennes. Les moyens permettaient d'avoir plus de prises, plus de décors, des films plus longs... et des acteurs mieux payés (du double au triple pour les hommes et parfois dix fois plus pour les filles !). Mais là n'est pas la seule différence avec le hard européen. Au-delà de leurs querelles de personnes ou des jalousies qui existent partout, les Américains ont su

créer un star-system et l'entretenir afin d'intéresser la clientèle.

Sur le vieux continent, et particulièrement en France, les producteurs ne voulaient SURTOUT PAS de vedettes qui auraient été susceptibles de coûter plus cher que le commun des actrices ou des acteurs. Une mentalité de gagne-petit que j'ai toujours reprochée aux Français et qui n'avait pas cours aux États-Unis. Les ricains, lorsqu'ils font un film, le font toujours dans le but de gagner des millions de dollars. Ils n'y parviennent pas toujours mais ils mettent les meilleures chances de leur côté. À la finale, en 2002, si le porno français n'existe pratiquement plus, en dehors de quelques productions anémiques ou amateurs, on ne peut pas en dire autant du X made in USA, qui reste le plus fort du monde.

Martien ! Je l'étais également quand la caméra se déclenchait puisque j'arrivais à faire en quelques dizaines de minutes un grand nombre de positions là où mes confrères en faisaient deux ou trois. Les metteurs en scène français m'avaient habitué à plus de fantaisie : « Jipé, tu montes sur l'échelle et comme par hasard, une gonzesse t'attend en haut... » Rien de tel en Amérique où la sodomie, par exemple, était absolument prohibée à l'époque. Les producteurs locaux ont donc commencé à apprécier mes qualités pour les mêmes raisons que leurs homologues européens et j'ai traversé l'Atlantique un grand nombre de fois pour y tourner une cinquantaine de films.

Il faut dire que, contrairement à de nombreux collègues, je n'ai jamais recherché l'excitation pour être performant. Comme tout le monde, j'étais assez content lorsqu'une « petite nouvelle » arrivait dans le business, mais pas au point de me battre pour travailler avec elle. Ma seule préoccupation était d'amener « le sang dans le muscle » afin de pouvoir travailler, quelle que soit la partenaire, par la suite.

Aux États-Unis, ce principe m'a permis notamment de tourner dans l'un des nombreux « Taxi Blues » à San Francisco. Ce titre culte a donné lieu à plus de suites que Rocky et Rambo réunis. Je me souviens d'un metteur en scène mexicain dont j'ai oublié le nom. Un jour où tout s'était bien déroulé, il s'est montré mécontent de ma prestation. « Slow down Djé-Pi ». Je ne comprenais pas pourquoi, vu que les jours précédents, tout s'était passé sans problème, jusqu'à ce que l'assistant qui parlait français m'indique que l'actrice était sa copine dans le privé ! Visiblement, il appréciait modérément le cœur qu'elle mettait à l'ouvrage.

Je pense que si j'avais mis une meilleure volonté, j'aurais pu y faire une véritable carrière, à l'image de ce que j'ai fait en Allemagne ou plus tard en Italie. Mais j'avais vraiment beaucoup de mal avec la langue. Les gars m'appelaient Djé-Pi au lieu de Jipé... et j'étais le seul acteur étranger à m'imposer sur leur marché. Avec un anglais courant,

j'aurais sûrement pu y faire une carrière de 20 ans en continu. Mais je ne faisais pas de gros efforts. Un type était là pour me traduire les instructions. Ce con-là leur avait expliqué que j'avais l'accent du Sud de la France à l'image de Fernandel. Du coup, mes collègues m'assimilaient au Texan de service et rigolaient dès que j'ouvrais la bouche. Mes rapports avec les acteurs étaient assez bons. Je me souviens de quelques bitures avec John Holmes et de la gentillesse de John Leslie qui possédait des vignes en Californie et qui m'avait ramené un jour une bouteille de son propre vin.

Contrairement à ce que nous connaissions en France, les cinémas pornos américains avaient le droit d'afficher autre chose que le seul titre du film sur leur devanture. Il ne s'agissait pas de mettre des photos hards, bien entendu, mais des affiches avec la tête ou la silhouette des acteurs vedettes. Or, comme je vous l'ai dit, j'ai figuré en tant que vedette française sur un grand nombre de coproductions. Je me suis rendu compte de ma célébrité un beau jour en amenant à New York une de mes conquêtes françaises qui ignorait tout de mes activités et qui m'avait assuré que sa tante pourrait nous héberger. Dans le taxi qui traversait la 42^e rue à Manhattan, j'ai vu sur au moins trois bâtiments, des affiches gigantesques me représentant, surplombées de titres évocateurs. J'ai tenté par tous les moyens de détourner son attention et j'y suis très bien parvenu. Et alors que je me croyais tiré d'affaire que sa tante, en ouvrant la porte, s'est exclamée avec un chaleureux sourire : « Jean-Pierre Armand, I know you... ». Inutile de dire que ma copine m'a fait la gueule pendant toute la semaine. Mais j'ai eu la satisfaction de m'entendre particulièrement bien avec sa tante, comme quoi...

J'ai également tourné sur la côte Est. À New York, à Miami. Avec le recul, je regrette un peu de n'avoir pas fait d'efforts supplémentaires pour m'imposer en Amérique du Nord, d'autant qu'un soir à Las Vegas, l'ancien mari de Liza Minelli était venu dîner avec moi afin de tâter le terrain pour voir s'il n'y aurait pas de possibilités d'investissements dans ce secteur.

Néanmoins, la réputation que je m'y suis faite m'a poursuivi pendant de longues années. La meilleure preuve étant l'aventure qui m'est advenue au cours de la décennie suivante avec l'infortuné John Bobbitt. Contrairement à ce que son nom indique, Bobbitt était affublé du sexe le plus laid qu'il m'ait été donné de voir. Il faut dire que ce dernier avait été sectionné par sa femme, lassée de ses frasques. Plein de sang-froid, John avait récupéré son sboub et s'était précipité aux urgences où un chirurgien était parvenu à lui recoudre ! Un exploit médical qui avait fait le tour du monde. Malheureusement, John avait partiellement perdu ses facultés dans l'affaire et cherchait

désespérément à bander comme à ses plus belles heures.

Après quelques mois passés à désespérer des remèdes bidons préconisés par des charlatans qui n'en voulaient qu'à ses dollars, Bobbitt a entendu dire par un ami que le plus grand bandeur du monde (excusez, mais c'est son expression) était en France et que pour « la lever », il n'y avait pas plus fort que Jean-Pierre Armand !

Suffisamment fortuné pour se payer ce petit séjour en France, Bobbitt est arrivé à me retrouver facilement (toujours les mêmes réseaux). Il est venu m'accoster un soir à Cannes, alors que le festival battait son plein. Comme souvent, toute la profession était réunie et j'étais très entouré par toutes sortes de starlettes.

Bref, Bobbitt m'a véritablement trouvé dans mon élément ce soir-là. Du fait de la barrière de la langue, j'ai demandé à un ami de faire l'interprète. Après avoir exposé les raisons de sa visite, j'ai dit à mon pote : « Demande-lui s'il est pas jobard de venir ici rien que pour ça ? »

Je sentais qu'il hésitait à traduire fidèlement mes propos et sans comprendre, je savais qu'il les édulcorait pour les rendre plus diplomatiques. Finalement, j'insistais pour que la traduction reflète mes propos, Bobbitt prit la chose avec humour. J'ai donc demandé à ce que certaines des filles présentes s'occupent de Bobbitt dans les règles de la galanterie française afin de voir ce qui n'allait pas. Après deux ou trois jours de ce traitement de choc, j'ai dû me rendre à l'évidence. John ne fonctionnait que par intermittence sans que les raisons des pannes ne soient identifiables. En quelque sorte, son braquemart jouait les clignotants. Un coup je te vois, un coup je te vois pas ! Et à l'image des hommes de science et des différents mages qu'il avait consultés jusqu'alors, j'ai dû m'incliner. Contrairement à d'autres, je ne lui ai pas pris un sou. Nous nous sommes contentés de passer une semaine encore un peu plus folle que d'habitude. Pourtant mon quotidien était déjà pas mal agité !

En Amérique comme en France, le porno est tombé dans certains travers. Désormais, vous pouvez être sûrs qu'une fille qui baise et qui suce bien ne sera pratiquement jamais la star du film. La vedette sera celle qui aura les seins énormes, les cheveux jusqu'aux fesses, une minijupe, pas de culotte ! Elle pourra baiser comme un pied, mais elle se prendra dix éjacs dans la journée et cela fait bander ceux qui financent les films ! Le problème est le même chez nous.

J'ai profité de l'un de mes séjours en Californie pour aller faire un stage de musculation dans le club d'Arnold Schwarzenegger à Santa Monica. Un gymnase dirigé par les frères Weider. Nous mangions tous les jours de la « merde » afin d'être plus performants. Des protéines, des trucs lyophilisés, des comprimés en tous genres... En dehors d'Arnold et de Lou Ferrigno, il y avait des champions comme Frank Zane, Boyer Coe, Dave Draper, Francesco Colombo. Nous étions tous

potes mais ne marchions pas qu'à l'eau claire. Contrairement aux clichés, les plages de Santa Monica et de Malibu ressemblaient plus à des décharges publiques qu'à autre chose en ce temps-là.

Finalement, mes aventures américaines ont pris fin d'une façon assez curieuse. Je suis parti un samedi pour Los Angeles. J'ai donc confié mon chat, comme d'habitude à mon collègue Patrick Chenel, et je me suis rendu à l'aéroport. J'aurais dû me douter que ce voyage allait mal se passer dès la sortie de Paris. Sur le chemin de l'aéroport, mon confrère Alain De L'Isle, qui devait me déposer à Charles de Gaulle, a stoppé sa voiture sur le bas-côté, un homme était rentré de plein fouet dans un poteau et avait été éjecté de son véhicule. Alors qu'Alain attendait les premiers secours auprès du blessé, j'ai dû partir en courant le long de l'autoroute, valise en main, afin de trouver un taxi susceptible de m'amener à temps pour l'avion.

Je suis donc parvenu à partir pour la Californie via Minneapolis. Le surlendemain, j'étais de retour à Paris ! À Patrick qui s'étonnait de la promptitude avec laquelle je venais récupérer mon animal de compagnie, j'expliquais mes mésaventures. Certains confrères qui me voyaient comme une menace m'avaient littéralement « balancé » à l'immigration. Ils devaient imaginer – à juste titre – que je venais bosser chez eux avec un simple visa de touriste et il a suffi d'indiquer au service concerné que je venais pour un tournage pour que l'accès du territoire américain me soit interdit pour cette fois et pour plusieurs années. À l'arrivée à Minneapolis, l'immigration m'avait confié au FBI pour un interrogatoire de trois heures. Aucun vol ne pouvant me ramener sur Paris après cela, j'ai passé la nuit à l'hôtel (je suppose que c'était aux frais du contribuable américain), en compagnie d'un agent du FBI qui connaissait Paris et accessoirement mes films. Entre mes trois mots d'anglais et ses trois mots de français, nous sommes parvenus à passer une soirée agréable, le minibar de notre chambre étant particulièrement bien garni... avant qu'on ne l'attaque ! Je suis donc reparti pour la France le lendemain. Ce que l'on appelle une fin en queue de poisson.

Par la suite, je n'ai eu de contacts avec les États-Unis que par l'intermédiaire des rares actrices américaines qui venaient tourner en Europe. L'une d'entre elles avait choisi pour pseudo : « Carolyn Monroe » à cause d'une ressemblance certaine avec Marylin. Je l'ai rencontrée sur une très grosse production de Max Belocchio dans un grand château. Je m'étais promis de lui montrer qui j'étais. Comme souvent, il s'agissait d'une scène de partouze où trois caméras filmaient les différents couples. Je peux vous assurer qu'après quelques minutes, les trois caméras étaient toutes braquées sur nous deux et que les cris de la fausse Marylin se sont répercutés dans tout le château ! Une manière de garder un bon souvenir de l'Europe pour

elle, et des Américaines pour moi.

Idées reçues

J'ai eu plusieurs domiciles à Paris et en banlieue. Souvent, je recrutais de nouvelles conquêtes par le biais des journaux de petites annonces gratuites. J'avais réellement besoin de quelques heures de ménage par semaine mais j'en profitais souvent pour faire d'une pierre deux coups. Au téléphone, je me présentais comme quelqu'un exerçant une profession libérale, sans femme ni enfant, ayant besoin de ménage et repassage. Devant les inquiétudes de certaines, je répondais : « Vous violer, je ne le ferai pas parce que c'est trop fatigant ! C'est tellement plus facile de faire l'amour à une dame en lui demandant gentiment ». Après quelques heures de ménage, j'utilisais mon vieux truc du mal de dos.

— Qu'est-ce qui vous arrive monsieur ?

— Non, c'est mon travail, avec l'humidité en plus... Le kiné coûte cher et là je souffre.

Environ trois sur dix acceptaient de me faire un massage qui se terminait invariablement en pipe. Inutile de vous dire que le turnover était important dans ces conditions. Dans mes grandes heures, j'ai eu jusqu'à trois femmes de ménage différentes par semaine. Une fois, je me suis même retrouvé au lit avec l'une d'entre elles alors que la nouvelle était au travail dans la pièce à côté ! J'adorais ce genre de situation. Cela m'excitait plus que tout. En plus, contrairement aux idées reçues, ces « madame toutlemonde » étaient souvent aussi douées si ce n'est plus, que des filles du porno. Vous ne pouvez imaginer le nombre de « mauvais coups » que j'ai pu croiser dans le X en 30 ans de carrière.

Là n'est pas la seule idée reçue à propos du monde du porno. Dans beaucoup d'interviews, vous pouvez lire que les hardeuses ne jouissent pas pendant les scènes. Cela est totalement faux ! Elles ont honte de l'admettre, bien souvent honte de le montrer sur le plateau de tournage mais je peux vous garantir qu'elles jouissent bien plus souvent qu'elles ne l'admettent. Même celles qui ont suffisamment de métier pour ne pas en donner les signes extérieurs et manifestes, ne parviennent pas à tromper leur partenaire lorsqu'il est chevronné. Je pense que lorsqu'elles déclarent qu'elles ne ressentent rien dans les journaux, c'est pour se dédouaner vis-à-vis de leur mec ou de leur famille. Mais je ne connais pas de femme ou d'homme qui fasse trois

heures de porno par jour s'il n'aime pas le sexe ! Cette attitude date aussi des années 1985-90. Les actrices des années 70 assumaient totalement leur activité. C'était souvent des bourgeoises qui n'invoquaient pas l'excuse de l'argent à tout bout de champ.

J'ai parfois entendu douter du caractère naturel des éjac' des hardeurs. Cela vient d'un « truc » qui avait été trouvé par mon ami Stan dans les années 70 et qu'il a pas mal utilisé ensuite. Ce que l'on appelle entre nous : « Le coup de la seringue ».

Stan avait mis au point une manœuvre qui consistait à remplir une seringue (sans l'aiguille, bien entendu) d'un mélange à base de lait concentré, de le dissimuler derrière son sexe en érection (chez Stan il y a de la place...) au moment de l'éjac', de presser habilement afin de remplacer le sperme par le mélange en question. Si elle existe, cette technique demeure, même chez son inventeur, une exception. Quant à moi, je ne pense pas l'avoir utilisée plus d'une dizaine de fois en 33 ans. À chaque fois, cela correspondait à une grosse journée de travail qui finissait. Je me rappelle par exemple avoir dépanné Alain Payet, alias John Love un jour où un hardeur avait eu une panne. J'avais, pour ma part, déjà fait trois scènes dans la journée ! J'aurais bien mérité un peu de repos, mais mon amitié pour Alain m'a poussé à lui rendre ce service. J'ai donc été amené en la circonstance à faire le coup de la seringue.

En temps normal, si je n'ai pas une grosse journée de travail derrière moi, je suis réputé pour contrôler mes éjacs, non seulement dans le sens de la retenue (« self-control, affirmatif », comme chantait Gainsbourg), mais aussi dans tous les autres aspects de l'acte. Comme je vous l'ai signalé au début du bouquin, je peux me retenir aussi longtemps que me le demande le metteur en scène et faire l'éjac à la seconde précise où il le désire. Cette particularité était fortement appréciée à l'époque du 35 mm où il ne fallait pas avoir le malheur d'en finir au moment où l'assistant rechargeait la bobine !

J'ai rendu ce service à John Love, c'est quelqu'un qui, comme moi, a vécu toute la saga du porno français depuis ses débuts et qui est encore dans le business. Si John, qui s'appelait à l'époque Alain Payet, était là dès 1973, je n'ai commencé à travailler avec lui qu'au début des années 80, alors même que ma réputation dans le métier n'était plus à faire. En qualité de metteur en scène, il peut confirmer la qualité de mes rapports professionnels avec les filles. Et si je pouvais être très exigeant au moment de la sélection des actrices, notamment sur les critères de propreté, une fois le travail commencé, je me débrouillais toujours pour que l'actrice se sente le plus à l'aise possible. Je crois bien que je le faisais avec la douceur nécessaire. En tout cas, je n'ai pas le souvenir qu'une actrice soit venue se plaindre

de moi à un metteur en scène, contrairement à ce qui arrive parfois à certains.

À propos des éjac', j'ai également été (je crois) l'inventeur, et jusqu'à présent, à ma connaissance, le seul hardeur capable d'utiliser la technique de la double éjac'. Tout est venu des contraintes techniques du 35 mm. Avec les caméras qui étaient utilisées à l'époque, nous ne pouvions avoir que des bobines de quatre minutes. Croyez-le ou non (mais Gérard Gregory pourra le confirmer), j'étais capable de faire deux éjacs sur une seule et même bobine. Pour le spectateur, cela n'était pas particulièrement visible sachant qu'au montage, il est possible d'en aligner à volonté en quelques instants. Mais pour les professionnels qui travaillaient avec moi, cela était un genre d'exploit, probablement inégalé depuis lors.

Si cette prouesse peut sembler impressionnante, il faut bien avouer qu'elle ne sert pas à grand-chose dans des films où le montage permet de mettre bout à bout ce que l'on veut sur quelques minutes de film. Par contre, cela m'a été bien utile pour arranger les bidons d'un pote preneur d'image. Une mauvaise compréhension avec le metteur en scène où une mauvaise synchronisation avec moi lui avait fait faire un plan de ma figure au moment précis où la caméra aurait dû être pointée bien plus bas. Je l'ai rassuré sur-le-champ et lui ai demandé de patienter quatre ou cinq minutes pour me remettre en condition, après quoi il a pu filmer l'éjac' que le metteur en scène lui avait demandé. Cela devait être au milieu des années 90.

Pour les besoins du film (ou bien pour déconner), je suis également capable de contrôler la pression de l'éjac, soit la distance à laquelle le sperme va atterrir ! De quelques centimètres à parfois plus de deux mètres. Je me souviens d'un tournage dans un appartement que nous avions loué pour la journée. Très prudent, le propriétaire avait tenu à effectuer un état des lieux de la chambre que nous utilisions avant de nous laisser travailler. J'avais notamment une scène où, allongé sur le dos, je venais me faire chevaucher par une actrice. Au moment de quitter les lieux, le propriétaire est venu demander une « rallonge » à la production, il s'était en effet aperçu qu'une tache de sperme était venue décorer le plafond !!! Stupéfait, le producteur avait bien dû se rendre à l'évidence et régler la note. Dommage que cela n'ait jamais été une discipline olympique ! Dans ce domaine comme dans d'autres, j'aurais pu ramener quelques médailles à la France.

Toutefois, cette particularité physiologique s'est retournée un jour contre moi. J'étais sur un tournage avec Richard Langin. La scène voulait que deux jeunes filles soient à mes genoux en train de s'occuper de moi. J'étais, pour ma part, assis sur un divan, et je profitais de l'instant, sachant que ce genre de position n'est pas la plus

deuxième dure pour nous comme vous pouvez l'imaginer. Or, au moment fatidique, le hasard a fait que les deux actrices se sont légèrement écartées ce qui a provoqué ce que les cinéphiles appelleraient un remake de « l'arroseur arrosé ». Une manière comique de me mettre un court instant à la place de mes consœurs !

Pour le reste, je me souviens de scènes dans la boue, dans la neige, sur la plage du Cap d'Agde en plein mois de janvier. Je me revois à poil au milieu de techniciens qui se les pelaient malgré leurs épaisses doudounes ! Jamais je n'ai connu de problème d'environnement ou de pannes liées aux conditions atmosphériques.

À propos des filles du porno, qui ne sont pas toujours des bons coups, j'ai même eu une fille vierge sur un tournage. Ça n'est pas moi qui en avais hérité (heureusement), mais un autre hardeur. Il vient me voir paniqué (c'est le cas de le dire !) :

— Jipé, je suis emmerdé, la fille est vierge, je n'ai jamais baisé une vierge !

— Moi non plus (tiens c'est vrai ça, en 7 000 films, j'ai peut-être baisé 12 ou 15 000 gonzesses mais pas de vierges), démerde-toi !

En fait, la fille, dont la religion voulait qu'elle arrive vierge au mariage, s'était aperçue peu avant la cérémonie que son fiancé ne lui était pas d'une fidélité à toute épreuve. Aussi, s'était-elle décidée – pour se venger – à venir tourner un porno !

Il n'y a donc pas besoin d'être particulièrement expérimenté pour se retrouver dans un film X. Lorsque nous partions tourner hors de Paris ou de France, nous trouvions souvent des filles susceptibles de faire une scène sur place. Notre dégain nous était d'un grand secours en la matière. Lorsque mes collègues féminines apparaissaient, il était évident qu'elles n'étaient pas là pour un repas d'affaires. Idem pour nous. Et comme les hôtels sont souvent fréquentés par des putes ou des filles faciles, il n'était pas trop compliqué de trouver des actrices supplémentaires. À l'époque où les films relevaient d'un scénario précis de 120 pages, il n'était pas toujours aisé d'inclure un personnage non prévu. Dans ces cas-là, les petites nouvelles participaient aux « petits » films que nous tournions à côté.

À Palma et à Ibiza, il était particulièrement aisé de trouver des apprenties actrices. J'ai connu Ibiza en 1973. Alors que l'île était pratiquement déserte. Idem pour St Martin où je suis allé tourner à une époque où presque personne ne fréquentait les lieux. J'ai vu ces endroits se transformer année après année. Ibiza est probablement devenu le plus grand bordel du monde. Si les boîtes échangistes du Cap d'Agde font frémir certains en France, que dire de certaines discothèques d'Ibiza où j'ai vu un millier de personnes baiser certains soirs !

Pas étonnant que notre recrutement externe (je me mets à parler

comme un directeur des ressources humaines maintenant) se soit révélé aisé en ces lieux. Je me souviens d'une serveuse à Palma. Elle gagnait chichement sa vie et je lui avais proposé de venir faire une ou deux scènes avec nous pendant son jour de repos. Elle m'avait rétorqué que de toute façon, elle était obligée de coucher avec son patron et les amis de ce dernier afin de garder son emploi et qu'elle préférait directement être rémunérée pour cette activité ! Quand le porno vient à l'aide de la lutte contre le harcèlement sexuel...

À propos d'Ibiza, lors de mon premier séjour en 73, j'étais engagé pour un film en double version. L'une de mes partenaires était Emmanuelle Ford, une actrice allemande, tout comme la production qui m'employait. Pour la première fois dans le porno, nous devions faire une scène sous l'eau. Quelques problèmes techniques se posèrent pourtant. Si Emmanuelle et moi avions l'habitude de l'eau et de la plongée sous-marine, tel n'était pas le cas des cameramen. Il a fallu engager des spécialistes des films sous-marins afin de nous accompagner à 8 ou 9 mètres sous l'eau. Avant de crier « moteur », le producteur m'avait bien précisé qu'il voulait qu'après la scène érotique prévue, nous tournions des images hardes pour rentabiliser son film. Nous avons donc fait la scène soft et, l'enthousiasme aidant, nous sommes demeurés sous l'eau où Emmanuelle a commencé la scène hard alors que les preneurs d'images étaient remontés ! Voyant que nous restions au fond, l'un d'eux est redescendu et est reparti en catastrophe chercher son collègue et le matériel afin de nous filmer. Cette première a donné l'idée au metteur en scène, Alan Vidra, de faire le mois suivant un film X entièrement sous l'eau. Le problème était de trouver d'autres actrices et acteurs. Après un entraînement de quelques jours, quelques scènes furent tournées à deux ou trois mètres de profondeur. Ce fut là l'une des nombreuses premières auxquelles je pris part dans l'histoire du X.

Une autre question « fondamentale » concerne un détail de l'habillement des hardeurs. Beaucoup de gens s'étonnent de constater le nombre de scènes où nous ne sommes vêtus que de nos seules chaussettes. En fait, cela n'a rien d'une mode ou d'une superstition. C'est tout simplement le résultat de plans-séquences (plans ininterrompus) qui veut que l'acteur commence par déshabiller l'actrice avant la réciproque. Bien souvent, cela a lieu debout et si l'actrice garde ses bas et ses chaussures, l'acteur garde ses chaussettes ! Il serait trop long et malaisé de les enlever. Je dois dire que cela ne me semble pas le comble de l'élégance mais nécessité fait loi ! Mon propre père m'a posé un jour la question pour cet étrange détail vestimentaire. « Papa, je t'expliquerai », lui avais-je répondu. C'est fait ! Parfois, certains acteurs avaient les chaussettes trouées. Mais

aucun metteur en scène n'acceptait de refaire une scène pour ce seul détail. Si bien qu'au visionnage, on ne voyait que le trou.

Par contre, en ce qui concerne d'autres vêtements, nous avons parfois été gâtés. Certaines marques nous donnaient des habits en l'échange d'une citation au générique, comme cela se fait toujours dans le traditionnel. Cela montre à quel point l'impact du X était important. Je me souviens notamment de marques de caleçons – dont la mode est repartie à la fin des années 70 – qui nous sponsorisaient. Des maisons qui sont devenues « honorables » depuis et qui renieraient probablement ces épisodes si on venait le leur rappeler aujourd'hui.

Par coquetterie, il m'est également arrivé de garder la chemise (en plus des chaussettes) lorsque j'ai commencé à prendre un peu de ventre. Ce qui prouve que dans notre métier, les pudeurs ne sont pas « géographiquement » les mêmes que dans le traditionnel.

J'ai aussi entendu que le Hard était l'un des rares métiers (avec le mannequinat) où les salaires des femmes étaient supérieurs à celui des hommes. Il s'agit encore d'une légende. Sur une affaire, un contrat assez court, une fille peut faire un coup financier supérieur à celui que ferait un homme. C'est ce qui s'est passé avec certaines « stars de papier » françaises. Elles ont réclamé des sommes importantes qui leur ont été refusées par beaucoup de productions. Certaines ont fini par accepter, mais ces tarifs se sont avérés trop prohibitifs pour le circuit et les filles ont rapidement disparu de la circulation. Beaucoup de producteurs éprouaient un blocage lorsqu'il fallait payer 10 000 francs par jour une fille qu'ils avaient eue pour dix fois moins à ses débuts. D'autant que le nombre de cassettes vendues ne montait pas de façon exponentielle avec leur nom au générique. Du coup, si les filles peuvent prendre un peu plus de sous sur un tournage, les hardeurs, qui travaillent plus, sont gagnants sur la durée. D'autant que lorsque l'on considère le travail d'un garçon, il est bien payé, ce qui n'est pas forcément le cas d'une hardeuse. Je ne vais donc pas aller me plaindre auprès des comités d'action pour la parité des salaires dans le monde professionnel !

À propos d'émoluments, j'ai été amené à augmenter sensiblement mes tarifs en deux ou trois occasions. Dans les années 70, si j'ai été l'acteur fétiche de certains metteurs en scène, d'autres ne faisaient pour ainsi dire, jamais appel à mes services. Mais par la suite, je suppose, d'indisponibilités diverses, ils m'ont parfois demandé de bosser pour eux. En général, je demandais le triple du cachet habituel.

— C'est pas le prix du marché ça, monsieur Armand !

— Écoutez, le prix que vous voudriez me payer est celui que je consens à des gens avec lesquels je fais 150 jours de travail par an. Pour vous, le tarif n'est pas le même.

— Mais vous êtes cher.

— Bon, on ne va pas se fâcher pour ça. Faites appel à quelqu'un qui travaille à votre tarif et restons en bons termes.

Les quelques fois où j'ai eu à tenir ce discours, on a tout de même fait appel à mes services mais après ce dépannage, je n'ai plus jamais travaillé avec ces gens-là. C'est ainsi que j'ai tourné avec certains gars seulement deux jours pendant les quinze ans qu'a duré leur carrière. J'ai pu tenir ce genre de discours, j'avais suffisamment de certitudes sur mes engagements à venir pour demeurer ferme. Trop souvent, les acteurs et actrices de ce métier acceptent n'importe quoi pour une poignée de cerises par peur du lendemain. Seul un garçon comme Stan, qui était sûr de pouvoir gagner sa vie à tout moment avec le théâtre, restait également ferme sur les prix.

Dans ce genre, j'ai connu des situations où le producteur m'appelait en panique. J'arrivais sur le tournage pour constater que sur les huit gonzzesses et les six mecs présents, il n'y avait pas une bite raide ! Le producteur suait à grosses gouttes.

— J'ai trois scènes de retard, tu peux me les faire ?

Cela représentait trois fois 25 minutes. Je commençais donc avec l'une des filles, après quoi j'allais boire un petit coup, histoire de me remettre d'aplomb. Puis j'en faisais une deuxième en faisant le fameux « coup de la seringue » dont je vous ai parlé. Et pour la troisième, je finissais, le tout en trois heures chrono. Ensuite, je suis passé à la caisse pour recevoir le double du cachet de tous les acteurs présents (je profitais de la situation) avant de m'éclipser. Le plus curieux de l'histoire était de voir les six gars présents tenter d'obtenir une érection pendant les deux premières scènes, dans l'espoir de pouvoir tout de même tourner quelques mètres de pellicule. J'ai fait plusieurs fois ce coup-là, ce qui n'a pas contribué à améliorer mon image auprès des producteurs et des apprentis acteurs présents. J'avais pour moi, là encore, les reins suffisamment solides pour ne pas tomber dans la facilité et céder au premier chèque venu. Si le producteur n'était présent sur place avec son chéquier, je répondais au téléphone de me recontacter lorsqu'il serait là ! Je peux vous assurer que lorsque vous avez toute une équipe technique, du matériel et des acteurs présents sur un plateau sans avoir pu tourner quoi que ce soit pendant quatre ou cinq heures, cela motive pour payer grassement celui qui vous sort de la mouise.

— Je vous paye demain sans faute monsieur Armand.

— Pas de problèmes, je viens travailler demain alors !

— Bon, finalement, j'arrive.

— OK, je suis au bistrot d'à côté, vous me trouverez au flipper.

Je n'avais absolument pas de scrupule à demander des tarifs élevés ou à laisser des équipes entières mariner de la sorte. Je sais que ces

gens-là ne m'appelaient jamais lorsque tout allait bien. Il était donc normal qu'ils payent le prix fort pour mes services.

La pire histoire de ce genre m'est arrivée à l'époque du 35 mm. Des beaux mecs qui venaient du circuit érotique avaient été engagés sur un film de huit jours. Mais le problème était le même que toujours... Ils n'assuraient pas. Après sept jours, tous les plans de comédie étaient dans la boîte, mais aucune scène de hard n'avait été faite. J'avais un copain parmi les techniciens du film qui me téléphonait chaque soir pour me dire que la production n'allait pas tarder à faire appel à moi. Je me régalaïs d'avance en faisant les comptes avec les sommes que j'allais leur demander. C'est exactement ce qui s'est produit lors du dernier jour de tournage ! Cela explique mieux pourquoi la plupart des metteurs en scène me voulaient absolument. Ils avaient connu trop de galères pour avoir ce souci en plus.

Si vous voulez reconnaître les films qui ont connu ce genre de mésaventure, et je peux vous assurer qu'il y en a eu un paquet, il suffit de vous livrer au petit exercice que le magazine autrichien « OK » a proposé à ses lecteurs. Apprenez à reconnaître les quéquettes qui sont dans le circuit ! Vous constaterez avec amusement que si les beaux mecs bien musclés qui enlacent les filles sur les plans larges sont tous différents, ils ont souvent un grain de beauté placé au même endroit lorsque la caméra fait un gros plan. Je ne voudrais pas « tuer le rêve » mais Stan, quelques autres et moi-même avons pas mal joué les guest stars pour que ces films aillent jusqu'à leur terme.

Si j'ai joué dans les neuf films que Gérard Gregory a réalisés, je ne suis au générique que de huit d'entre eux. Dans le neuvième, je double absolument TOUS les acteurs pour les scènes de hard ! À aucun moment mon visage n'est visible dans le film. C'est un exemple typique de ce que je viens d'expliquer.

Un certain Max Pardos

Je n'ai jamais songé à prendre un pseudo comme l'ont fait l'immense majorité des gens de la profession. Quelques metteurs en scène issus du traditionnel avaient de bonnes raisons de le faire. Ils ne voulaient pas se « griller ». Néanmoins, j'ai été amené à changer de nom à une certaine époque pour les besoins exactement inverses de la plupart des gens du X. C'est le réalisateur Francis Leroi qui m'a poussé à le faire. Durant les seventies, Leroi était l'un des rares à vendre ses films à des producteurs sur simple présentation du scénario et du nom des acteurs. Il avait la confiance des financiers et ne les décevait pas.

Il venait de tourner une longue série de films avec moi et devait se rendre chez des producteurs pour trouver les sous nécessaires à ses quatre réalisations suivantes. Mais de peur de les voir tiquer devant ma sempiternelle présence, il m'avait prévenu qu'il m'annoncerait sous le charmant sobriquet de Max Pardos ! Évidemment, la farce n'a duré que jusqu'au premier tour de manivelle. Mais les bailleurs de fonds n'ont pas été déçus. Je crois que le film s'appelait « La petite fille au bordel », il a été diffusé plus tard sous le titre « Dodo ». Encore une particularité qui rend malaisé le décompte des films ou la recherche des actrices et acteurs de l'époque.

Mais l'anecdote permet de comprendre quelle place j'avais dans le métier. Il m'a fallu prendre un pseudo pour me dissimuler en tant qu'hardeur. Un comble ! Vous connaissez les raisons physiologiques de ce succès. Ce que vous ignorez par contre, c'est que mes capacités n'étaient pas conditionnées par une concentration de tous les instants. J'ai connu des hardeurs qui avaient besoin d'un silence total sur le plateau pour un résultat qui n'était pourtant pas toujours très impressionnant pour autant. Pour ma part, je pouvais plaisanter jusqu'aux dernières secondes avant la prise. Mais lorsque la caméra se mettait à tourner, j'étais à 100 % dans l'action. Idem, lorsque j'étais en action, rien ne me dérangeait. Vous pouviez jouer du piano, de la trompette, raconter des histoires drôles... Pas de soucis !

Rien ne m'empêchait de bander. Sous l'eau, sur une échelle, dans un avion, etc. Même les actrices les plus moches ne m'ont jamais fait perdre mes moyens. Cette particularité a d'ailleurs eu un effet pervers. Voyant que les filles les moins jolies (et c'est une grosse litote) ne m'empêchaient pas de fonctionner, les metteurs en scène ont

commencé à me coller systématiquement les boudins, réservant les belles filles aux godants délicats ! Une sorte de prime à la fainéantise dont j'ai pu assez vite stopper la pratique grâce à mon statut dans le métier.

Comme dans tous les milieux, le porno connaît la jalousie et si j'ai quelques bons camarades et de rares amis dans mon métier, j'ai également fait des jaloux. À la fin des années 70, il s'agissait de « pontes » du métier, arrivés vers 1975 et qui me dénigraient auprès des nouveaux venus dans le but d'avoir le pouvoir dans la profession et de vampiriser les tournages. Je m'en suis rendu compte en discutant avec des petits nouveaux qui avaient été mis en garde contre moi. C'est d'ailleurs ainsi qu'est née mon amitié avec Franck Mazars. Franck, qui avait déjà une expérience dans le théâtre porno, devait rejoindre un tournage sur lequel je travaillais à Aix en Provence. Avant de quitter Paris, il a littéralement été convoqué au domicile de l'un de mes confrères. Sur place, plusieurs hardeurs solidement établis étaient présents pour déblatérer sur mon compte. Franck étant d'un caractère bien trempé et s'estimant capable de se faire lui-même une idée à propos des gens avec lesquels il allait être amené à travailler, est donc arrivé sans *a priori* à Aix. Dès le premier déjeuner, il est venu s'asseoir non loin de moi, nous avons commencé à parler et une solide et durable amitié nous lie depuis. Au risque de paraître immodeste à propos de mes qualités professionnelles, je crois que mes collègues voulaient absolument m'isoler dans la profession afin que je ne crée pas une véritable « force » avec quelques amis, de façon à contrôler les castings. Dans ce but, ils n'ont pas hésité à boycotter sévèrement Franck. Mais, à mon image, ce dernier était tout à la fois, sérieux, ponctuel et performant. Ce qui veut dire que même nos ennemis faisaient parfois appel à nous.

Ce que ces gens n'ont jamais compris, c'est que, si nous aimions travailler ensemble, nous n'avons jamais tenté d'évincer les autres de certaines productions. Chose qu'ils ne se sont pas gênés de faire vis-à-vis d'acteurs moins incontournables que nous. En somme, ils nous prêtaient leurs mauvaises intentions.

Depuis ce premier tournage qui doit remonter à 1981 ou 82, et jusqu'à la fin de la carrière de Franck (en 1991), nous ne nous sommes pratiquement pas quittés. En France ou à l'étranger, nous nous débrouillions pour travailler ensemble, ce qui nous permettait de partager la même table et les sorties. Avec Patrick Chenel et Stan, nous formions une équipe de hardeurs indépendants les uns des autres mais heureux de travailler ensemble. Parfois, quelques filles sympas du métier partageaient cette amitié. Je me souviens de repas, en tout bien tout honneur, avec des copines actrices au domicile de Franck.

Juste histoire de passer une soirée agréable, sans arrière-pensées !

Par contre, les producteurs et metteurs en scène – pour des raisons de coût – et les actrices m'aimaient bien. Pour ces dernières, cela s'expliquait par la nature cordiale des rapports que j'instaurais sur les plateaux. Cela s'est considérablement dégradé après 1985 mais auparavant, j'étais particulièrement prévenant avec elles. Pendant les scènes, je tenais également à me montrer le plus doux possible. On peut dire que « j'aimais » littéralement ces femmes pendant ces scènes. Un amour qui cessait dès l'extinction des projecteurs ! Mais surtout, je me suis toujours arrangé pour rester au deuxième plan par rapport aux actrices. J'ai une expression pour qualifier mes rapports avec les actrices, je les « baise avec indifférence tout en les aimant ». Cela peut paraître franchement curieux mais c'est le secret qui me permet de trouver la bonne distance pour pouvoir bander et ne pas trop m'impliquer à la fois. Je suis connu pour beaucoup parler à mes partenaires ? « Tu es belle, je t'aime, on va bien faire l'amour, etc. ». Une façon de se mettre en situation de la manière la plus agréable possible pour tout le monde. Et dès que j'entendais « Coupez », tout s'arrêtait !

Très tôt, j'ai compris que je resterais longtemps dans le hard. J'ai donc gamborgé sur les goûts du public, sur le fait que ce dernier était tout de même fortement masculin et je me suis débrouillé pour que mes partenaires brillent plus que moi, que ce soit pendant les prises ou sur les jaquettes des cassettes. Beaucoup de mes confrères n'ont pas cette galanterie... Ils rentrent parfois dans des rapports de domination qui peuvent gêner l'actrice et entraver à terme le bon déroulement de la prise.

En dehors de cette histoire de pseudo, je n'ai jamais vraiment eu à me cacher. Pourtant, à l'époque de ma « gloire », beaucoup de gens me reconnaissaient (peut-être un homme sur deux dans la rue !). Mais je n'ai jamais cherché à me mettre des lunettes noires. Je considère que le public m'a fait manger pendant toutes ces années et si j'ai parfois dissimulé mon célèbre tatouage, je n'ai jamais envoyé balader quelqu'un qui venait me dire bonjour ou me féliciter. Je ne prétendrais pas, comme l'a dit un jour l'un de mes collègues, que j'ai été plus connu que Belmondo et Delon réunis, car ce serait une connerie. Mais ce même collègue a prétendu également avoir eu 10 000 partenaires, ce qui est totalement impossible sur la durée de sa carrière et l'époque à laquelle elle s'est déroulée. Années où le roulement des actrices était très faible. Bref ! Beaucoup de gens me reconnaissent sans se souvenir forcément dans quelles circonstances ils m'ont vu. « Vous n'êtes pas de tel quartier ? » Et quand je leur parle du X, ils me confondent parfois avec deux de mes célèbres collègues

« Vous êtes Allan, Alban ou Armand ? ». Les Riri Fifi et Loulou de la profession !

Sinon, cela m'est souvent arrivé lorsque je ne voulais pas que cela se sache. Avec une fille qui ignorait mes activités au restaurant. Dans ces cas-là, j'étais capable de nier. La personne se retirant l'air totalement incrédule. Certains comprenaient et reculaient en me faisant un clin d'œil. J'ai des milliers d'histoires de ce genre. Croyez-le ou non, mon emprise sur le métier était telle en ces années que j'ai vu des nouvelles actrices arriver et demander : « Excusez-moi monsieur Armand, est-ce que je pourrais vous faire une fellation ? ».

Des propositions assez inimaginables pour le commun des mortels, je m'en rends bien compte. Demandes auxquelles je répondais en général : « Et bien, si vous dites "s'il vous plaît", pourquoi pas ? ».

J'ai appris bien des années après qu'Yves Baillat m'avait repéré, avant même de me connaître grâce à mon tatouage. Yves, qui est naturiste, fréquentait le cap bien avant de se lancer dans le métier. Il est tombé sur moi un jour, alors que je prenais un verre avec une copine. Il n'a pas osé me déranger ce jour-là et n'a fait ma connaissance que lorsqu'il est rentré dans le business, bien après.

Au départ, nous n'entretentions pas forcément de bons rapports. Puis, nous avons fait beaucoup de photos ensemble et nous avons vécu pas mal de tournages dans plusieurs pays. Aujourd'hui, l'amitié et la proximité géographique font que je vois assez régulièrement Yves Baillat, surnommé « le champignon magique » !

À l'époque, je fréquentais pratiquement tous les soirs le Safari Club, une boîte de nuit de l'avenue Matignon tenue par mes amis Jean-Pierre et Charly. J'avais un statut un peu à part au sein de la clientèle. Dans cette discothèque huppée, j'étais la seule personne autorisée à rentrer en tongs ou en short. Je me souviens même m'être déshabillé complètement et avoir dansé nu sur la piste en une occasion. Les patrons et l'immense majorité de la clientèle connaissaient mes activités et cela me conférait ces privilèges. Par ailleurs, je payais une bouteille sur deux, étant toujours accompagné de jeunes filles qui contribuaient beaucoup à la bonne ambiance !

Je crois bien avoir tout fait dans cet établissement. Je me suis fait sucer au bar, je suis rentré en survêtement, j'ai baisé une sportive célèbre dans l'escalier qui menait du restaurant à la piste de danse, etc. Parfois, je pouvais commander dix bouteilles de champagne et n'en boire que trois ou quatre coupes. La vie n'était pour moi qu'une fête à base de sexe et de bulles... J'avais remarqué qu'un habitué venait souvent à ma table afin de profiter des bouteilles qui s'y amoncelaient invariablement. Je n'y prêtais pas trop d'attention. Un jour, cet homme est venu nous voir, un camarade de débauche et moi-

même, pour nous proposer de nous emmener dans son domaine. Ignorant s'il s'agissait de lard ou de cochon, je me suis renseigné auprès des patrons qui m'ont assuré que l'homme ne plaisantait pas.

À l'heure de la fermeture, nous sommes partis en taxi à l'héliport d'Issy afin de nous rendre en hélico à sa propriété. Un château de province qui comptait 242 fenêtres ! Nous sommes restés là-bas 48 h à continuer à faire la fête. Cela m'a permis de voir un véritable majordome, rôle que j'ai incarné à plusieurs reprises à l'écran. L'original propriétaire nous a également amenés pour nous livrer à un mélange de chasse et de paintball. Chacun avait des balles qui contenaient une couleur différente et nous devions marquer un gibier qui visiblement s'était déjà prêté à ce genre d'activité. C'est ainsi que j'ai vu des lapins rouges ou un chevreuil à tâches bleues. À un moment donné, il a passé un coup de fil pour faire venir des putes. En hélico, puis nous sommes revenus sur Paris. Par la suite, l'homme a repris son attitude antérieure et il n'a plus jamais été question de cette étrange escapade... Le patron du Safari m'a confirmé que l'homme était coutumier de cette étrange attitude et quelques années plus tard, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a assuré avoir vécu une histoire similaire.

Nous allions aussi draguer en discothèque après les journées de tournage lorsque les productions nous amenaient suffisamment loin pour que nous ne puissions rentrer chez nous le soir. C'est dans ces moments-là que nous nous rendions compte (et les gens autour avec) que nous étions un peu jobards. Contrairement au commun des mortels, nous n'avions pas le temps, ni la patience, de draguer de façon classique, d'amener la fille en voiture, à l'hôtel ou ailleurs. Nous tentions systématiquement de la baiser sur place.

Dons d'orgasmes

Vous allez encore me prendre pour un vantard mais je pense que mes états de services plaident quelque peu en ma faveur. Disons que j'ai la réputation de donner du plaisir aux actrices. Cela n'est pas une règle absolue mais cela est bien souvent le cas. Contrairement à ce qui se produit dans la vie privée, le plaisir féminin n'est pas forcément recherché chez les actrices. Une partie d'entre elles a un peu honte de se laisser aller devant l'équipe du film.

C'est ainsi que je me suis paradoxalement « vengé » de certaines actrices qui me dénigraient. Ces critiques ont commencé dans la deuxième partie des années 80, lorsque je me suis retrouvé doyen des acteurs. Certaines me trouvaient trop gros, trop vieux ou encore trop casse-couilles. Mais, le manque de personnel aidant, lorsqu'elles se retrouvaient finalement dans mes bras, elles avaient droit à un traitement de faveur susceptible de les faire revenir sur leur jugement ou du moins, les empêchant de continuer à me dénigrer tant leur plaisir avait été ostensible. La punition par la joie en quelque sorte...

J'ai eu plusieurs fois des discussions à ce sujet avec des dames qui fréquentaient des clubs échangistes. Je ne parle pas des habituées mais de femmes que l'on voyait une fois et qui ne revenaient jamais. C'était des femmes qui après une vie de fidélité craquaient pour une raison ou une autre (brouille, veuvage, ennui...) et venaient connaître une aventure avec plusieurs hommes à la fois. Juste histoire de connaître ça une fois !

De même qu'une personne ne fait pas avec son amant ou sa maîtresse ce qu'elle a coutume de faire avec son mari ou sa femme, les actrices ou « apprenties » qui venaient se frotter à nous au moment de l'apparition de la vidéo ont connu des sensations totalement inédites et éloignées de ce qu'elles vivaient dans la vie privée. L'autre jour, Stan me rappelait que certaines d'entre elles ne retournaient plus jamais chez elles après nous avoir testés...

L'état d'esprit que j'ai toujours cherché à instaurer, au moins pendant les prises, a probablement beaucoup contribué à ces dons d'orgasmes. Si je n'hésitais jamais à dire un mot gentil dans le creux de l'oreille de mes partenaires lors d'une prise, je leur demandais souvent la réciprocité : « dis-moi que je suis beau ! ». Certaines habituées le savaient et se livraient à ce jeu où finalement, tout le

monde est gagnant.

Un jour, un producteur canadien avait donné 80 000 francs à un metteur en scène français afin de réaliser un film. Le casting ayant eu lieu le samedi, ce réalisateur m'a demandé de l'accompagner le lendemain aux courses à Longchamp. J'ai accepté. Le jeu ne faisant pas partie de mes vices, je suis capable de passer l'après-midi aux courtines en limitant mes dépenses à 30 euros (200 francs à l'époque). Malheureusement, cela n'était pas son cas. En le voyant se rendre au guichet entre chaque course, je ne me doutais pas qu'il était en train de jouer, et perdre, 60 des 80 000 francs du budget du film.

Sans oser en parler aux autres acteurs, nous avons procédé aux trois jours de tournage. Dans ce « mauvais coup » depuis le départ, j'ai demandé 10 des 20 000 francs qui devaient me revenir. Le reste est passé en repas pendant ces trois jours. À la fin, tous les acteurs se sont retrouvés dans un café afin d'être casqués comme le veut la tradition. Assez embêté, ce metteur en scène n'a rien trouvé de mieux que d'inviter tout le monde à dîner (ce que peu ont pu accepter à cause d'autres engagements) et de promettre un règlement pour le lendemain à 20 heures tapantes. Bien entendu, il n'est pas venu le lendemain. Je l'ai attendu avec les acteurs furieux. Conscient qu'il aurait à la fois ce problème plus celui du film à monter pour le livrer le lendemain au producteur, il m'a demandé de l'accompagner dans la nuit – les acteurs provisoirement floués s'étaient égayés dans la nature – en Allemagne afin de vendre le film (qu'il avait monté dans la journée) à un producteur du cru. Cette opération effectuée, il a demandé trois jours de délai au Canadien et a rappelé les mêmes acteurs pour tourner un autre film ! Tourné « à l'arrache », ce dernier ne correspondait pas vraiment à la commande du Nord-Américain, mais il permettait de payer presque totalement les acteurs, de livrer une commande à peu près acceptable et de ne se fâcher avec personne. Une sorte de cavalerie à la sauce porno. Avec ce genre de pratique, ce metteur en scène est resté longtemps à devoir des reliquats de salaires à plusieurs personnes du métier. J'avais pour ma part, une ardoise chez lui de 15 ou 20 000 francs en permanence. Jusqu'au jour où je me suis retiré du porno hexagonal en lui demandant de solder nos comptes, ce qu'il a fait !

J'ai souvent eu une complicité avec certains metteurs en scène ou producteurs pour plusieurs raisons. Tout d'abord, j'ai le contact facile avec les gens. Par la suite, mon âge, le fait d'avoir connu l'époque héroïque et d'être l'un des derniers acteurs dans ce cas m'a rapproché de certains. Mon attitude est celle d'un homme de mon âge, même si je ne suis pas le dernier à déconner avec mes collègues lors des déplacements.

Chute de Rhin

J'ai pratiquement effectué une carrière complète en Allemagne. Entre les films que j'ai tournés là-bas, et ceux réalisés en France ou dans les pays de l'Est pour le marché allemand, cela se monte environ à 2 500 unités. Les « petits films » dont je parlais, qui étaient réalisés autour des productions plus importantes à S't Tropez ou lors de la venue de stars féminines américaines, étaient formatés spécialement et destinés aux Éros centers. Je connais bien ces endroits car ils nous ont souvent servi de décors. Lorsque vous y rentrez pour, avant toute chose, boire une bière au bar, un film tourne systématiquement au-dessus de votre tête sur un écran. Avec la musique ambiante, il n'est pas question de dialogues ou de scénario façon « Les trois jours du condor ». Je peux donc vous garantir que tous les hommes qui ont un jour bu une bière dans un Éros center me connaissent.

Ma carrière, comme vous le savez, a commencé avec un film allemand. J'ai beaucoup tourné avec des metteurs en scène tels Hans Moser, Walter Molitor, Wolfgang ou Dino Baumberger. Il y a de grosses différences entre le milieu du X français et son homologue allemand. Comme dans beaucoup de spécialités, les Allemands font preuve d'un sérieux beaucoup plus important que nous. J'ai eu plusieurs fois le désagrément d'attendre (en compagnie de toute l'équipe du film) un metteur en scène qui avait donné rendez-vous à tout le monde à 8 h et qui se pointait en toute décontraction à 10 h. En Allemagne, celui qui arrivait à 8 h 15 au rendez-vous manquait le départ général et une journée de tournage. Bien souvent, il était même grillé avec la prod concernée.

Dans les années 70, les Allemands donnaient encore dans le romantique. Ils bénéficiaient de budgets plus conséquents que les Français, ce qui les « obligeait » à faire de véritables frais pour l'histoire, les décors, etc. Cela peut faire sourire lorsque l'on sait à quel point ils font dans le hard-crad aujourd'hui. Mais à l'époque, les producteurs demandaient des choses un peu chiadées aux metteurs en scène et les scénarios laissaient la place à de la comédie et même à des premiers rôles. Chez eux aussi, la double version était de rigueur, avec un planning précis sur le déroulement des prises.

Ce qui m'a impressionné, à l'époque où Hans Moser et Thérèse Orłowski régnaient sur le porno allemand, c'est le complexe

commercial qu'ils avaient mis au point. Un endroit où plusieurs studios permettaient de tourner dans différents décors, où des postes de montage, de mixage, d'assemblage de cassettes donnaient la possibilité aux films d'être montés au fur et à mesure que le tournage progressait. Cela faisait gagner un temps précieux et lorsque je quittais les lieux, bien souvent, le film était déjà dans la boîte, prêt à être commercialisé là où les Français pouvaient mettre de deux à six mois. L'organisation allemande dans toute sa splendeur ! Un autre exemple, le matin du premier jour de tournage, nous faisions une courte séance de photos qui servait à fabriquer la jaquette avant même le début du film.

Le naturisme étant un mouvement beaucoup plus fort en Allemagne qu'en France, la zone du cul nu du Cap d'Agde se germanise beaucoup lorsqu'arrivent les beaux jours. La puissance de l'économie allemande et du mark par rapport au franc avant l'apparition de l'euro a considérablement fait augmenter les prix de l'immobilier à l'intérieur du camp. Pour ceux qui n'y sont jamais venus, il s'agit d'une mini-ville avec ses commerces, son port, ses habitations, ses plages. Je mets plages au pluriel car il faut bien faire le distinguo entre la plage familiale et celle proche des dunes qui concerne les échangistes.

S'il y a des échangistes parmi les Allemands, ils viennent pour la plupart en famille, j'ai même vu l'ancien Chancelier Willy Brandt venir pendant des années ! La répartition des diverses populations du Cap et la surveillance exercée pour éviter les débordements font que cette cohabitation entre vacanciers aux centres d'intérêt différents marche fort bien. Parfois des politiques ont tenté de lutter afin de fermer les boîtes à partouzes. Je suis contre ces prises de position. Même si dorénavant, je fréquente peu ces endroits, je sais que l'accès en est réglementé, qu'il n'y a jamais eu – à ma connaissance – de mineurs en ces lieux. À tout prendre, cela vaut mieux que des putes à moitié à poil sur la voie publique dans un centre-ville ! Les hommes politiques qui veulent lutter contre cela ne sont bien souvent que de passage. Ils ne se rendent pas compte combien cette clientèle est bénéfique pour le tissu économique local. Bien souvent, des familles descendent en caravane avec la bouffe pour trois semaines. Elles se contentent d'acheter les produits frais sur place. Par contre, les échangistes sortent, dépensent plus d'argent ; lorsqu'ils débarquent au Cap, ils ont déjà intégré dans leur budget des sorties, des restaurants, etc.

Pour le reste, une famille peut passer son mois de vacances tranquillement sans croiser tous les dix mètres un satyre avec la bite à la main. Beaucoup de médias ont fait du tapage autour du Cap. Mais chaque personne ou famille qui arrive est rapidement mise au courant

des endroits où les enfants peuvent jouer et de ceux où il convient de ne pas les laisser traîner. Si 200 000 personnes viennent de toute l'Europe, c'est qu'il est aisé de passer des congés sereinement. Une femme seule peut parfaitement venir sans se faire emmerder. Il faut juste qu'elle demeure du côté familial de la plage. Le pire est que ces hommes politiques agissent bien souvent sous la pression d'habitants du camp, anciens fêtards (souvent partouzards), qui ont désormais l'âge de la retraite et qui s'adonnent fatalement à d'autres loisirs. Ils ne supportent plus le moindre bruit après 22 h et mettent la radio à 7 h 30 du matin !

Pour le reste, sans être un îlot de calme absolu, le camp naturiste est relativement épargné par la délinquance. Il n'y a pas eu d'affaires de drogue à ma connaissance, peu de vols ou de meurtres. Il y a bien eu quelques affaires de pédophilie, mais la solidarité ambiante permet de lutter assez efficacement contre. Les enfants sont éduqués en ce sens. Malgré la masse de personnes présentes en été, on finit par connaître ses voisins. Si l'on voit les enfants se promener avec un adulte inconnu, on se renseigne. Une année, j'ai personnellement repéré et dénoncé un pédophile de cette façon. Je peux vous assurer que les enfants ne sont pas plus en danger au cap qu'ailleurs de ce point de vue. Et comme je vous l'ai dit plus haut, on est habitué à voir si une personne a une attitude naturelle ou non. La nudité ne trompe pas ! Et elle ne me trompe pas moi. Si un électricien ou un plombier reconnaît au premier coup d'œil la qualité d'une installation, mon expérience m'a aidé à développer quelques facultés.

Ce sens de l'observation sort quelque peu du commun. Il est dû à la nature de mon activité mais cela n'est rien d'autre que l'habitude, la répétition des gestes et des situations. De la même manière que je peux savoir si une femme jouit ou simule, je peux savoir ce que fait ou cherche une personne au milieu de naturistes.

Une autre faculté développée pendant ces années de tournages est la capacité à sentir si je suis observé. J'ai tellement fait de scènes dans des lieux publics avec une certaine obligation de discrétion, que je sens immanquablement si l'on m'observe. J'ai eu à me servir de cette faculté avec une sportive célèbre qui a défrayé la chronique quelques années plus tard. Je l'avais rencontrée dans un restaurant et un ami commun nous avait présentés. Bien que mariée, elle avait conservé mes coordonnées et s'en était servie quelque temps plus tard pour venir boire un verre avec moi. Comme je suis un gars pratique, je me suis rendu à ce rebours avec derrière la tête l'idée de la sauter mais elle ne l'entendait pas de cette oreille ! Par peur, par goût ou bien pour les deux raisons combinées, elle ne voulait pas me suivre dans mon appartement ou dans un quelconque hôtel parisien. À force de

persuasion, je suis parvenu à l'attirer dans un coin du bois de Boulogne. Arrivés sur place, elle m'a indiqué qu'elle voulait absolument me voir me masturber, que c'était là son fantasme. Nous étions en plein jour, au printemps, je ne risquais donc pas la congestion pulmonaire. Toujours aussi serviable avec les dames, j'ai commencé à m'exécuter, espérant qu'il ne s'agirait là que d'un préliminaire. Mais je me suis rendu compte bien vite que c'était une fin en soi, qu'elle tirait son plaisir de cette seule vision. Très craintive pour sa réputation, elle ne s'est laissé aller que lorsque je lui ai expliqué à quel point j'étais capable de sentir une présence étrangère. Aussitôt son plaisir pris, elle s'est enfuie comme une gamine pour ne plus jamais me revoir ! J'ai tenté discrètement de la recontacter à plusieurs reprises car j'ai trouvé l'épisode assez frustrant mais je n'ai pas insisté pour ne pas troubler une vie de famille qui, sans que j'y sois mêlé, allait être bouleversée quelque temps après.

Mais l'enseignement le plus étrange de toutes ces années dans le X est peut-être ma faculté à deviner sans me tromper souvent quelle position aime une femme dans l'amour, rien qu'en parlant avec elle dans une soirée ou en la voyant se déplacer. J'ai souvent l'occasion de le vérifier, non pas parce que je saute systématiquement sur les femmes qui me sont présentées (rassurez-vous) mais parce que bien souvent, ma présence aidant, la conversation dévie vers le cul. Si l'ambiance s'y prête, il m'arrive de demander :

— Excusez-moi madame, par hasard, vous ne seriez pas amatrice de telle ou telle position ?

— Oh, vous alors !

L'une des grandes différences entre les Français et les Allemands dans ce métier est la propension à la rigolade. Je me souviens d'un épisode où Stan et moi avons littéralement craqué devant le sérieux inflexible de nos collègues allemands. Il s'agissait d'un film fait en France pour lequel nous avons obtenu, de façon indirecte, la possibilité de tourner dans l'immense service médical de l'une des tours de la Défense. Une histoire que m'a rappelée le scandale récent des tournages X pour internet dans les locaux de France 3 sur la Côte d'Azur. Nous étions donc autour, puis dans la piscine qui se trouvait à un étage élevé de la tour. Bien entendu, nous avons investi les lieux le week-end afin de passer le plus inaperçu possible. Mais le dimanche en fin d'après-midi, alors que les deux jours dans ce décor touchaient à leur fin, Stan et moi, au beau milieu de la piscine, avons commencé à compliquer les choses. La dernière scène prévue voulait que les protagonistes mangent du gâteau à la crème autour de la piscine en regardant une scène de lesbiennes, finalement interprétée par une mère et sa fille ! D'humeur farceuse et passablement empégués (comme on dit du côté de chez moi), Stan et moi nous sommes

emparés des gâteaux et avons commencé une bataille rangée contre nos collègues allemands. Cette guerre pâtissière venait de la différence de mentalités entre deux « écoles ». Sur les tournages allemands, tout ce qui est « déconnade » est assez mal vu. Le fait de boire un coup entre deux scènes est également synonyme de manque de sérieux. Je suppose que cela est valable dans les autres milieux professionnels et qu'il s'agit tout simplement de différences culturelles. Bref, une certaine tension entre les acteurs des deux pays était née à cause de cela. Rapidement, ils ont riposté et la piscine a commencé à ressembler à une piste enneigée. L'équipe du film était en panique totale car nous ne disposions plus du temps nécessaire pour nettoyer les lieux et faire en sorte – comme prévu – que ce tournage se fasse dans la discrétion la plus totale.

Nous n'avions qu'une heure avant l'arrivée de l'équipe de nuit qui ne devait absolument pas nous voir. Nous avons laissé un bordel monstrueux. Les blouses de médecin pleines de gâteaux, le maquillage des filles qui avait déteint partout, etc.

Deux jours plus tard, le réalisateur du film s'est retrouvé dans un couscous de Courbevoie avec quelqu'un de la profession afin de préparer le montage. Le hasard a fait qu'ils se sont retrouvés à table à côté d'employés de cette tour. Il a appris de cette façon qu'une entreprise spécialisée avait été appelée à la rescousse pour nettoyer les lieux et qu'une plainte avait été déposée ! La police savait parfaitement qui était venu tourner en ces lieux mais, probablement par peur du scandale, l'entreprise concernée n'avait pas poussé les choses plus loin.

En ce qui concerne l'utilisation clandestine de locaux de la télévision, je peux vous garantir que le récent scandale de France 3 Côte d'Azur aurait pu avoir lieu depuis longtemps déjà. J'ai moi-même été témoin de castings sauvages sur une chaîne que je ne citerai pas. Un haut responsable, à l'insu de tout le monde, avait un bureau dans lequel il recevait des candidates. Le plus beau étant qu'il fréquentait notre milieu et que les filles qu'il dégoutait ainsi finissaient par vraiment tourner. Un jour, alors qu'il était présent avec un réalisateur de pornos (habillé en bleu de travail) dans son bureau, il a reçu une fille avec son mec. « Vous savez mademoiselle, dans ce métier, il faut savoir marcher sous les bureaux ! »

C'était là la raison de son intérêt pour les castings, comme vous pouvez l'imaginer. Choquée dans un premier temps, la fille a quitté les lieux avant de revenir quelques minutes plus tard (probablement « raisonnée » par son copain) et d'affirmer : « Avec vous je veux bien, mais pas avec le peintre ! ». En désignant le réalisateur, qui a dû regretter ce jour-là d'être venu en bleu.

Au moment de l'arrivée de la vidéo, les Allemands tournaient presque tous leurs films en France. J'ai fait le premier ou l'un des tout premiers films de Thérèse Orłowski, produit par celui qui était alors son mari : Hans Moser. Ce dernier a réuni l'ensemble des hardeurs français à son hôtel lors de son arrivée à Paris et a annoncé qu'il viendrait désormais tourner huit jours par mois en France. Nous étions friands de ces productions qui étaient mieux payées que les françaises. On peut dire que Thérèse a révolutionné le hard européen par sa façon de s'impliquer dans les scènes. C'était vraiment une chose très agréable pour nous et tout devenait plus facile dans ces conditions.

Contrairement aux producteurs français, Moser privilégiait à 100 % l'efficacité des hardeurs. Pour lui aussi le temps était de l'argent et il n'y avait pas de copinage possible. Avec un Français, un acteur avait toujours la possibilité de faire une scène parce qu'il était beau gosse ou qu'il parvenait à ne jamais être décoiffé. Rien de tel avec Hans Moser ! La relative pénurie d'acteurs efficaces en Allemagne nous a beaucoup fait franchir le Rhin également. Jusqu'à dix jours par mois. Jean-Yves Le Castel et Yves Baillat m'accompagnaient souvent. Nous travaillions alors pour Baumberger ou Michael Schey. Comme la plupart des films étaient en son direct, il y avait toujours un acteur Allemand pour faire les dialogues que vous pouvez imaginer et des Français pour faire le reste...

En dehors de Thérèse, le porno allemand a donné naissance à quelques autres actrices connues, à commencer par Sarah Young, qui n'est autre que la... deuxième femme de Hans Moser ! Il est certain que :

1. Il est plus facile de se marier avec une belle fille lorsqu'on est producteur de films X.

2. Il est plus facile de tourner lorsqu'on est mariée au producteur !

L'une des autres stars outre-Rhin fut Dolly Buster qui était l'épouse de Dino Baumberger. À son sujet, nous avons tourné quelques films avec elle avant son mariage. Yves Baillat et moi la surnommions chihuahua à cause de ses cheveux très frisés. Un jour, alors que nous étions de retour en Allemagne après quelques mois passés ailleurs, nous l'avons retrouvée avec de nouveaux seins qui avaient dû lui revenir à 5 000 marks la pièce et une prestance différente. Apprenant qu'elle était désormais la « légitime » de Dino, nous sommes allés déjeuner avec eux. Bien entendu, Yves n'a pas pu se retenir de me balancer du « chihuahua » à un moment de la conversation et Dino, qui comprenait un peu le français s'est fait expliquer la suite. Yves Baillat (dit « Le champignon » à cause de la forme de son instrument de travail) en a été quitte pour une période de trique (et ça n'est justement pas le cas de le dire) de quelques mois sur les productions Baumberger...

Avec mon ami Franck Mazars, nous nous sommes retrouvés au cœur du baptême du fils de Walter Molitor dans la profession. Cela devait se dérouler dans la deuxième partie des années 80. Nous avions une scène dans une boulangerie, du moins au sous-sol. Franck et moi nous occupions de la boulangère en nous aidant de farine et de crème chantilly. Bien entendu, cela a rapidement tourné à la mascarade, mais nous sommes parvenus à conclure la scène normalement. Quelques minutes après, un assistant est venu nous voir pour nous expliquer que le fils de Walter, qui commençait dans la réalisation et qui était l'assistant de John Love sur ce film, avait oublié de mettre la cassette dans la caméra ! En grand professionnel, ultra perfectionniste, Walter a agoni son fils d'injures, du moins le supposais-je au ton employé, vu ma faible connaissance de la langue de Goethe.

Après quoi, il est venu me trouver en me demandant – moyennant une augmentation – de refaire la scène. Nous avions affilié pendant une demi-heure, la fille devait refaire totalement son maquillage, laver ses cheveux qui étaient devenus pâteux avec la farine et l'eau. Il était alors 11 h du matin. J'ai donc proposé à Walter de la refaire après manger mais nous ne disposions des locaux que jusqu'à la mi-journée. Maquilleuse et acteurs avaient donc un quart d'heure de préparation tout au plus.

Franck a eu l'honnêteté de ne pas garantir qu'il pourrait assurer aussi vite mais, serviable, il a accepté de tenter le coup. Finalement, nous sommes parvenus à refaire cette scène à l'identique, même si le quart d'heure de pause n'avait pas suffi à la maquilleuse pour arranger totalement l'actrice. Walter Molitor s'est montré bon prince dans cette histoire en doublant notre cachet quotidien et son fils a dû pousser un « ouf ! » de soulagement.

C'est sous l'influence des Allemands que les « doubles » sont apparus dans le Hard. Encore plus « fleur bleue » que les Français durant les premières années du porno, ils se sont lancés dans une surenchère à partir de la fin des années 70. Ils avaient déjà plus de 10 ans de porno à cette époque et la clientèle en réclamait toujours plus. C'est ainsi que nous avons été amenés à faire ces doubles pénétrations qui réclament des acteurs qui ne bandent pas mou, comme on dit dans notre jargon. Dominique Aveline et moi étions donc systématiquement sollicités. Ces scènes sont particulièrement exigeantes et révélatrices au niveau de la qualité des acteurs. Si de nombreux films proposent des scènes de « double », vous remarquerez que bien souvent, il s'agit d'un montage de 30 ou 40 secondes qui est remis en boucle. Les hardeurs capables de faire une vraie scène de 20 minutes dans cette spécialité se comptent en Europe sur les doigts des deux mains.

Depuis, les Allemands ont conservé plusieurs longueurs d'avance dans le caractère direct et extrême du Hard. Comme je dis souvent,

depuis quelques années, heureusement que nous ne sommes pas payés à la ligne de texte prononcé. À l'image de ce qui se faisait en France quelques années auparavant, nous profitions du tournage d'un vrai film, dit « de qualité », sur cinq jours, pour faire une quantité de scènes de cul brutes destinées à être montées et vendues tels que. Nos qualités d'étalons nous permettaient là encore de travailler selon des horaires de fonctionnaires, quand certains de nos collègues étaient contraints de rester sur les plateaux jusqu'au cœur de la nuit. Du coup, beaucoup d'actrices cherchaient à tourner avec nous afin de rentrer plus vite à la maison !

C'est aussi en Allemagne, à Hanovre, que Franck Mazars a été amené à jouer un remake de « La traversée de Paris ». Nous étions en tournage avec Christophe Clark, Yves Baillat et quelques autres membres de la « french team » et nous manquions tragiquement de victuailles et de rouge ! Lorsque nous avons appris que la production devait faire appel à Franck Mazars, qui était resté à Paris, nous lui avons téléphoné pour qu'il « fasse le plein » avant de prendre le train pour nous rejoindre.

Nous l'avons donc vu débarquer avec des valises pleines de cervelas, de saucissons, et de saucisses sèches d'Aoste. Il s'est également trimbalé douze bouteilles de bordeaux. Tout cela a tenu 24 heures, tant nous étions « à l'agonie » loin de nos habitudes alimentaires. Franck n'a jamais été aussi bien accueilli à la descente d'un train !

Franck et moi avons toujours été particulièrement solidaires au milieu des écueils que peut réserver notre job. Je me souviens d'un producteur de Perpignan qui refusait de nous payer la totalité de nos jours. Nous étions dans son bureau, sur le point de repartir à Paris. Sans même nous consulter, nous nous sommes mis chacun d'un côté du bureau en regardant fixement l'escroc. Cela a suffi pour le faire revenir sur sa décision et nous verser l'intégralité de notre cachet.

Plus tôt encore dans notre carrière, Franck et moi avons fait preuve de la même solidarité au théâtre. À chaque fois que l'un de nous était confronté à un problème avec la direction, l'autre venait au secours et menaçait de partir si satisfaction n'était pas donnée. C'est ainsi que Franck a quitté l'établissement deux semaines après ma « démission ». Il a juste été suffisamment sympa pour donner au propriétaire le temps de se retourner avec ces quinze jours. Entre-Temps, il m'a raconté qu'un soir, un car entier de touristes avait demandé le remboursement des billets d'entrée car je figurais sur l'affiche mais plus dans le spectacle. Trois mois après notre départ, le cabaret a dû fermer ses portes !

Les temps changent

La fin des années 70 et la première partie des années 80 ont vu se développer trois phénomènes qui ont totalement bouleversé le métier. Il s'agit de l'apparition des magnétoscopes, de la programmation à la télévision de films X (par Canal +), et le tournage de films pornos en format vidéo.

Ces années font partie de celles de ma splendeur. J'ai participé au premier film programmé à Canal, les fameux premiers samedis du mois, et j'ai tourné le premier film européen en format vidéo avec Pierre B. Reinhardt ! Il avait pour cela fait venir exprès un cadreur (spécialiste des films d'horreur) des États-Unis. Accessoirement, Reinhardt m'a également fait participer au premier film X en relief... L'une des premières conséquences de ces phénomènes fut la disparition de nombreux éditeurs de romans-photos. Car tous les films qui avaient été tournés en 16 ou 35 mm dans les années 70 furent retranscrits en vidéo afin d'inonder le marché. Et comme j'avais tourné dans pratiquement 50 % de ces productions, ceux des acheteurs de magnétoscopes qui n'avaient jamais franchi les portes d'un cinéma porno m'ont découvert en même temps que mes collègues : Alban, Richard Allan, Stan Piotr, Dominique Aveline, Jacques Marbœuf, mais aussi Brigitte Lahaie, Maryline Jess, Cathy Ménard, Cathy Stewart, Barbara Moose, Karine Gambier, etc.

Pierre Yvon, qui continuait à nous appeler pour ses romans photos a mis longtemps à se mettre à la vidéo. C'est sur l'insistance d'Alban et moi qu'il s'y est mis sous le pseudo de Marc Dorcel. Lors de l'une des dernières séances que nous avons accomplies avec lui, la femme de l'un de ses fournisseurs était présente. Gabriel Pontello et moi sommes allés la voir entre deux prises et elle nous a gratifiés d'une gentillesse. Bien souvent, des femmes venaient assister à ces séances. En général, je me débrouillais pour aller les tripoter (je n'avais pas le temps d'aller plus loin). J'ai remarqué que les femmes qui regardaient des scènes de cul – dans des films ou en live – étaient généralement plus impliquées que les mecs, qui se contentent souvent d'une position de voyeur. Donc, celles qui, par relations, se retrouvaient dans le même studio que nous, n'étaient pas trop difficiles à convaincre en règle générale.

Dans le même style, la femme d'un producteur français avait été mannequin pour une grande marque de mode et s'occupait de fournir

aux actrices des dessous de qualité en piochant dans sa garde-robe personnelle. Je l'avais appris en surprenant une conversation entre elle et une actrice à laquelle des vêtements étaient un peu justes. À partir de là, j'ai pensé qu'il ne serait pas désagréable de me retrouver en tête-à-tête avec elle. À la première occasion venue, je lui ai dit qu'à force de caresser les actrices vêtues de ses habits, je finissais par penser à elle et que cela m'excitait.

— Mais quand je caresse ces filles, tu ne sens pas mes mains ?

— Arrête Jean-Pierre, voyons !

Je profitais également de certaines scènes pendant lesquelles, tout en ayant une actrice entre les bras, je lui adressais des signes ou des regards de connivence qui échappaient à l'ensemble des gens présents sur le plateau. C'était un jeu. Mais le jour où elle est rentrée dans ce jeu, c'était le signe qu'elle allait craquer.

Un jour, son producteur de mari nous a demandé d'aller chercher des repas chez le traiteur en utilisant la voiture.

— Attends, c'est une poubelle ta voiture, on va tomber en panne !

— Mais non, allez-y.

Bien entendu nous sommes « tombés en panne ». J'ai eu un peu de mal à assurer pendant ma scène de l'après-midi mais j'y suis tout de même parvenu. Notre histoire s'est arrêtée là.

Auparavant, j'avais souvent été amené à « tester » des candidates actrices dans des castings. Dans notre métier, le harcèlement sexuel ou la prime à la coucherie est plus difficile à distinguer que dans un autre. Si le poste à pourvoir est celui de secrétaire ou commerciale, le recruteur qui propose la botte ne peut pas vraiment avoir d'excuses. Dans le X, principalement avec les nouvelles têtes, il y a tout de même quelques conditions à remplir. Outre une plastique qui devait être belle (je parle des débuts du hard), les filles devaient tout de même faire preuve d'une certaine habileté en plus de la propreté. Pour ceux qui nous accusent d'emblée d'indélicatesse, songez que plusieurs fois, le metteur en scène venait me voir après un casting en disant : « Alors, celle-là, comme est-elle ? ».

Et si je répondais : « je ne sais pas ! » Comme c'était le cas, si la fille n'avait pas fait un test avec moi, et bien elle ne tournait pas ! Cela n'empêche pas le harcèlement d'exister. J'ai vu des choses qui s'apparentent presque au viol. L'objet du casting n'autorise pas tous les abus.

C'est dans l'exercice de cette activité que j'ai vu pour la première fois une fille devenue par la suite chanteuse célèbre. Elle était arrivée à ce casting par le bouche-à-oreille. Elle semblait vraiment venir de la rue ou de la misère. Elle était véritablement prête à tout pour ramasser un peu d'argent et s'est ainsi retrouvée dans des films zoophiles quelque temps plus tard. Elle a donc débuté dans une série

avec Francis Leroi et avait pour particularité d'éprouver beaucoup de plaisir quel que soit le type de scène proposé.

J'ai bien souvent été chargé par les producteurs de vérifier les aptitudes des candidates. Un travail que je n'avais pas à effectuer sur les gros projets où je me contentais souvent d'être présent auprès des réalisateurs qui étaient des copains. Mais dans les cas où de petites prods me demandaient de faire la sélection, j'ai essayé de ne pas être chien – jusqu'aux années vidéo – ce qui veut dire que les filles que j'allais jusqu'à tester réellement avaient en général droit à un rôle. Ce dernier étant plus ou moins grand selon leurs aptitudes. Bien entendu, une grande quantité de pseudo-agents n'avaient pas les mêmes motivations professionnelles. Cela existe encore aujourd'hui ! Mais vouloir tirer un coup n'est pas la chose la pire qu'un de ces « castings » soit capable de faire. Je me souviens avoir été convoqué en compagnie d'un metteur en scène au commissariat pour avoir tourné avec une mineure (ce que j'ignorais, bien sûr), parce que « l'agence » qui l'avait envoyé sur le tournage n'avait pas vérifié son âge ! Cela a valu quelques mois d'incarcération à l'agent concerné.

Au-delà de cette triste anecdote, le porno a commencé à accueillir en son sein au milieu des années 80, des incompetents dans absolument tous les corps de métier. Des preneurs de son n'avaient même pas exercé trois fois dans leur vie et ne possédaient pas la carte professionnelle, des personnes s'auto-baptisaient metteur en scène sans avoir la plus petite idée de ce que pouvait être un plan-séquence ou un plan américain, des acteurs et des actrices ont commencé à débarquer de n'importe où, sans aucun sérieux dans quelque domaine que ce soit ! Pour mémoire, le cadreur de Francis Leroi avait tout de même travaillé avec Marcel Pagnol...

Je reviendrai plus précisément sur ces changements. Mais ce qui me paraît révélateur, c'est qu'à peu près à la même époque, une certaine partie de la vie nocturne parisienne est passée de vie à trépas. Particulièrement celle qui concernait les hommes politiques. Avant 1985, un bon tiers des gens présents dans n'importe quelle soirée échangiste provenait du monde politique. À partir de cette date, on a pu constater une certaine confusion des genres. Certains journalistes ont commencé à franchir la frontière qui sépare vie publique et privée. Des confidences ou des soirées ont été relatées là où elles ne devaient pas et la confiance s'est envolée. Le personnel politique a donc, par peur du scandale, plus ou moins déserté le terrain pour des soirées plus privées.

Les metteurs en scène arrivés en ces années-là ne connaissaient pas 10 % de ce que maîtrisaient leurs aînés. Comme souvent, ils se montraient autoritaires et péremptoires là où les pionniers de la

pornographie savaient rester humbles et sympathiques. Un Kikoïne ou un Payet demandait toujours. « Je voudrais faire un plan dans ce style, qu'en penses-tu ? »

Ils gardaient toujours à l'esprit l'idée que c'était nous qui baisions. Par contre, si nous estimions que son idée n'était pas bonne, il fallait lui expliquer techniquement pourquoi. Un échange enrichissant. Un jour, dans la deuxième partie des années 80, j'ai vu arriver un jeune « metteur en scène » qui a commencé à vouloir m'expliquer comment embrasser ma partenaire devant la caméra !

— Excusez-moi, vous savez qui je suis tout de même ? (je devais déjà avoir tourné 3 ou 4 000 films alors).

— Non !

— Je suis Jean-Pierre Armand, vous n'avez pas entendu parler de moi ?

— Non !

Le type était sincère. Il ne se voulait même pas insultant ou vexant. C'était son premier film et quelqu'un lui avait dit qu'il aurait affaire à des acteurs débutants. Totalement ignorant en matière de pornographie, il était en train de faire une école de cinéma et s'était retrouvé bombardé metteur en scène !

Aujourd'hui, un gars te dit : « Tu me fais ça ! » J'évite de lui demander pourquoi car en règle générale, il sera totalement incapable de dire pourquoi il veut tel plan. Avec les Gregory, Sala, Tranbaree et autres, nous avons vraiment l'impression d'être dirigés. Nous recevions les scénarios trois semaines avant le tournage, ce qui nous donnait le temps de nous exercer un peu. Ils nous donnaient de vrais conseils. C'était tout simplement du cinéma. Certes, sans commune mesure avec le traditionnel mais du cinéma tout de même. Si nous étions particulièrement mauvais sur une scène de comédie, nous essuyions de vrais reproches. Avec des chances de ne pas être repris pour le film suivant.

Le vocabulaire a également changé à cette période. Avant 1985, il était invraisemblable de dire à une actrice : « Salope ! ». Cela ne serait venu à l'esprit de personne et particulièrement pas à moi puisque je ne considère pas ce mot comme une insulte. Pour moi, une salope est juste une femme qui aime le cul comme un homme peut l'aimer. Je ne vois absolument pas pourquoi elle devrait être affublée d'un nom péjoratif à cause de cela ! Notre société à quelque chose d'injuste à ce sujet. Mais pour en revenir aux dialogues, on peut dire qu'ils n'existent (sauf exception) pratiquement plus depuis le milieu des années 80.

L'une des premières conséquences de l'apparition de la vidéo fut le raccourcissement du temps moyen de tournage d'un film et la disparition d'une génération d'acteurs. Les Alban Ceray, Richard

Allan, Dominique Aveline qui étaient apparus vers 1975 sont sortis du circuit vers 1982. Ils ne voulaient (ou ne pouvaient) tenir le rythme imposé par ces nouvelles productions. D'une scène quotidienne, les acteurs sont passés à deux, avec des horaires de fonctionnaires (9 h-midi et 14 h-18 h) mais cela nécessitait une volonté ou des capacités que tous n'avaient pas. En dehors de moi, le seul à avoir survécu à ce changement de période fut Stanislas.

De la même façon, les filles ont disparu de la circulation. Certaines se sont retirées pour changer de vie après avoir gagné pas mal d'argent, d'autres se sont mariées avec des hommes qui leur ont demandé d'abandonner ce job. Seule Brigitte Lahaie, tout en arrêtant de tourner, est restée, par le biais de ses livres et de son émission télé, dans le milieu. Parmi les acteurs, certains se sont reconvertis en devenant assistants-réalisateurs, mais d'autres ont quitté le métier. Alban est devenu propriétaire d'une boîte à partouze à Saint-Germain des Prés mais il a abandonné son commerce il y a quelque temps.

Pour ma part, l'augmentation du nombre de scènes quotidiennes, « les cadences infernales », comme dirait un syndicaliste, ne m'ont pas affecté du tout. Je trouvais cela toujours aussi facile et aussi naturel qu'auparavant. Par contre, avec la disparition de mes collègues des seventies, je suis, plus que jamais, demeuré une référence pour tous les gens qui débarquaient dans le business. Chaque nouveau producteur de vidéo voulait tourner avec moi ! Et comme le rythme de travail était plus élevé, j'ai commencé à gagner plus d'argent. Il était rarissime que je ne fasse pas partie d'un film à cette époque. Cela m'a permis de voyager énormément : Miami, Palma, Los Angeles, New York, Ibiza, Israël, les Seychelles, la Guadeloupe, la Réunion, la Jamaïque, et d'autres pays paradisiaques. Entre 1978 et 1982, j'ai dû passer huit mois par an à l'étranger.

J'avais une telle cote au niveau des distributeurs que les gens qui retraient dans le métier étaient pratiquement « obligés » de faire appel à moi à un moment ou à un autre. Cette époque fut également celle de la fin de la naïveté. Auparavant, tous les corps de métier avaient été représentés dans le X. L'éducation nationale, la boucherie, la police, etc. Beaucoup se laissaient embobiner par les agences de castings fantaisistes qui promettaient que le film partirait en Allemagne et qu'il ne serait jamais diffusé en France. Une femme de la police a été révoquée de cette manière. Des collègues avaient vu ses prouesses à l'écran et quelqu'un de bien intentionné avait dû transmettre à la hiérarchie. Du coup, elle est retournée vers le cinéma X...

Avec l'apparition de la vidéo, la durée des tournages est passée d'une semaine à trois jours. La demande de films a fait exploser le nombre de tournages dans un premier temps. Et comme la génération

précédente d'acteurs et d'actrices avait disparu, nous nous sommes retrouvés avec une vague de petits nouveaux et de nouvelles. Les mieux organisées des filles arrivaient sur les castings avec des books. Au départ, elles avaient des photos de « nu académique ». Ensuite, les choses se sont gâtées. Elles sont arrivées avec de pseudo photos de cul probablement prises par des apprentis photographes en mal de sensations ou par leur petit ami qui rêvait d'une carrière hollywoodienne et qui investissait pour cela dans un polaroid. Leur qualité en tant qu'actrice déclinait à vitesse grand V. Nous étions obligés de les faire sourire pour voir si elles avaient toutes leurs dents. Sinon, nous risquons la mauvaise surprise (cela m'est arrivé en plein tournage, avec le metteur en scène qui apostrophe la fille en lui disant : « finalement, ne souris pas ! »).

J'admets que les filles édentées peuvent avoir un intérêt pour certaines scènes du porno mais je pense que le client ne se serait pas précipité. J'ai aussi vu des boíteuses, des femmes qui ne savaient pas parler posément devant la caméra, qui avaient tendance à parler vite pour « se débarrasser » du texte, des « tromblons » dont vous ne supposez pas l'existence.

Avec le raccourcissement des délais et des crédits, certains réalisateurs qui avaient confiance en mon jugement me confièrent de nouveau l'intégralité des castings, occupés qu'ils étaient par d'autres aspects de la préparation du film. En cette période « d'appel d'air » dans la profession, je pouvais voir jusqu'à 200 candidates par semaines. Nous faisions alors passer des annonces dans les journaux gratuits. Cela me permettait (à moi et quelques amis) d'avoir une pipe matinale et de retenir une quarantaine de filles pour les films à venir. Je m'arrangeais pour trouver un petit boulot sur le tournage à une partie des autres quand cela était possible.

Certains continuaient à tourner en 16 mm des petits films sans scénario. Donc, j'aiguillais les filles que nous refusions vers ces productions. Comme elles venaient souvent vers le X à cause de gros problèmes financiers, nous avions de bonnes surprises lorsqu'elles commençaient à gagner un peu d'argent. Certaines d'entre elles embellissaient considérablement et revenaient dans notre circuit.

Pendant cette période, le « Hard crad » a pris le pas sur les films un peu fleur bleue qui se faisaient auparavant. Seul Marc Dorcel a continué à faire les mêmes choses. Sa position sur le marché lui permet de faire du « Dorcel » là où les autres sont obligés de suivre les goûts du public sous peine de disparaître. Je trouve que ses films ressemblent un peu à des sitcoms. Depuis 20 ans les actrices se déshabillent de la même façon. Seuls les noms qui sont au générique changent. Mais les autres producteurs et metteurs en scène ont été contraints de passer à des scènes plus hardes, à se passer des dessous en

satin au profit de l'action pure et dure. Néanmoins, je dois reconnaître à Marc Dorcel le grand mérite de voir les choses en grand. Dans notre métier, il est pratiquement le seul à se donner les moyens, autant dans le budget du film que dans sa promotion. La plupart des autres personnes du X français sont des gagne-petit et si Dorcel tient la place qui est la sienne dans le paysage du X hexagonal, cela ne tient pas du hasard.

Si pour le reste, le porno français n'est pas mort, on peut tout de même considérer qu'il est moribond. En dehors des hardeurs qui le représentent dans le monde entier, il est loin de la bonne santé de son époque d'or. Il faut dire que les idées nouvelles ne sont pas légion dans la réalisation. J'ai quelques innovations en tête. Des choses qui n'ont pas encore été faites dans la pornographie et qui seraient susceptibles de plaire au public. Vous me permettrez de ne pas les exposer ici et de les garder pour le cas où un producteur me ferait de nouveau confiance.

La vie des hauts

Dans les boîtes à partouzes, il m'est arrivé de croiser des gens de la politique qui étaient plutôt réputés pour leur rigueur morale dans la vie publique. Bien que grands défenseurs des valeurs de la famille, ils étaient souvent accompagnés par des filles qui n'avaient pas du tout un look à être leur épouse légitime. J'ai également vu des artistes venir en hypocrite. Des gens capables de cracher dans la soupe en parlant du porno, qui je le répète, a longtemps aidé le traditionnel à vivre. Telle est la nature humaine. J'ai même vu un membre célèbre du show-biz français se faire sucer dans une boîte à cul le soir même d'un deuil cruel ! Un ensemble de comportements qui nous semble étrange à nous, qui assumons nos déviances sexuelles.

Avec l'apparition de la vidéo, les acteurs et les actrices de la génération précédente ne sont pas les seuls à avoir plié les gaules. De nombreux réalisateurs de « l'époque d'or » se sont également rangés des voitures. Ils l'ont fait en s'apercevant que la vidéo ne permettait pas de faire du cinéma. Ce qui semble une évidence aujourd'hui, où certains téléfilms tournés en vidéo font plus penser à une pub qu'autre chose, fut une découverte à l'époque. Certes, cette technique permettait, grâce à un écran de contrôle, de rectifier un cadrage ou un éclairage, mais elle réclamait énormément de lumière et donnait une image de la qualité que vous connaissez.

Dans un premier temps, les metteurs en scène des seventies ont tourné à la suite de grosses commandes provenant d'Allemagne. Walter Molitor et Dino Baumberger notamment. Les Allemands étaient là encore, en avance sur la France. Les gros distributeurs et producteurs français que nous connaissons aujourd'hui sont apparus peu après.

L'expansion des ventes de magnétoscopes a apporté un nouveau public. Celui des gens qui n'osaient ou ne pouvaient auparavant, pour des raisons géographiques ou de confidentialité, se rendre dans des cinémas X. Il s'agissait souvent de femmes au foyer qui faisaient tourner le magnétoscope lorsque le mari était au travail et les enfants à l'école. C'est malheureusement à partir de cette période qu'un public jeune a commencé à me reconnaître et à m'arrêter dans la rue. Un comportement très symptomatique de l'irresponsabilité des parents. J'ai vu des gamins de 12 ans me faire des clins d'œil dans la rue, des

filles de 18 ans venir me demander des conseils pour leur petit copain, voire de leur administrer une séance de travaux pratiques !!!

Les magnétoscopes et le porno à la télé m'ont également procuré des avantages dans la vie de tous les jours. Les restaurateurs trouvaient toujours de la place pour moi (et même une bonne table en général), j'avais un coupe-file pour le cinéma, si d'aventure j'oubliais mon chéquier au resto, le patron me priait de revenir le lendemain sans problème pour régler l'addition, etc.

Sexuellement, les conquêtes étaient encore plus faciles. Parfois (contrairement aux jeunes filles concernées), je n'avais même pas à ouvrir la bouche ! J'ai souvent attrapé des filles au cinéma. Un petit tuyau pour les dragueurs impénitents : c'est impressionnant le nombre de pipes que vous pouvez vous faire faire dans des salles de cinéma. Et je parle de salles qui passent des films traditionnels. Il suffit souvent de s'y pointer l'après-midi en semaine. De nombreuses femmes seules y tuent l'ennui. À cette époque, le fait d'arriver dans la salle au moment où la lumière était encore allumée me suffisait en général pour trouver mon bonheur durant la séance. Et comme je n'ai pas payé le ciné pendant 20 ans, lorsque je ne tournais pas moi-même, il m'arrivait de me faire deux films dans l'après-midi et un le soir !

Et je ne vous parle pas des cinémas pornos ! J'ai connu une fille qui traînait dans Pigalle et qui rêvait de faire du X comme d'autres rêvent de devenir danseuse étoile ou cosmonaute. Elle fréquentait tous les jours dans les cinémas pornos de Pigalle pour « s'entraîner » auprès des « cinéphiles » qui n'en demandaient pas tant. Le tout sans exiger le moindre sou ! Le soir elle venait systématiquement au Lolita pour assister à mon show. Et comme j'avais pour habitude de faire monter des couples ou des femmes présentes dans l'assistance à la fin du numéro, elle se portait systématiquement candidate. Pas particulièrement jolie, elle n'a jamais fait carrière au-delà de la scène du Lolita. Pourtant, mon ami Patrick Chenel a bien tenté de faire augmenter sa popularité dans le quartier. Un jour, il l'a amenée dans un restaurant du quartier des Abbesses, spécialiste de la fondue savoyarde. Ce restaurant avait pour particularité d'être meublé de grandes tables et de bancs qui vous faisaient côtoyer des inconnus. Assis face à elle, Patrick lui a demandé au milieu du repas de cesser de manger et de commencer à caresser les deux hommes qui étaient assis autour d'elle, lui expliquant que cela était nécessaire à sa formation. Elle s'est exécuté sur-le-champ, jusqu'à ce qu'intervienne l'ordre de s'arrêter et de finir son plat ! Inutile de dire qu'ils ont quitté le restaurant sous les acclamations du public.

Une autre fois, Patrick a demandé à un caissier d'un cinéma X de le remplacer un quart d'heure. Il est donc rentré dans la guitoune de vente de billets avec cette fille et chaque client, étonnamment gêné, a

eu droit à un petit spectacle live avant même d'entrer dans la salle.

À propos de salles sombres, j'ai connu au Cap une femme divorcée qui arrondissait son maigre salaire d'ouvreuse dans un cinéma porno en prenant 50 francs aux clients désireux de joindre la pratique à la théorie. Un jour, elle est venue me trouver en m'assurant que, du fait de sa grande expérience, elle serait capable de me faire une fellation d'une qualité supérieure à toutes celles que j'avais pu connaître dans ma vie. Un défi de taille ! Défi auquel je ne pouvais décemment m'échapper. Et je dois dire après-coup qu'elle n'était pas loin d'avoir raison.

Certains couples m'arrêtaient dans la rue pour me féliciter ou me dire un mot sympa. Une fois, au camp naturiste, un couple est venu me voir et m'a proposé de l'argent pour que j'aie déflorer leur fille de 14 ans « Pour que ce soit bien fait par un professionnel plutôt que bâclé par un gamin de son âge ». Allongé avec mon ami et collègue Franck Mazars, j'étais tellement soufflé par une telle demande que je n'ai pas réagi ! Me connaissant bien, Franck était tout étonné que je ne leur aie pas mis ma main dans la gueule. Ce que j'aurais probablement dû faire. Car il ne faut pas croire que je mène une vie de débauche 24 h sur 24 et que je ne sois pas capable de faire la différence entre les situations professionnelles, celles où le laisser-aller est autorisé et celles où il faut garder son sérieux. Pour vous donner un exemple, je suis rentré un jour dans une colère noire après Franck Mazars pour un fait qui pourrait vous paraître anodin. Nous étions en vacances avec Patrick Chenel et sa femme, et Franck est sorti à poil de la douche devant tout le monde. J'ai estimé qu'il y avait là une confusion des genres que nous devions éviter.

En faisant référence à ces principes, Richard Langin a déclaré à un journaliste que j'avais « une mentalité ». Pour avoir souvent tourné avec moi, il sait pertinemment que je ne suis jamais allé mendier un rôle auprès d'un producteur ou d'un metteur en scène, que je ne suis pas non plus du genre à baisser mes tarifs pour être pris à la place d'un collègue. Cette « mentalité » m'a valu un jour une grosse dispute avec un hardeur qui est pourtant un ami. Je lui reprochais son côté solliciteur auprès des décideurs du métier et la discussion a enflé jusqu'à ce qu'il saisisse une bouteille et me menace avec. Je lui ai alors demandé calmement de la poser et je lui ai mis une baffe ! Le soir même, je suis allé m'excuser auprès de lui et je peux vous assurer qu'entre nous, cette histoire est oubliée depuis longtemps.

J'ai également exercé une drôle d'activité à une époque. Un job à cheval entre le tapin et le détective privé. Trois ou quatre fois, des hommes sont venus me trouver afin que je teste la fidélité de leur épouse. Ils me donnaient une description de leur femme et de ses

habitudes, me garantissaient qu'elle me connaissait grâce aux vidéos et me demandaient de l'accoster et de tenter de la séduire pour voir si elle craquerait. J'ai dû accepter des missions de ce genre quelques fois, si je n'avais pas de tournage prévu et j'étais bien rémunéré. Si la femme semblait sérieuse, je ne m'en approchais pas et faisais un rapport positif au mari. Si elle me semblait « intéressante », je tentais d'avoir un rapport positif plutôt avec elle ! Ensuite, je lui expliquais que son mari l'espionnait et je revenais dire à ce dernier que sa femme était un modèle de vertu en empochant son argent.

Avec les nouvelles venues, absolument toutes sortes de filles sont arrivées dans le métier et pas forcément pour le meilleur. Certaines femmes venaient sur des castings pour gagner les quelques sous qui leur permettraient d'échapper à la clochardisation, d'autres pour se payer de la drogue. Nous étions loin des professionnelles irréprochables des années 70. C'est à partir de cette période que j'ai commencé à devenir dur et à avoir une réputation de mauvais coucheur (ce qui est paradoxal) dans le milieu.

La confiance dans laquelle nous travaillions auparavant, du fait du faible renouvellement des cadres, s'était totalement évanouie. Sans parler de considérations esthétiques car je sais que tout est question de goût, et que j'ai, au cours des dernières années subi un retour de bâton de ce point vue, l'hygiène, l'apparence de certaines candidates actrices laissaient terriblement à désirer. Sans vouloir rentrer en détail dans ces considérations, nous exerçons un métier où l'hygiène est absolument primordiale. Elle doit être encore beaucoup plus stricte qu'elle ne l'est dans les rapports amoureux de la vie privée. À titre personnel, j'ai fumé pendant pratiquement toute ma carrière, par ailleurs, j'aimais bien le pinard, le fromage, la bonne bouffe. Et bien, avant chaque scène je me lave les dents. J'ai en permanence sur moi des bonbons à l'eucalyptus, parfois je mangeais des feuilles de menthe... Et ça n'est là qu'un aspect de l'hygiène indispensable.

Il faut bien comprendre que les metteurs en scène n'en avaient rien à foutre. Ce n'étaient pas eux qui entraient en action. C'était à nous de faire notre propre police et en tant qu'ancien, j'ai pris une part prépondérante à cela. D'où une certaine impopularité chez des actrices de ces années-là. J'ai commencé à adopter des attitudes parfois extrêmes qui faisaient trembler l'équipe technique à mon arrivée sur le plateau. À un moment donné, je m'approchais systématiquement des actrices sélectionnées (celles que je ne connaissais pas, bien sûr) et je mettais ma main dans leur culotte sans autre forme de politesse. Parfois, je les virais sur-le-champ ! Ce fut notamment le cas dans ces années avec une future « star » de papier qui m'en a gardé une rancœur tenace.

Sans vouloir rentrer dans des détails scabreux, je vais juste vous raconter une histoire symptomatique du manque d'hygiène et de matière grise dans certaines situations. J'ai vu un jour débarquer une nouvelle fille sur un tournage. Elle est venue s'adresser directement à moi de la façon suivante : « Vous êtes monsieur Armand ? On m'a dit de venir vous voir pour m'expliquer comment me laver avant le début du film. Et comme on m'a dit de venir avec une poire, j'en ai amené », et de m'exhiber le kilo de poires qu'elle venait d'acheter au marché au lieu de la poire à lavement... Je me suis tout d'abord demandé si cela n'était pas le fruit (c'est le cas de le dire) d'une blague de l'un de mes collègues mais j'ai dû me rendre à l'évidence.

Dans le même genre, j'ai vu une fille tenter d'attraper son pied avec ses mains alors que j'étais en train de la baiser sous le seul prétexte que le metteur en scène lui avait crié en voix off un « prends ton pied ». J'imagine que vous avez dû mal à le croire car après l'avoir vécu personnellement, je me demande parfois si je n'ai pas été victime d'hallucinations tant tout cela paraît énorme.

C'est à cette époque que Laetitia est arrivée dans le métier. Elle a débuté comme actrice sur un film auquel je participais. Je l'avais recrutée pour le compte d'Alain Payet par petite annonce. Elle a tout de suite fait preuve de personnalité par rapport aux autres filles. Cette singularité nous a poussés à l'amener sur le plateau de Canal+ au cours d'une émission de Michel Denisot à laquelle Richard Allan et moi étions invités. Les assistants de Denisot avaient demandé que nous soyons, si possible, accompagnés d'une fille qui sorte de l'ordinaire.

Elle n'aurait certainement pas fait de vieux os dans la profession si elle n'avait pas eu l'idée de filmer les couples « amateurs » chez eux. Elle a apporté sa pierre à l'édifice du X français. Elle a su le faire grâce à des qualités d'entrepreneur. Elle sait diriger des acteurs sur un tournage avec l'autorité nécessaire. Elle sait conseiller les filles sur leur aspect. Sa réussite est de celles qui m'ont fait plaisir. Le seul reproche que je pourrais lui faire serait de ne pas avoir su se renouveler à temps.

J'ai des tas d'anecdotes à raconter sur le sujet de l'hygiène, mais je ne voudrais pas heurter les âmes sensibles, je m'en tiendrai donc là pour ce qui concerne les filles. Sachez seulement qu'en dehors de celles qui nous cassaient les couilles et de celles qui n'étaient pas propres, je ne me suis jamais permis de demander à un metteur en scène de virer une fille. Même si elle ne me plaisait pas du tout. Je considère avec le recul que peut-être 3 % des (environ) 15 000 filles que j'ai baisées me plaisaient vraiment (cela fait tout de même 450). Si j'ai été exigeant à partir de cette époque cela a toujours été strictement professionnel ! Mais ne croyez pas que je sois misogyne non plus. J'avais la même exigence vis-à-vis des hommes et même de

mes amis. Ma position d'ancien me permettait de leur faire de fortes suggestions. J'avais constaté qu'un hardeur connu avait particulièrement mauvaise haleine. J'en souffrais moi-même lorsque nous faisions ensemble une scène de « double ». Un beau jour, je lui ai dit que cela n'était pas sérieux vis-à-vis de ses partenaires et qu'il devait faire quelque chose. Et comme les bonbons à l'eucalyptus se sont montrés inopérants, je lui ai suggéré de se rendre à l'école dentaire afin d'y remédier. Il est resté deux ou trois mois sans tourner parce qu'il se faisait changer presque toutes les ratiches. Tout cela pour dire que nous étions livrés à nous-mêmes de ce point de vue et que la tendance était plutôt au laisser-aller qu'au sérieux.

Cela dit, il faut se méfier aussi de l'école dentaire parfois. Un jour, alors que nous tournions autour de la piscine, dans la propriété d'un écrivain célèbre, spécialiste du III^e Reich, mon pote Alain De L'Isle s'est mis à éternuer au milieu d'une prise. Deux de ses dents montées sur pivot sont tombées dans l'eau. Nous étions mi-janvier et personne n'avait envie de se baigner. Finalement, je me suis sacrifié pour aller récupérer ses chicots alors que le producteur et le metteur en scène commençaient à s'impatience. À peine quelques semaines après, alors que nous mangions au « Vesuvio », chez mon ami Romano, Alain et moi avons vu arriver un gros producteur italien et sa femme. Nous les avons conviés à notre table et pendant que nous mangions tous une pizza, Alain a recraché ses deux mêmes dents dans la « quatre-saisons » de la femme du producteur, qui lui faisait face ! Un coup à être tricarard sur les tournages de ce producteur pendant les vingt ans à venir. Par chance, aucun des deux ne s'en est aperçu sur le moment. Mais nous étions morts de peur à l'idée de voir arriver la femme du producteur à la partie de la pizza qui contenait les dents. J'ai donc dit à la femme, de façon assez impolie mais c'était un cas de force majeure, « Si vous ne la finissez pas, sachez que j'adore ces pizzas ». Bien entendu, elle m'en a proposé un morceau et je me suis empressé de récupérer les ratiches d'Alain, que je lui ai tendu discrètement sous la table.

Pour les maladies. Nous avions un médecin à Pigalle qui soignait la quasi-totalité de la profession et qui a été remplacé par un confrère du Bd de Strasbourg après sa retraite. Ce praticien m'a rapidement mis en garde sur les dangers du SIDA au début des années 80. Il m'a expliqué le principe des tests et sans que quiconque me demande quoi que ce soit, j'ai commencé à me pointer assez vite sur les tournages avec des tests récents. Du producteur au réalisateur, il faut bien comprendre que tout le monde s'en foutait. Ce sont les actrices et acteurs qui prenaient des risques. Aucune conscience collective ou mesure syndicale ne nous obligeaient à quoi que ce soit ! À force de me voir

arriver avec mes tests HIV, les autres s'y sont mis peu à peu et cette pratique est rapidement devenue incontournable dans le métier. Sur mes 6 999 films, j'en ai tourné 6 997 sans préservatif. Seuls les deux derniers que j'ai faits en France : « 2 000 ans d'amour », et « Les tontons tringleurs » ont été faits avec capote pour pouvoir passer à Canal+. Pour le reste, j'ai eu la chance de ne récolter que deux « chaudes pisses » en 33 ans, soit, à peu près ce qu'un séducteur moyen se chopait en six mois avant l'apparition du SIDA. Et si j'invoque la chance, parce qu'il en faut toujours, je suis persuadé que mon exigence d'hygiène, tout ce qui a contribué à ma réputation de mauvais coucheur (expression particulièrement mal appropriée dans mon cas, vous en conviendrez !), est pour beaucoup et même pour l'essentiel dans cette « chance ».

Outre l'attention que je portais à mes partenaires et à l'apport de tests, j'ai toujours entretenu mon sexe comme un bon ouvrier entretient son instrument de travail ! J'ai toujours eu dans mes affaires une pommade antibactérienne que j'utilisais systématiquement. Pour ce qui est des inévitables échauffements que plusieurs heures passées sur la brèche, j'ai un truc que vous pouvez utiliser, messieurs, à condition de ne pas recevoir des amis les soirs où vous le faites. Il suffit de verser du lait tiède dans un préservatif et de l'enfiler pendant une heure ou deux. Le temps de se regarder un match par exemple. Essayez juste de ne pas sauter de joie si votre équipe favorite marque un but ! Il faut dire que j'ai baisé jusqu'à sept heures par jour, parfois pendant plusieurs semaines. Et même si cela remonte à une époque où la loi sur les 35 heures n'avait pas encore été votée, je peux vous dire que cela m'impressionne plus, rétrospectivement, que le fait d'avoir eu environ 15 000 partenaires. Je ne suis pas parvenu à ce résultat immédiatement. Je crois que le parallèle avec un athlète de haut niveau est celui qui convient le mieux. Je suis monté en puissance jusqu'à avoir cette capacité.

Avec la vidéo, ma notoriété a donc atteint son point culminant. J'étais reconnu tous les jours dans la rue. Une fois, un journaliste de Vidéo 7 a eu l'idée de faire un test grandeur nature à propos de ma popularité et de l'hypocrisie des gens. Nous avons descendu puis remonté les Champs-Élysées (c'est long !) côte à côte. À l'aller, nous nous contentions de discuter et moi, de répondre aux saluts, sourires, remarques et clins d'œil des gens qui me reconnaissaient et qui étaient une centaine. Et au retour, il tenait un micro à la main et se dirigeait systématiquement vers les personnes – en couple ou seules – qui me reconnaissaient et leur demandait ce qu'elles pensaient de moi. Absolument PERSONNE ne me connaissait au retour ! Un peu à l'image des journalistes qui vont se poster à la sortie des sex-shops et

qui interviewent des hommes qui nient qu'ils sortent de là malgré l'évidence. Jusqu'à aujourd'hui, beaucoup de gens, qu'ils soient connus ou non, n'assument pas. En Italie, les gens de la rue sont beaucoup plus démonstratifs. Contrairement aux chanteurs pour adolescentes, nous étions souvent arrêtés pour discuter plutôt que pour signer un autographe.

Une seule fois, on m'a demandé pourquoi, à mon avis, les gens se lassaient si vite des nouvelles filles en vidéo alors qu'ils avaient droit systématiquement aux mêmes actrices durant les années 70. Je pense que la nouveauté y était pour beaucoup. Les spectateurs s'estimaient déjà heureux de pouvoir avoir accès à ces films. De plus, ils n'avaient pas vraiment de choix. La seule manifestation de lassitude aurait pu être une désaffection des cinémas, mais les autres spectacles de cul, tels le théâtre étaient relativement inaccessibles d'un point de vue économique. N'oubliez pas que les peep-shows n'existaient pas encore en ces années. C'est du moins de cette façon que j'ai ressenti la chose. Le prix du sexe a considérablement diminué en même temps que la qualité. Lorsque les premières cassettes ont été mises en vente, elles coûtaient 300 francs, ce qui était une somme assez importante au début des années 80. Aujourd'hui, vous pouvez en avoir deux pour 10 euros dans certains endroits ! De la même manière, une pièce de deux euros suffit pour voir danser une fille à poil dans un peep-show. Pour à peine plus cher, elle fera ce que vous lui demanderez. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que l'ensemble du métier ait été nivelé par le bas.

C'est aussi avec l'apparition de la vidéo que j'ai définitivement cessé de m'intéresser au destin des films que je tournais. Auparavant, je pouvais assurer la promo d'un film, assister à une première, répondre aux journalistes, etc. Lorsqu'on a commencé à tourner en vidéo, j'ai suivi la sortie de mes trois premiers films, puis j'ai laissé tomber. Je me suis aperçu que certains producteurs étaient capables de faire un deuxième film sans prévenir personne en saucissonnant certaines scènes. Les titres changeaient dix fois entre le premier jour de tournage et la sortie. Certes, les changements de titres ont toujours existé, même à l'époque du 35 mm où « La petite fille au bordel » était ressortie par la suite à Canal+ sous le titre : « Dodo », mais avec la multiplication des cassettes et des tournages, il est devenu impossible de tenir le rythme. Cela aurait demandé un job de documentaliste à plein temps ! C'est d'ailleurs bien dommage car je sais de la bouche même de gens de la profession que certains films sont désormais totalement introuvables. Tournés en 35 mm, ils auraient dû faire l'objet d'un dépôt légal. Connaissant le sérieux de l'industrie du porno et le manque de moyen, cela n'a pas été le cas pour beaucoup d'entre

eux. Du coup, les originaux ayant disparu, si vous n'avez pas conservé quelque part l'une des copies vidéo, vous avez perdu toutes traces du film. Je sais que c'est par le plus pur des hasards que Gérard Gregory a retrouvé trois de ses propres films dans une solderie, films dont il ne possédait lui-même aucune copie !

La vidéo a également donné lieu à un élargissement du cercle des producteurs. Parfois, un gars qui avait quelques sous en banque venait me demander de tourner. Je faisais mes scènes avec des femmes (la sienne ? Sa concierge ? Mystère !). J'empochais mon cachet et je le saluais sans même savoir s'il en ferait une cassette commercialisée ou seulement un film personnel façon : « Mes vacances à Pallavas ».

Ici c'est Lausanne !

C'est avec l'apparition de la vidéo que j'ai connu une expérience de metteur en scène. J'ai été amené à réaliser environ cinquante films pour une société suisse. Ce fut, à ma connaissance, la première du porno au pays des Helvètes. Dans le traditionnel, le chiffre de 50 suffit très largement à être considéré comme un metteur en scène chevronné. Dans notre business, c'est juste une ligne sur le C.V.

Tout a commencé avec un appel en provenance de Suisse. Un certain Martin V, de Lausanne se présentait à moi comme producteur de films et désirait me faire venir une journée sur place afin de tourner un film et « parler affaires ». Pour ce déplacement, qui ne me disait trop rien, je réclamaï 6 000 francs en plus du remboursement de mes frais. Constatant la rapidité avec laquelle il me donnait son accord là où n'importe quel producteur français aurait brutalement raccroché en me traitant de jobard, je me suis dit que je devais probablement être en présence d'un milliardaire ou d'un « beau » qui allait pouvoir subventionner mon retour au Cap d'Agde, voire les deux à la fois. Inquiet tout de même de la facilité avec laquelle il avait accepté mon tarif en tant qu'acteur mais aussi de « consultant en film de cul » (un beau titre sur une carte de visite !) J'ai rappelé au numéro qu'il m'avait donné près d'une heure après son coup de fil afin de vérifier s'il ne s'agissait pas d'un canular. Cela n'en était pas un !

Arrivé sur place, j'ai constaté que mes commanditaires n'avaient absolument aucune notion sur la façon dont se tournait un film porno. Pour vous donner un exemple, ils étaient persuadés que l'on pouvait demander à un acteur de faire six à sept scènes par jour. J'ai dû leur expliquer que physiologiquement, cela présentait un problème insurmontable et que la plupart des hardeurs faisaient une scène par jour, deux au maximum. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait, estimant que le cachet méritait bien ce petit effort.

Durant la pause, nous sommes allés manger, ce qui m'a permis de constater que mes Suisses picolaient pas mal, y compris par rapport aux standards de la profession. Ils m'ont appris à ce moment-là qu'ils désiraient lancer le porno suisse et qu'ils allaient certainement faire appel à mes services dans l'avenir. Trop heureux de trouver un nouvel employeur susceptible de pratiquer de tels tarifs, je leur ai dit de ne pas hésiter à faire appel à moi.

Quelques jours après, un membre de cette société m'a recontacté pour me demander si j'avais déjà réalisé des films. Ayant une petite expérience dans ce domaine, notamment à l'époque des vrais pros du 35 mm, je lui ai répondu affirmativement. Il m'a expliqué qu'un financier suisse était disposé à faire cinq ou six films par mois. Qu'ils avaient donc de l'argent mais ne connaissaient pas le milieu et avaient en particulier besoin d'un distributeur !

Avant même la fin de sa phrase, je lui ai dit que je connaissais « tout le monde » et que ça ne serait pas un problème.

Je leur ai donc demandé de trouver un accord avec moi en tant que metteur en scène avant de leur dégouter un distributeur du côté d'Avignon. Cela me garantissait donc huit jours de tournage par mois. C'est ainsi que je me suis retrouvé metteur en scène en Suisse, en Guadeloupe, du côté de Pontarlier où j'ai probablement connu le tournage le plus froid de ma carrière, avec des températures très largement négatives, et au Portugal, etc. Nous sommes même allés à St Tropez où je voulais faire « Dans la chaleur de St Tropez n° 2 ». J'avais obtenu l'accord pour l'utilisation du nom mais cela nécessitait un budget bien plus important que le nôtre et nous ne sommes pas parvenus à faire cette suite.

J'avais un salaire en tant que metteur en scène et je « m'engageais » parfois comme acteur afin de gagner un bonus. J'ai également imposé des acteurs professionnels et particulièrement Yves Baillat ou Stan sur ces tournages. C'est ainsi que je me suis retrouvé une fois près de Lille afin de tourner : « Germiné anal », peu de temps après qu'un grand film traditionnel français au titre assez voisin ait été réalisé dans la région avec pour thème, la vie des mineurs. Il faut dire que le porno est assez fort pour les détournements de titres. Tiens, je vais vous donner un bon prétexte pour rentrer dans un sex shop si vous n'avez jamais osé. Allez donc voir les titres des cassettes et vous verrez que les gens du X s'inspirent souvent de succès du traditionnel. J'ai réalisé un jour une parodie de théâtre qui s'appelait « à la baise ce soir ». Bien entendu, les décors étaient de Roger Hard ! Dans le même style, j'ai tourné « Hélène et les cochons », bref, vous voyez le genre.

Mais ce jour-là, à Lille, la production avait oublié les ampoules spéciales des spots. Comme vous le savez, la vidéo réclame beaucoup de lumière. Un assistant, dont c'était le premier voyage hors de Suisse a donc été envoyé en catastrophe à Paris pour acheter de quoi faire fonctionner l'éclairage. Mais comme il ne revenait pas le jour même, un responsable est parti à sa recherche pour constater que le jeune homme avait dispersé l'argent des ampoules au tapis ! Nous sommes donc demeurés les trois premiers jours dans le Nord sans tourner un seul mètre de pellicule. Pour ma part, j'avais fait du bistrot du village mon quartier général et j'étais devenu, à la suite de quelques tournées

générales et de pas mal d'anecdotes, la nouvelle attraction du coin. Je pense que certains doivent encore se souvenir de notre passage dans le Nord. Il faut dire que je suis un grand spécialiste pour captiver l'attention des piliers de bar. À Rome, j'étais même la coqueluche du bistrot au coin de mon immeuble. Les Italiens étant ostensiblement friands d'histoires de cul, j'étais même devenu un atout commercial pour le patron !

Avec les Suisses, nous avons véritablement travaillé de façon continue. Cela a duré environ huit mois à raison de six films par mois. Voilà comment j'ai dû réaliser une cinquantaine de films.

Les plus pittoresques de tous ont sans doute été ceux tournés en Guadeloupe. Pour commencer, tout le personnel navigant masculin a niqué mes actrices pendant le vol ! Sans exception. J'ai fermé les yeux sur ces incartades pour deux raisons. Tout d'abord, j'estime que je n'ai pas le droit d'interdire quoi que ce soit aux filles à partir du moment où cela ne compromet pas leur participation au film à venir, ensuite parce qu'une charmante hôtesse de l'air m'a fait participer à la fête. Il faut dire que j'avais un truc pour bien me faire voir dans les avions. Pour des raisons commerciales que j'expliquerai plus loin, j'avais fait faire des pin's à mon effigie. Donc, à chaque fois que je montais dans un avion, j'en distribuais un à chacune des hôtesse. Une façon d'engager la conversation et de m'attirer leurs faveurs !

Nous logions chez l'habitant sur place. Une dame seule qui nous louait sa maison. J'avais trouvé mon assistant-réalisateur quelque temps plus tôt dans un hôtel près d'Aix en Provence. Il faisait partie du personnel de l'établissement et s'était jeté sur moi en me proposant d'aller tourner un jour dans sa Guadeloupe natale. Je m'étais souvenu de sa proposition et l'avais engagé. Il devait mesurer moins de 1,60 mètre et était un masseur hors pair. La nuit, nous dormions chacun dans une chambre individuelle, lui, moi, et chaque acteur dont Stan. En pleine nuit, je sens une ombre qui passe devant ma chambre puis quelques minutes après des gémissements grandissants. Stan était rentré dans sa chambre en lui expliquant qu'il était un grand ami à moi et que s'il voulait faire une grande carrière dans le porno, il fallait « être sympa » avec lui. Étant donné que ce garçon avait demandé un congé spécial à son employeur pour devenir mon assistant et qu'il rêvait de faire du X son job, il s'est laissé embobiner par Stan. Donc, je me suis fait enculer mon assistant pendant les huit jours du tournage. C'est à cette occasion que Stan a incarné le personnage de « Tintin », il portait une houppette blonde à l'époque. Je revois parfaitement Stan dans l'avion du retour, avec sa coupe décolorée et un petit short qui laissait apparaître ses attributs. Un spectacle à lui seul !

Imaginez-vous que la mère de cet assistant qui nous attendait au

retour m'a remercié pour ce que j'avais fait pour son fils. Lui m'a dit que malgré la gentillesse de Stan, il ne pensait pas que cela se déroulerait ainsi. Finalement, il m'a laissé une grande quantité de messages par la suite mais nous n'avons plus travaillé ensemble. Il faut dire qu'avec les fantaisies de Stan, je m'étais retrouvé concrètement sans assistant. J'ai donc fait tout le boulot seul lors de ce voyage en Guadeloupe.

Cette histoire m'en rappelle une autre avec Stan. Plusieurs fois, lorsque des candidats acteurs se pointaient sur nos films, Stan se débrouillait pour le faire rentrer sur une scène sur laquelle il travaillait. Aussitôt arrivé à pied d'œuvre, le nouveau devenait l'objet de toutes ses attentions, il cessait, pour le coup, de s'intéresser à la fille. Devant son inévitable étonnement, je disais : « Ne t'inquiète pas, c'est normal que ça se passe comme ça. Tous les grands acteurs de X sont passés par là ». Une manière de joindre l'utile (l'élimination de la concurrence) à l'agréable (enfin surtout agréable pour Stan).

La relative étroitesse des budgets suisses nous obligeait à privilégier deux films aux dépens des trois ou quatre restants. C'est à cause de cela que j'ai dû faire une croix sur la suite de « Dans la chaleur de St Tropez », ce qui n'est pas bien grave en soi, mais surtout, j'ai constaté que le penchant pour la bouteille de mes producteurs plombait dangereusement nos enveloppes mensuelles. Imaginez qu'en dehors des frais de bouffe classiquement inclus dans mes budgets, les Suisses m'obligeaient à mettre de côté 15 000 francs par tournage uniquement pour les alcools forts, style anisette et whisky ! Soit 60 000 francs sur les 500 000 mensuels. 12 %, rien de moins. Ce que l'on appelle une équipe d'alcoolos. Bien entendu, cet argent finissait par faire défaut et cela se ressentait sur le produit fini.

Profitant de ce penchant pour la tisane et de la méconnaissance de mes bailleurs de fonds sur les choses du métier, je passais parfois des journées entières au bistrot afin de vérifier si l'anisette était bien fraîche. Et si d'aventure, l'un de mes patrons arrivait en milieu d'après-midi, nous nous arrangions pour tourner une scène en deux temps trois mouvements sans forcément respecter les règles de l'art.

Un beau jour, après huit mois de ce régime, le bailleur de fonds a commencé à se demander pourquoi le retour sur investissement tardait tant, alors que les films étaient à la vente depuis bien longtemps. Mes employeurs lausannois se sont, dès cet instant, volatilisés dans la nature et le financier s'est retourné vers moi ! Je lui ai donc expliqué qu'il existait un contrat entre ses hommes de « confiance » et le distributeur avignonnais. Distributeur qui venait de fermer boutique. Cet homme d'affaires a bien compris que je n'étais qu'un employé payé à la journée dans cette histoire et que ceux qui

avaient distrahit le produit de la vente des cassettes étaient les Suisses qui manquaient à l'appel.

C'est aussi à cette époque que j'ai connu une ancienne actrice française qui avait connu un succès international phénoménal quelques années auparavant. J'ai constaté avec déplaisir qu'elle était dans une situation psychologique très fragile et que beaucoup de monde dans son entourage abusait de cela. J'ai eu une aventure de quelque temps avec elle et je vous assure qu'elle aurait très facilement pu basculer dans notre monde si je l'y avais incité. Mais je n'ai jamais été partisan de ce genre d'abus. De plus, la profession ne manquait pas de candidates en ce temps-là. J'ai préféré accomplir mon rêve de jeune homme : tenir dans mes bras cette femme qui avait même reçu des propositions de mariage de la part de certaines têtes couronnées. Cela dit, pour elle comme pour toutes les autres femmes célèbres que j'ai pu connaître de façon intime, j'ai constaté qu'au moment de les enlacer, on ne faisait plus le rapport entre la personne en face de soi et le personnage public. Et je ne parle que des femmes très connues, car avec ma propension à boire du champagne en soirée, j'ai souvent fini la nuit avec des starlettes que je découvrais rétrospectivement dans le journal quelque temps après ! Pour être honnête, tout n'était pas forcément fortuit dans mes rencontres. Il m'est arrivé plusieurs fois d'envoyer des bouquets de fleurs (voyez, un acteur de X peut jouer les jolis cœurs) dans la loge de certaines actrices de théâtre. J'en ai connu quelques-unes de cette façon.

J'ai retenu quelques enseignements de cette période helvétique. D'abord, la façon de se comporter avec les collègues en tant qu'acteur ou en tant que metteur en scène doit malheureusement être différente. Au cours de la première journée du premier tournage, j'ai vu que mon comportement habituel pouvait être assimilé à du laisser-aller. J'ai donc « rectifié la position » dès le jour suivant. Je suis ensuite redevenu moi-même lorsque j'ai retrouvé les mêmes personnes en tant qu'acteur. Pour en avoir discuté avec Stan ou d'autres, je crois pouvoir dire que si nos journées de travail étaient bien remplies, cela n'atteignait pas les cadences infernales qu'imposent certains depuis bientôt quinze ans. Il me semble que la décontraction était de mise sur mes tournages.

Pour le reste, la fonction de metteur en scène est intéressante, même dans nos films. Mais cela reste malgré tout un métier. Je suis contre la mode actuelle qui veut que chaque acteur ou actrice qui a joué dans une trentaine de films s'auto-baptise « metteur en scène ». Trop souvent, ils ne savent même pas ce qu'est un contrechamp. Mais cela va bien avec le nivellement par le bas que connaît la pornographie depuis plus de quinze ans maintenant.

Calmer les Hardeurs

C'est aussi à cette époque que des hommes sont arrivés dans le hard avec l'intention de « tout casser » ou du moins de bouleverser les valeurs établies. Comme vous le savez désormais, il est beaucoup plus facile de bander en regardant un film X qu'en tentant d'y jouer un rôle. Pour refroidir les ardeurs des hardeurs, j'avais mon truc. Quelque chose de pratiquement infaillible qui rendait les choses psychologiquement insurmontables au nouveau venu s'il faisait preuve de prétention. Concrètement, je baissais mon pantalon en arrivant sur le décor et je bandais déjà. À ce moment, j'apostrophais le jeune homme en lui disant : « Bon, c'est quand tu veux ! Ah bon ! T'es pas prêt ? »

Il est déjà compliqué d'assurer lorsque tout le monde y met du sien, mais je peux vous garantir que ce traitement en a calmé quelques-uns ! C'est pourquoi j'ai coutume de dire qu'à cette époque, je décidais qui bandait et qui ne bandait pas dans ce métier. Tout comme je décidais quelles actrices participaient ou non aux tournages. J'étais au top de ce business. Quand de nombreux collègues passaient leur temps à « s'astiquer le chichi » pour avoir une érection correcte, tout le monde savait pouvoir compter sur moi de façon rapide, efficace, donc peu coûteuse. J'utilisais occasionnellement ce traitement démoralisant pour éliminer de la profession des acteurs qui se montraient irrespectueux mais je l'ai aussi fait, sur un mode moins déplaisant à tous les acteurs qui sont arrivés dans les années 80 et que vous connaissez aujourd'hui. De Roberto Malone à Rocco Siffredi, en passant par Christophe Clark, Jean-Yves Le Castel, Yves Baillat, etc. Par la suite, voyant qu'ils étaient pour la plupart assez doués et sympas, je leur ai donné quelques tuyaux pour la concentration.

La France est devenue dans cette première partie des eighties, la place forte du X européen. Outre les pays traditionnellement abonnés aux actrices et acteurs français, tels l'Allemagne, la Hollande, de nouveaux marchés ont commencé à s'ouvrir. Pour l'Italie, nous avons commencé par des romans-photos. Tout était fait à Paris avec des Français. Je pense que cette période fut également la plus dense en quantité. Il n'était pas rare que je travaille 28 ou 29 jours par mois, ce qui est paradoxal pour quelqu'un qui a choisi ce métier par fainéantise !

Les agences de casting, sérieuses ou non, devaient fournir des filles en quantité. Nous faisions 28 films en 28 jours et parfois plus à partir du moment où certains se sont faits en une demi-journée. Si j'en suis à 7 000 films aujourd'hui, cela vient de là ! Sur le marché international de la pornographie, environ 300 filles arrivaient chaque mois, ce qui est énorme. Il en résultait souvent des situations spéciales. Outre les « tromblons » dont nous héritions, j'ai vu arriver des filles sur un décor où trois mecs étaient en train de se branler en attendant leur scène et dire :

— Mais ça n'est pas pour une publicité ? À l'agence ils m'ont dit que ce serait une pub !

— Mais si, c'est une pub pour la bite ! répondais-je les jours où je me sentais inspiré.

Un jour, une fille qui pensait venir pour une pub s'est retrouvée face à Yves Baillat, Richard Langin et moi, à poil sur un canapé, la bite en l'air ! Elle a aussitôt éclaté en sanglots, au grand dam du metteur en scène auquel j'ai vivement conseillé de cesser de faire appel à ce genre d'agence de casting. Il faut dire que sur absolument chaque tournage, il y avait toujours un « innocent » dont tout le monde se demandait comment diable il (ou elle) avait pu se retrouver là.

J'ai, par exemple, vu un garçon de 22 ans qui était parvenu à se faire engager et qui n'avait JAMAIS vu une fille à poil de sa vie. C'était un habitué des cinémas porno qu'il fréquentait quotidiennement et il avait trouvé un type encore plus jobard que lui pour venir faire le nombre sur une scène de partouze d'un tournage. Il s'est donc mis à poil mais n'a osé faire le moindre geste pendant le tournage. Il est resté dans son coin, tellement excité qu'il a éjaculé plusieurs fois sur place sans bander (c'était la deuxième fois que je voyais se produire ce phénomène).

Il faut dire que les qualités de comédiens sont devenues totalement inutiles avec l'apparition de la vidéo. Ou bien, il s'agissait de dialogues absolument surréalistes, absolument déconnectés de la réalité. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je croise souvent dans la rue un public nostalgique des films X à dialogues. Cela semble bizarre tant les goûts du marché ont évolué vers l'action au détriment du reste. Mais parfois, des gens me parlent avec des trémolos dans la voix de ces dialogues disparus.

Ces années furent également celles des débuts de la chirurgie plastique. Bien sûr, certaines des apprenties actrices en auraient eu bien besoin mais c'est surtout au gonflement des seins que nous avons vu des transformations. J'ai connu pour l'un de ses premiers films, une actrice très sympa, décédée depuis, qui avait une poitrine normale. Nous avons tourné avec elle un film à Cannes en compagnie de Stan.

Quelque temps après, je l'ai vu revenir dans le circuit avec des seins absolument énormes. J'ai refusé de tourner avec elle. « Si je la nique près d'une cheminée, elle risque de me sauter à la gueule », avais-je dit au producteur. J'étais encore dans ce registre cassant mais le flux d'incompétences et de bizarreries qui arrivait dans le X m'obligeait à me comporter ainsi sous peine de me faire bouffer moi-même. D'ailleurs, je crois que les quelques personnes qui m'ont connu dans les années 70 et qui sont toujours dans le métier ont de moi une image complètement différente de celle que peuvent avoir les gens arrivés depuis.

Parmi les « bienfaits » de la chirurgie esthétique, nous avons vu arriver dans le métier des filles aux lèvres refaites. J'avais parfois la curieuse impression d'embrasser un pneu. Je sentais comme des roulements à billes à l'intérieur...

Certaines filles qui arrivaient trop sûres d'elles-mêmes subissaient un traitement issu de ma faculté à deviner dans quelles positions une femme aime faire l'amour. Ce qui amuse parfois dans un dîner mondain, comme je vous l'ai dit plus haut, peut servir à calmer une actrice qui a trop pris la confiance. Je pouvais ainsi demander à une hardeuse de prendre une position que je devinais totalement contre sa nature. Entendons-nous bien, il ne s'agissait pas de lui imposer des choses qu'elle se refusait à faire, simplement, de lui changer ses habitudes au point de la déstabiliser.

Dans le genre curieux, j'ai connu à cette époque ma copine « Groseille ». Elle pesait 130 kg et avait décidé de faire du hard. Si je n'ai jamais fait de scène avec elle, de nombreux potes y ont eu droit et l'ont toujours fait avec plaisir. Un matin, Franck Mazars descendait de sa chambre d'hôtel, cinq belles filles attendaient dans la salle à manger. Il se frottait déjà les mains en se demandant avec laquelle il allait travailler lorsque le metteur en scène lui a désigné Groseille. 130 kg à se faire, juste après le petit-déjeuner !

Sa corpulence lui a rapidement valu un certain succès dans le milieu et plusieurs patrons d'établissements nocturnes l'ont engagé pour faire des shows. Elle a bénéficié d'une cote terrible avec des « strip-teases interactifs » qui impliquaient systématiquement quelques éléments du public. Elle a ainsi parcouru toutes les boîtes de France et de Navarre. Il m'est arrivé de donner un ou deux coups de main à d'autres personnes. Soit des actrices ou acteurs en les conseillant utilement sur les (nombreux) écueils de la profession, soit des réalisateurs débutants en leur faisant une ou deux scènes gratuites à leurs débuts.

J'ai également dû « calmer » quelques producteurs dans ma carrière. Je considère que sauf exception, leur place est dans un bureau et non sur le plateau. Certains se prennent – à tort – pour des metteurs en

scène, d'autres ont la sagesse d'engager des professionnels pour ce rôle mais ne résistent pas toujours à l'envie de venir sur le plateau pour des raisons qui ne sont pas toujours liées au budget. Je considère qu'à partir du moment où l'on engage un metteur en scène, on lui fait confiance. Donc, ceux qui me pétaient les couilles en se mêlant de tout, je les prenais par les épaules et je les dégageais du plateau. J'avais la personnalité et le statut nécessaire pour me permettre ce genre de « crime de lèse-majesté ». Cela ne m'a jamais empêché d'être payé en temps et heure !

En ces années, j'étais parfois devenu fainéant sur les tournages. Il faut dire que j'ai brutalement coupé le sport à la fin des années 70 et que je me suis un peu empâté, comme vous avez pu le constater au fil des sorties de cassettes. Si je vous ai raconté plus haut comment nous changions instinctivement de position sur les films des années 70, sans même attendre les instructions du metteur en scène, il m'est arrivé certaines fois, fatigué ou empégué, dans les années vidéo, de m'allonger sur le dos et de compter sur le seul travail de l'actrice. On devient parfois fainéant. Même si c'est surtout les jours de grande fatigue que j'adoptais cette position passive. Un jour, la fatigue fut telle, que je me suis littéralement endormi en baisant ! C'était un tournage sur lequel Franck Mazars était présent. Au bout de plusieurs minutes, l'actrice et l'équipe se sont aperçus que je dormais. Aussi incroyable que cela puisse paraître, y compris, probablement, d'un point de vue médical, je bandais toujours de la même façon en dormant.

Certains et surtout certaines ont tenté, jadis, de calmer mes ardeurs. Cela remonte aux années 70. L'exercice de la profession de hardeur était alors considéré comme politiquement incorrect par des mouvements féministes. Je suppose qu'elles n'appréciaient pas l'image qui y était donnée de la femme. Toujours est-il qu'en tant que symbole de la profession, je suis devenu la cible de l'un de ces mouvements. Un soir, en revenant chez moi à la suite d'un tournage, j'ai eu la désagréable surprise de me faire assaillir par une dizaine de femmes au moment où j'ouvrais la porte de mon immeuble. J'ai pris une sévère branlée qui m'a valu de rester à la maison le lendemain au lieu de poursuivre le film. Sur le moment, j'ai juste eu le temps d'enlever mes lunettes et de me mettre en boule. Je peux vous dire que les coups pleuvaient vite. Pas trop fort heureusement, mais suffisamment pour que je remonte chez moi en compote.

Cela m'a valu des sarcasmes de la part des collègues lorsque je suis revenu travailler. Et peu de temps après, l'un des pontes du Hard français, qui gérait alors les éditions Concorde a eu un souci du même genre.

Italia !

Au cours de la première partie des années 80, le hard italien connaissait ses premières heures via les romans et les éditeurs avaient trouvé un truc pour vendre. Ils faisaient participer des stars déchues ou tombées dans la drogue qui posaient nues. Et nous prenions les pauses hards en arrière-plan avec des actrices plus « engagées » (actrice engagée sous ma plume a bien entendu une tout autre signification que celle que vous connaissez !!!). Même si l'ex-starlette ne participait pas, elle laissait l'éditeur exploiter son nom, ce qui suffisait à faire du roman-photo un succès.

Rapidement, les films sont venus s'ajouter à ces romans. La cheville ouvrière du porno transalpin fut le couple que formaient la Cicciolina et Riccardo Schicchi, son mari.

Venue de Hongrie, Ilona Staller, alias « La Cicciolina » est tout d'abord venue tourner des films en France. Elle est donc fatalement passée entre mes bras ainsi que ceux de mes collègues de l'époque. Après avoir amassé un petit pécule, elle est partie en Italie où elle a voulu continuer ses activités. Les hardeurs locaux étant alors inexistant, elle a fait appel à nous et plus particulièrement à Christophe Clark et moi-même. Pendant les neuf premiers mois de mes aventures italiennes, je me suis farci la Cicciolina de midi à minuit absolument tous les jours ! Bon, ça ne mérite pas la Médaille militaire mais avouez tout de même qu'il faut le faire. Surtout que, par la suite, nous avions un petit jeu entre hardeurs de la « french team ». Lors des tournages, le dernier arrivé sur le plateau le matin devait travailler avec la Cicciolina ! Comme je suis un lève-tôt, je ne me suis pas fait souvent avoir. Mais il faut dire que j'avais déjà pas mal donné auparavant.

Donc, nous prenions le « Palatino », le célèbre train pour Rome régulièrement. J'ai été soumis à ce régime pratiquement 15 jours par mois pendant plusieurs années. Parfois, les aventures commençaient dès la gare de Lyon à Paris. Comme les avions, les trains de nuit m'inspirent beaucoup et j'avais la rencontre facile. J'ai ainsi passé une nuit formidable avec une célèbre comédienne de théâtre qui partait pour son travail en Italie. Avec l'insécurité qui règne aujourd'hui, la mixité a pratiquement disparu des compartiments. Il n'en allait pas de même à l'époque. La fréquence de mes voyages m'a amené à connaître

des situations cocasses. Parfois, le contrôleur me demandait si cela ne me dérangeait pas de partager mon compartiment à deux places avec une dame. Vous imaginez ma réponse. C'est ainsi que je me suis retrouvé une nuit d'été dans un T2 avec une superbe métisse. Alors qu'une chaleur étouffante nous accablait, je lui ai demandé ce que nous devons faire :

— Enlever la chemise, poser le pantalon ? Expliquez-moi ce qu'on doit faire. Je sors pour que vous vous déshabilliez, c'est vous qui sortez ?

— Cela ne me dérange pas que vous restiez, a-t-elle dit en se mettant en culotte et soutien-gorge.

— Là, c'est beaucoup d'un seul coup mademoiselle. Il va falloir m'attacher les mains !

Cela s'est fini par un massage crapuleux, quelque part entre Dijon et Turin.

Lorsque nous étions plusieurs acteurs à prendre le Palatino ensemble, cela pouvait rapidement tourner au show. En général, nous investissions le wagon-restaurant très peu de temps après avoir quitté la gare de Lyon. Là, le spectacle pouvait commencer. Nous n'avions rien contre le fait d'être reconnus, je dois l'avouer. Et si quelques personnes coincées souffraient de notre présence, la plupart des gens étaient assez heureux de nous voir. Malheureusement, l'alcool altérait parfois notre sens de la bienséance et les choses pouvaient tourner curieusement dans ces cas-là. Je me souviens notamment qu'à une table voisine, une jeune fille seule avait été invitée par trois jeunes hommes qui tentaient chacun de se placer, sans toutefois oser se lancer véritablement. Attablé avec Yves Baillat, je suivais du coin de l'œil leurs travaux d'approche, jusqu'à ce que je me lève en les apostrophant : « Vous pourriez lui dire directement que vous avez envie de la baiser au lieu de tourner autour du pot ! Vous n'êtes pas très dégourdis ».

Ma surprise est venue du fait que la fille est rentrée dans mon jeu au lieu de s'offusquer, comme j'aurais pu l'imaginer.

— Vous avez raison Monsieur, ces garçons ne sont pas très entreprenants.

— Malheureusement, mademoiselle, je suis trop empégué pour vous proposer de me suivre dans mon compartiment.

Et l'affaire en est restée sur un éclat de rire général !

C'est aussi à Rome que j'ai découvert ce que les financiers appellent les « économies d'échelle ». Engagé pour 15 ou 20 jours par une production sur un film de Ugo Materra, nous profitons de notre présence dans la ville éternelle pour contacter un autre producteur à la fin du film et économiser ainsi sur les frais de transport. Nous

allions notamment faire des tournages avec Mario Bianchi, un metteur en scène qui venait du traditionnel et qui connaissait bien son job. Lorsque Materra a découvert cela, il a décidé de ne plus payer que la moitié du billet. Charge à nous de trouver le financement pour le retour. Mais, même si nous n'avions pas trouvé un autre producteur susceptible de nous donner 50 000 livres pour le train, notre séjour aurait tout de même été largement rentable.

Peu à peu, le star-system italien s'est monté. Dans le sillage de la Cicciolina, de nouvelles actrices sont apparues : Karin Shubert, Moana Pozzi, Baby Pozzi, sa sœur, Lili Caratti, Barbarella, Milly D'Abbraccio, Pussy Cat, Vampirella, Eva Orlowski que l'on présentait à tort comme la nièce de Thérèse, etc. Des filles comme Lili Caratti ou Milly D'Abbraccio venaient du cinéma érotique voire traditionnel. Mais la crise qui secouait ces deux secteurs les avait poussées vers nous.

J'ai tourné environ 2 000 films et fait des montagnes de photos avec ces actrices. Pendant des années, il était impossible d'ouvrir un roman-photo en Italie sans y trouver Christophe Clark et moi. Ugo Materra tournait en 35 mm, ce qui avait pratiquement disparu en France. En fait, la péninsule connaissait, avec dix ans de décalage, une situation comparable à celle de la France. Un nombre d'actrices et d'acteurs limité, de gros budgets pour faire des films, de véritables salles spécialisées, etc. Deux acteurs locaux en ont profité pour faire leurs premières armes : Roberto Malone puis, quelque temps après, Rocco Siffredi. Rocco a compris en très peu de temps ce que d'autres n'ont jamais mesuré dans toute leur carrière. Seul véritable play-boy parmi la population des hardeurs qui « assurent », il a su tirer profit de ce double statut (un peu comme si un prix Nobel courait les 100 mètres en moins de dix secondes) pour se construire le parcours que vous lui connaissez probablement.

Moana Pozzi avait un contrat d'exclusivité avec Materra, avec lequel elle a dû tourner environ 150 films. Sur la totalité, j'ai dû être présent 148 ou 149 fois ! Moana ne voulait personne d'autre que moi pour les scènes de sodo : « Vieni Jean-Pierre, sei così dolce... » (Viens Jean-Pierre, tu es si doux). Quand c'est demandé si gentiment...

C'était un plaisir de retrouver des moyens qui sans être gros étaient tout de même plus importants que ceux des productions françaises. Parfois, les tournages ressemblaient même à des usines ou des halls de gare. Nous étions dans des immenses villas. Plusieurs actrices et acteurs vaquaient à leurs occupations jusqu'à ce qu'un assistant appelle ceux qui allaient tourner au porte-voix : « Jean-Pierre, Richard... » Richard Langin, qui débutait alors, était très souvent appelé sur les mêmes scènes que moi. Pour son baptême je lui ai dit : « fiston, si tu bandes avec moi, tu banderas partout ! ». Une prophétie qui s'est avérée exacte.

Ce sont également les Italiens qui, dans le sillage de la Cicciolina, ont commencé à faire travailler des filles de l'Est. J'ai connu les premières Tchèques et Hongroises à Rome, dans ces films-là. Un avant-goût de ma période hongroise dont je vous reparlerai.

Un jour, l'une des « stars de papier » créée de toutes pièces par la presse vidéo française est arrivée sur un tournage italien. Il s'agissait d'une grosse production pour laquelle six ou sept des plus grands hardeurs européens avaient été engagés. Nous étions donc autour d'une piscine entre deux prises. Étaient présents, si ma mémoire est bonne, Richard Langin, Rocco Siffredi, Yves Baillat, Jean-Yves Le Castel, Christophe Clark, et moi. Nous étions tous légèrement empégués au whisky avec de gros cigares à la bouche. En arrivant de Paris, pour son premier tournage romain, cette jeune fille, que certains annonçaient comme une star, a dit d'entrée au metteur en scène : « Je ne veux tourner ni avec lui, ni avec lui, etc. » en nous désignant un à un. Nous la regardions, plus amusés que vexés, lorsque le réalisateur lui a dit brutalement :

— Bon, ben, tu rentres chez toi alors !

— Mais lui là, je veux bien faire une scène avec lui, a-t-elle ajouté en désignant un petit moustachu qui était là.

Malheureusement pour elle, il s'agissait de l'assistant-réalisateur et il n'avait aucune intention de tourner. Cette « star » est donc rentrée en France sans que la production ne lui rembourse son billet d'avion.

Voilà exactement pourquoi je m'insurge contre ces pseudo stars pratiquement autoproclamées. Une actrice comme un acteur doit être capable de tourner avec le partenaire que le producteur ou le réalisateur lui propose sans état d'âme ou jugement esthétique. Sans caprice. Aujourd'hui, on peut même devenir une vedette du X sans avoir tourné une seule scène de sa carrière avec quelqu'un d'autre que son mari ou son petit copain... Je n'avance pas cette théorie par « vengeance » parce que mon parcours m'a amené à baiser des tromblons qui faisaient peur à voir mais simplement par exigence professionnelle.

En France, Olivia Del Rio était de celles qui ne refusent personne. J'ai de très bons souvenirs d'un tournage à Palma avec elle. Cette Brésilienne est vraiment quelqu'un de sympa et, à l'image de Thérèse Orłowski ou Vanessa Del Rio, son illustre homonyme américaine, elle appréciait particulièrement ce qu'elle faisait, ce qui se ressentait immanquablement. Dolly Golden, avec qui j'ai tourné dans « Les tontons tringleurs » fait également partie de ces actrices. Son professionnalisme dans ce domaine et dans l'investissement qu'elle a réalisé au niveau de sa personne depuis ses débuts montre que c'est une véritable actrice de X. Elle mérite tout ce qu'elle a, ce n'est pas le

cas de toutes... De plus, elle n'a jamais refusé de tourner avec qui que ce soit dans la profession, ce qui est loin d'être le cas de toutes les filles présentées comme des vedettes. Chez les hommes, on peut considérer que Rocco n'a que des tâches faciles tant les filles qui l'entourent désormais sont belles. Avant d'en arriver là, il a fait ses preuves, montré que des filles ou des situations moins belles ne lui faisaient pas peur. Aujourd'hui, la position qu'il a dans le métier exige qu'il ne se contente pas d'apparaître aux côtés de filles simplement moyennes.

Depuis ce jour, cette fille (qui a quitté le métier) en veut à mort à tous les hardeurs qui l'ont vu repartir depuis leur chaise longue autour de cette piscine. Allez comprendre pourquoi...

À cette époque, nos rapports avec les femmes du métier variaient beaucoup selon la personnalité. Nous nous sentions obligés d'en remettre certaines à leur place de temps à autre. Mais nous nous entendions particulièrement bien avec des actrices comme Élodie Chérie ou Draghixa qui avaient le sens de l'humour. Je pouvais partager ma chambre avec elles sans qu'il ne se passe rien lorsque les conditions d'hébergement l'exigeaient. Alors que dans le même temps, des filles beaucoup moins sympas s'offusquaient à l'énoncé d'une telle possibilité. « Atterris ma fille, moi je ne te baise que parce que je suis payé ! » répondais-je dans ces cas-là. Le choc était rude pour certaines « stars de papier » qui se voyaient accorder une place démesurée dans les médias français alors qu'elles ne pouvaient rien raconter d'intéressant sur le métier, n'ayant rien connu ! Il leur suffisait de sortir de productions françaises, dont bien peu étaient dotées d'un véritable budget, pour être en contact avec les sept ou huit meilleurs hardeurs européens. Là, il n'était plus question de tricher. Il suffit de comparer la longévité de ces pseudo-stars et celles des hardeurs qui dominent le X européen pour pouvoir se faire une idée.

L'Italie m'a également valu une arrestation et quelques jours de prison dans le cadre de mes activités professionnelles. Nous nous trouvions sur une plage de la banlieue de Rome avec Riccardo Schicchi et Eva Orłowski où nous tournions une scène en extérieur. L'erreur de la production fut d'éloigner sans ménagement les deux ou trois curieux venus pour mater. L'un d'eux, furieux, nous envoya les « carabinieri ». Après avoir constaté que nous tournions bien un film de cul dans un lieu public, peu fréquenté certes, mais public tout de même, ils nous ont amenés au poste où un procès-verbal (dont j'ai conservé une copie que je vais vous mettre dans le cahier central) a été dressé. Au moment de l'interpellation, j'étais en pleine scène, concentré sur ma partenaire. J'ai entendu une voix derrière moi me demander en italien si tout se passait bien. – « Tutto a posto, non c'è problema », ai-je répondu sans me retourner. Après quelques secondes,

le carabinier qui était juste derrière moi m'a de nouveau adressé la parole et je me suis retourné pour constater que toute l'équipe du film à l'exception de ma partenaire et de moi-même était devant la fourgonnette des carabiniers, les menottes aux mains ! Bien entendu, nous avons été immédiatement soumis au même traitement.

Aussitôt après avoir été mise au parfum, la Cicciolina qui, une fois n'est pas coutume, ne tournait pas avec nous, a mobilisé le ban et l'arrière-ban de la presse italienne avec laquelle elle entretenait de bons rapports, afin de venir mettre la pression pour libérer son mari et le restant de l'équipe. En plus de faire les gros titres des journaux du lendemain, cette initiative n'a pu empêcher notre comparution devant un tribunal de la péninsule.

En attendant, j'ai passé deux nuits au commissariat. L'officier qui dirigeait l'endroit avait bien conscience que je ne représentais pas un danger pour l'ordre public. Passionné par mes activités, il attendait que le soir arrive pour me faire monter dans l'appartement qu'il habitait au-dessus de son lieu de travail afin que je lui raconte des anecdotes sur mon job pendant que nous prenions un bon repas. En fin de soirée, il me redescendait au trou !

Cela a duré deux jours car nous avons été serrés un vendredi soir, jusqu'à notre comparution devant un tribunal. J'ai alors eu droit à l'une des scènes les plus loufoques de ma vie. Notre avocat, qui sortait de je ne sais où, a commencé à plaider ma cause en affirmant que j'étais d'ordinaire un acteur de traditionnel, jouant « du Shakespeare », membre de la comédie française (!), qui s'était fourvoyé dans cette aventure dans le seul but de gagner les quelques sous qui lui permettraient de nourrir sa famille ! Une scène digne d'un film d'Alberto Sordi ou de Toto ! Le président, qui avait dû entendre parler de moi, voire, visionner l'un de mes nombreux films ou romans-photos italiens ne l'a pas cru un seul instant. Mais il semblait évident que nous serions relâchés aussitôt après l'audience. Ce qui fut fait. La Cicciolina, dont le mari comparaissait est venue nous soutenir, non sans avoir convoqué la presse. Imaginez la scène. Un tribunal où la Cicciolina débarque avec son nounours à la main. Bref, j'ai pris quelques mois avec sursis et des souvenirs pour la vie. Malheureusement pour lui, Franck Mazars a été indirectement victime de cette histoire. Le soir de mon arrestation, j'étais censé aller le chercher à la gare de Roma-Termini. Sans infos sur le lieu de tournage et seul à la gare, il est remonté dans le Palatino le soir même en direction de Paris !

Ma notoriété en Italie où certains journaux m'ont appelé « Il Mito », ce qui ne veut pas dire le « mytho », mais le mythe, m'a permis au cours de ces années d'imposer ou du moins d'y introduire des hardeurs

français comme Richard Langin, Jean-Yves Le Castel, Yves Baillat. Cela nous assurait quinze jours par mois pendant des années. J'ai pu avoir cette influence grâce au sérieux de mon travail, mes connaissances, qui me permettaient de donner des tuyaux à certains producteurs italiens qui se lançaient sur le marché international.

Malheureusement, les metteurs en scène et producteurs sérieux étaient peu nombreux. Les gens du porno italien ont la particularité d'imaginer comment ils vont t'entuber avant même de te dire bonjour. Trop peu échappent à cette règle. J'ai entendu récemment que la femme d'un réalisateur italien qui a beaucoup tourné, a déclaré à droite et à gauche qu'elle n'avait jamais eu autant de plaisir qu'en tournant avec moi. L'une des petites compensations que la vie peut réserver.

J'ai ainsi tourné énormément à Rome, Milan, Rimini. Dans cette station balnéaire de Romagne, il n'était pas rare que nous venions hors saison et qu'un hôtel ouvre spécialement pour accueillir les 40 personnes de l'équipe !

Christophe Clark et moi étions si souvent à Rome que nous y louions un duplex. Chacun habitait un étage. Bien entendu, j'avais gardé mon appartement parisien. Mon ami Patrick Chenel se chargeait donc de régler les factures en mon absence afin que je ne me retrouve pas sans eau ni électricité à mon retour. Il gardait aussi mon chat, que je faisais passer pour une panthère dans le milieu. C'était mon défaut. Pas vraiment de la mythomanie, juste cette exagération tellement grosse qu'il était impossible d'y croire vraiment. Lorsque j'étais avec un ami, je pouvais très bien le faire passer pour mon attaché de presse ou mon garde du corps auprès d'un inconnu crédule.

Pour illustrer la « vie de célibataire » que nous menions, sans autres attaches que les obligations professionnelles, je vais vous expliquer ce qui est arrivé à Franck Mazars en Italie. Alors qu'un producteur avait besoin d'un hardeur supplémentaire pour son film, où tournaient déjà Christophe Clark, Roberto Malone, Rocco Siffredi, et moi. J'ai appelé Franck pour 48 heures de tournage et il est resté six mois avec nous pour travailler en Italie !

À Rome, nous fréquentions également deux « cantines ». Les restaurants Sabbatini et Bolognese. Dans ce dernier, fréquenté par le « tout Rome », nous discussions souvent avec Klaus Kinski qui était l'un de nos admirateurs. Avant que Rocco n'explose, Christophe et moi figurions dans la totalité des films X qui sortaient dans la péninsule. Nous avons aussi croisé Adriano Celentano à la Bolognese. Je parlais boulot avec quelqu'un du métier et le chanteur-présentateur était à la table voisine. À un moment donné, il s'est interrompu pour nous dire en français : « Vous avez une conversation intéressante ! ». C'est ainsi

que nous avons discuté un peu avec lui. Même si ces établissements étaient parmi les plus cotés de Rome, nous avions notre truc pour que l'addition ne soit pas trop salée. Nous nous munissions systématiquement de cassettes pornos. En arrosant le patron et le personnel, nous avions la garantie d'être particulièrement bien traités et de façon économique.

Nous avons également vu brièvement Diego Maradona à l'époque où il jouait à Naples. Cela s'est déroulé dans une discothèque de Rome. Christophe Clark était appuyé sur une table qui a été réquisitionnée à l'arrivée du prodige argentin. Le serveur lui a dit qui nous étions et Diego nous a offert le champagne.

Mais le personnage le plus célèbre qu'il m'ait été donné de rencontrer en Italie fut un Président de la République. Bon, je ne vais pas vous dire s'il était déjà ou encore en exercice au moment où je l'ai croisé parce que je ne veux pas qu'il soit trop reconnaissable tout de même. Surtout si le bouquin est traduit en italien. Ça la ficherait mal...

Donc, nous étions en tournage dans une villa, comme souvent. Cette fois-là, la demeure appartenait à un grand architecte qui était à la fois le voisin et l'ami de ce Président. Amateur de cul, le Président venait nous regarder travailler. Au bout de deux jours de tournage, il s'est pointé accompagné de sa secrétaire, de sa maîtresse et de la fille de cette dernière. Il a expliqué au metteur en scène qu'il rêvait de nous voir nous occuper de ces trois personnes de la même façon que nous traitions les actrices. Forcément empégué ou soucieux de ne pas le voir venir polluer notre tournage, je lui ai dit, en version originale que nous avions autre chose à faire que nous farcir ses poubelles. Yves Baillat, qui était présent, peut témoigner de cela. Du coup, l'homme d'État est retourné chez lui quelque peu vexé de se faire rabrouer.

Avec Milly D'Abbraccio, une actrice qui venait du circuit traditionnel et plus particulièrement du théâtre, j'ai piégé amicalement Richard Langin sur un tournage à Rome. Nous étions présents avec Yves Baillat et attendions Richard Langin qui arrivait de Paris. Jamais à court de conneries, nous avons profité de la stature assez importante de Milly pour faire croire à Richard, qui ne la connaissait pas, qu'il s'agissait d'un travesti !

— Écoute, Yves et moi sommes plus ou moins écartés du tournage parce que nous avons refusé d'enculer le travelo et Ugo Materra t'a fait venir exprès de France pour faire cette scène. Simplement, il ne va pas te prévenir que c'est un travelling !

Richard était tétanisé devant son assiette de rigatoni et nous sommes parvenus à conserver notre sérieux devant sa colère qui grandissait de minute en minute. N'y tenant plus, il s'est levé et est

venu se planter devant Materra pour lui dire dans un franco-italien : « Ugo, moi non venu qui per enculare un travestito ! ». Totalement incrédule, Materra, qui parlait suffisamment français pour communiquer avec Richard s'est rapidement tourné vers moi, subodorant d'où venait le coup. Finalement, ça s'est arrangé sans que le bruit n'en parvienne aux oreilles de Milly D'Abbraccio qui l'aurait – logiquement – très mal pris.

Richard a pris sa revanche deux mois après sur un film d'Antonio d'Agostino. Nous tournions dans un parc où un étang contenait des poissons rouges. Assisté d'Yves Baillat, Richard avait garni mon lit de poissons durant la journée. En arrivant dans ma chambre à minuit, empégué par le vin blanc italien, une odeur pestilentielle émanait de mon lit. Le temps de me retourner et chacun s'était barricadé dans sa chambre, me laissant sans drap de rechange avec mes poissons morts...

Une autre fois, c'est Ugo Materra qui a été ma cible. Ugo avait l'habitude de passer ses journées avec les doigts dans son nez. En feuilletant un magazine de sport, j'ai trouvé un entraîneur d'une équipe de football italienne qui était son sosie et qui avait les doigts dans le nez sur le cliché ! Bien entendu, j'ai découpé la photo et je l'ai accrochée sur le mur de notre lieu de séjour, ce qui a provoqué sa furie. Sur un tournage où la production n'avait pas eu les moyens de donner une chambre individuelle à chacun d'entre nous, je me suis retrouvé avec une jeune actrice belge. Comme je me couche parfois plus tôt que les autres acteurs, j'étais monté après le repas pour bouquiner et dormir. J'avais machinalement fermé la porte et j'ai appris ensuite par Yves Baillat que lorsque la fille était remontée se coucher vers 23 heures, elle n'avait pas osé frapper de peur de me déranger. Yves l'avait donc trouvée en train d'essayer de dormir sur une chaise devant notre porte sur le coup de 5 h du matin !

Chaque tournage donnait lieu à ce genre de conneries. Les Italiens, Roberto Malone et Rocco Siffredi, qui parlent couramment français n'étaient pas en reste. Comme les téléphones portables n'existaient pas, les producteurs d'Europe connaissaient notre réseau d'hôtels et pouvaient nous joindre pratiquement en permanence pour nous proposer du travail. En fait, nous étions un peu comme une troupe d'adolescents qui partent en vacances ensemble. Notre métier est assez difficile mais avec les quelques personnes que je vous ai déjà citées, nous étions parvenus à le maîtriser suffisamment pour qu'il nous devienne agréable et qu'il ne réclame pas une concentration de tous les instants. Lorsque vous êtes capable de bander indépendamment des conditions atmosphériques, du physique de votre partenaire ou des remarques que vous pouvez entendre sur le plateau, la vie qui règne autour des tournages devient une rigolade permanente. Le secret est

de ne pas s'angoisser à l'idée de ne pas assurer lors de la prochaine scène. Les stars italiennes du X, tout comme les Allemandes, n'ont jamais dépassé leur frontière. Pour les Allemandes, personne en France n'était capable de mettre les sous nécessaires sur la table pour les faire tourner. En ce qui concerne les Italiennes, seule la Cicciolina, avec son sens de la provocation et sa carrière politique possède un nom qui dit quelque chose à tous les amateurs du genre.

Avec notre opiniâtreté légendaire, nous ne désespérions jamais de convaincre quelques petites nouvelles de rejoindre le métier. Cela se passait surtout lorsque nous tournions à Cinecittà, sur des décors importants. En dehors du fait de croiser des acteurs très célèbres en ces lieux (Delon, Belmondo, Anthony Quinn, etc.) nous trouvions tous les matins des files entières de jeunes filles qui attendaient, pour ainsi dire la culotte à la main, d'avoir l'honneur d'être reçues par des producteurs. Il y avait beaucoup d'appelées, beaucoup de testées... Mais bien peu d'élues. J'allais donc leur parler dans la file : « Mesdemoiselles ! Ce que vous allez faire dans ce bureau avec le producteur ou ses amis ne vous garantit en rien un rôle. Par contre, si vous le faites chez nous, vous aurez, non seulement la satisfaction de tourner, mais de surcroît un salaire ! ». Malheureusement, la peur des caméras en faisait fuir plus d'une. Mais je dois dire que parfois, je parvenais à convaincre l'une d'entre elles de venir faire une petite scène avec nous. Nous avons également retrouvé quelques-uns de ces grands acteurs à Cannes dans le cadre du festival. Grâce à des relations à Canal +, nous étions rentrés dans une soirée super privée en marge du festival. Nous avons eu l'occasion de discuter avec Clint Eastwood et quelques autres. Yves Baillat assurant la traduction en anglais lorsque cela était nécessaire. Dans l'ensemble, nous avons eu droit à des commentaires flatteurs de leur part en ces occasions.

Si globalement, la période italienne a été intéressante pour la « french team », certains producteurs se faisaient parfois tirer l'oreille pour payer. Franck Mazars, qui comprend l'italien avait intercepté un soir une conversation entre deux personnes de la production. Les gars étaient en train de dire qu'ils allaient se faire la belle le lendemain sans casquer les acteurs. Franck, qui, exceptionnellement était descendu en voiture et avait besoin de sous pour ses frais de retour, n'en a pas dormi de la nuit. Au matin, lorsqu'il a vu le producteur arriver devant l'hôtel en Fiat Panda, il l'a attrapé au col et sorti par la fenêtre de la voiture !

J'étais absent cette fois-là mais il m'est arrivé le même genre de mésaventures avec Yves Baillat. Un producteur italien nous avait faits marron de trois jours de tournage. Nous étions donc repartis en France et nous n'y pensions plus lorsqu'environ quatre ans après, le même

type nous a appelés, pensant que nous avions oublié. Nous nous sommes pointés sur son film, l'air de rien, et nous avons tourné le début de semaine sans souci. Le tournage devait prendre fin le dimanche soir. Comme ce type nous payait en liquide, nous lui avons demandé de nous casquer le vendredi avant l'heure de la fermeture des changes, de peur de perdre des sous étant donné le faible taux donné à la lire à Paris. Compréhensif, il nous a donné l'ensemble de notre cachet le vendredi après-midi et nous sommes partis de l'hôtel avec nos sacs, direction Paris, récupérant ainsi deux des trois jours de tournages qu'il nous devait. Un coup qui ne serait plus possible aujourd'hui avec l'introduction de l'Euro !

Mais il faut croire qu'il ne s'est pas vexé ou qu'il est beau joueur car il a croisé Yves quelque temps plus tard à Cannes et il lui a donné une tape amicale dans le dos en lui disant « bien joué ! »

Mes faux adieux

Ce qui s'est passé en Italie au milieu des années 80 s'est reproduit à une échelle moindre en Espagne. En fait, l'expertise des hardeurs français, sans vouloir paraître trop cocorico, a poussé chaque pays qui s'ouvrait au Hard à faire appel aux quelques noms que je vous ai cités lors des premiers temps, avant que les vocations locales ne naissent. J'ai connu Maria Sanchez à Paris. La première vedette du porno ibérique était venue en France avec son mec (qui ne bandait pas) et a tourné avec moi une dizaine de films pour des productions allemandes réalisées par Gabriel Pontello. J'ai un assez bon souvenir d'elle. Aujourd'hui, à l'image des Hollandais ou des Allemands, les Espagnols se tournent vers des choses de plus en plus hardes.

Étonnamment, je ne suis jamais parvenu à travailler sérieusement en Angleterre ou avec les Anglais(es). Les lois étant restrictives de l'autre côté de la Manche, nous avons souvent tenté de faire venir des Anglaises en France et ce, depuis les années 70 et les romans-photos. Malheureusement, les filles qui arrivaient gare du Nord correspondaient rarement aux photos qui nous avaient été envoyées par les agences. Il y avait même souvent un monde entre les deux. Ce coup des photos farceuses m'a également été fait à plusieurs reprises par John Love durant les années vidéo. Il me présentait des clichés trois jours avant le tournage et au moment de commencer le film, je me retrouvais avec des filles qui n'avaient rien à voir avec les photos, sauf à penser que ces dernières avaient été prises 35 ans plus tôt. Mais comme John Love est un ami, cela n'a jamais altéré nos relations.

Le début des années 80 a également démythifié le porno par l'intermédiaire de magazines spécialisés, par la sortie du « ghetto ». Pour ma part, j'ai participé à des émissions de télé traditionnelles avec Michel Denisot, Thierry Ardisson, etc. Lorsque ce dernier m'avait convié à « Bain de minuit », il m'avait demandé combien mesurait ma bite ! Je lui ai donc expliqué qu'il y avait deux manières de mesurer, soit depuis la base, soit le morceau « utile ». Il en découlait une différence assez importante qui pouvait laisser la place à la vantardise. Cela l'avait amusé. À l'occasion de cette émission, une mémé qui faisait de la post-synchronisation dans nos films avait été interviewée également. C'était un étrange personnage d'environ 70 ans qui habitait non loin de la rue Lincoln où se faisait cet exercice de

doublage (avant l'apparition des films en son direct). Elle arrivait le matin au studio après avoir fait la tournée des commerçants du quartier. Elle portait donc un cabas rempli de poireaux, bouillon cube et baguette de pain et se mettait à doubler des hardeuses en pleine action ! Plusieurs fois, alors que je participais au doublage de mon propre personnage, je me suis amusé à lui faire perdre le fil du film pour la taquiner.

J'ai aussi été invité par Anne Saint-Clair à participer à 7 sur 7, l'émission qui l'a rendue célèbre. Malheureusement, je me suis trouvé malgré moi dans l'œil du cyclone au plus mauvais moment. Yves Montand venait d'être invité et un journal avait révélé qu'il avait touché pour sa présence un cachet de 800 000 francs (si ma mémoire est bonne). Obligé de verser en catastrophe la quasi-totalité de cette somme à des œuvres caritatives, le chanteur avait permis à la presse de mettre à jour un système qui avait choqué le public. Du coup, les producteurs m'avaient demandé par avance de reverser également mon cachet à diverses associations. Ayant refusé ce marché, j'ai vu mon invitation sauter. Du coup, 7/7 aura invité tous les corps de métier sauf le nôtre. Mais je n'en veux pas à la célèbre animatrice, après tout, j'ai pu approcher d'autres « Saint Claire » dans l'exercice de ma profession. Mais quand les différents producteurs de débats se sont aperçus que les gens du porno savaient s'exprimer normalement, ils ont commencé à en inviter plus régulièrement.

Le journal du Hard, qui précède la diffusion des films X sur Canal est également une initiative qui a permis au milieu de sortir de son isolement. Le fait que des présentateurs traditionnels (Philippe Vandel, Alexandre Devoise) l'aient présenté est un bon point. Dans les tout premiers temps, j'ai aidé, avec mon carnet d'adresses, les producteurs de cette émission à rentrer dans le milieu. Je regrette simplement que ce journal ne dure pas un peu plus longtemps...

Auparavant, les gens du milieu avaient plutôt tendance à fuir les journalistes. Certains d'entre nous avaient été « piégés » et s'étaient retrouvés dans des reportages où ils étaient présentés comme des délinquants sexuels qui forçaient des jeunes filles à participer aux films ! Cette méfiance existe toujours chez des gens du X et quelqu'un comme John Love se livre toujours avec parcimonie à la presse.

Malgré cela, des journaux se sont donc emparés du porno à cette même époque. Le boum de la vidéo a contribué à l'essor de ces parutions spécialisées. Parmi elles, Hot Vidéo a acquis un leadership certain. Ce mensuel a assuré la promotion de plusieurs actrices au détriment d'autres et a également été à l'origine des fameuses récompenses : les « Hot d'or ». Ces récompenses sont au Hard ce que les Césars sont au traditionnel. J'ai été invité lors des deux premières éditions au début des années 1990. J'y ai même reçu un Hot d'or pour

l'ensemble de ma carrière. Était-ce l'émotion ? La volonté de dire quelque chose « d'historique », mon côté facétieux ? Toujours est-il que j'ai profité de l'occasion pour annoncer ma retraite. Ignorant à ce moment-là que j'allais tourner par la suite à un rythme encore jamais atteint ! Depuis, Rocco Siffredi et Christophe Clark se partagent ces honneurs avec une régularité de métronome, ce qui laisse dans l'ombre des garçons (et je ne parle pas de moi) qui mériteraient tout de même un peu plus d'exposition.

Après une deuxième visite, j'ai cessé de m'y rendre à cause de la mentalité qui y règne. En France, les producteurs sont toujours prêts à financer la venue de starlettes à la cérémonie (qui se déroulait à Cannes), à condition qu'ils puissent se pavaner à la même table qu'elles et qu'ils se fassent prendre en photo à leurs bras. Pour les hommes, il faut venir à ses propres frais, tout en sachant que les dés sont pipés (eux aussi, décidément !) et que le gagnant est connu d'avance. Même si chacun profite de la présence de toute la profession pour que de nombreux films soient tournés. Travailler la journée sur un yacht au large de Cannes ne doit pas obliger les acteurs à se rendre à ce marché de dupe. C'est le parti que j'ai pris assez rapidement.

Un jour, j'ai été contacté par les Américains pour recevoir un award à Las Vegas. Je n'y suis pas allé pour les mêmes raisons. Ils étaient disposés à me remettre cette récompense à la condition que je règle moi-même mes frais de déplacement et d'hébergement et surtout de bouffe (et ça je mettais un point d'honneur à ce que ce soit aux frais de l'organisation). La seule fois où je me suis retrouvé avec des gens au savoir-vivre impeccable fut en Allemagne. Invité en compagnie d'Alban Ceray, nous nous sommes retrouvés dans un grand hôtel, chacun disposait d'une suite où notre whisky préféré était au frais, nos déplacements se faisaient en limousine. Les choses avaient été faites dans les règles ! Certes, tout était connu d'avance, comme partout, mais cela respirait la classe. Une fois, les Italiens m'ont également invité, tous frais payés, mais je n'ai pas pu me rendre à la cérémonie. Pour le reste, les hommes sont considérés comme quantité négligeable dans ces cérémonies (un beau sujet de réflexion pour les défenseurs de l'égalité des sexes dans le monde professionnel !)

À la sortie de mon dernier film fait en France : « Les tontons tringleurs », le producteur, informé qu'une récompense était promise à John Love, voulait que Alban, Dominique Aveline et moi, montions en même temps que le metteur en scène sur l'estrade, afin de recevoir le trophée en même temps que lui. « Au Cap, vous êtes à côté, ça n'est rien pour vous d'aller à Cannes ! » Outre le caractère géographiquement discutable de cette assertion, j'ai fait remarquer que si un défraiement n'était pas prévu, je me rendrais, comme prévu,

à la pêche. Et à sa remarque sur le caractère promotionnel du geste, j'ai répondu que j'avais été payé au fixe pour un travail que j'avais effectué professionnellement mais qui était terminé. Faire venir une starlette américaine, tous frais payés, pour se pavaner à ses côtés les rebute moins que de dégager 500 euros pour payer le voyage et l'hôtel à un hardeur. Tant pis !

De plus, certains producteurs se sentent obligés de venir me dire qu'il faudrait que nous tournions ensemble. À croire qu'ils sont gênés. Je préfère de loin qu'ils viennent me parler du « bon vieux temps ». Je n'ai pas besoin d'eux pour vivre. L'un d'eux travaille désormais 18 heures par jour lorsqu'il se trouve en tournage. Je ne marche plus dans ces coups-là depuis longtemps. D'autant qu'ils ne veulent plus de moi depuis 15 ans. On dirait qu'ils ont dû mal à l'avouer !

Le Hard s'est également démocratisé grâce à des magazines érotiques qui chroniquaient les sorties de cassettes X. Cela permettait aux succès qui avaient fait 400 ou 500 000 entrées au cinéma de faire vendre jusqu'à 30 000 cassettes ! Un chiffre proprement faramineux par rapport aux quelques centaines vendues actuellement. Malheureusement, en France, les acteurs ne sont pas payés et ne l'ont jamais été en fonction des entrées en salle ou des ventes de cassettes. Depuis les débuts de la vidéo, les chiffres n'ont cessé de baisser vu l'augmentation incessante du nombre de cassettes qui arrivent sur le marché chaque mois. Aujourd'hui, il est difficile de vendre plus de 300 ou 400 cassettes au prix fort avant de les solder ! Quand est arrivée la mode des pin's, j'ai pu faire vendre à un producteur plusieurs milliers d'unités en proposant aux acheteurs de mon 2 500^e film un pin's commémoratif ! Au départ, j'en avais fait faire pour distribuer à mes amis puis des gens sont venus me proposer d'aller les vendre pour moi. J'en ai donc recommandé 5 000 mais la société parisienne m'a livré un produit raté. Sur la foi du dessin que j'avais donné, j'ai donc refusé la commande. Après 15 jours, il m'en a fait cadeau et je l'ai assuré qu'à l'occasion, je ferais appel à lui pour lui faire une embellie. En attendant, j'ai distribué tous les pin's ratés à mes amis parisiens ainsi qu'aux partouzards du Cap d'Agde. Et quelque temps après, j'ai eu l'idée de faire de ce pin's commémoratif, un argument de vente. L'épinglette était offerte pour toute cassette achetée. En l'espace d'une semaine, les 5 000 premières ont été épuisées et nous sommes arrivés à vendre 25 000 unités grâce à ce « produit plus ». Un chiffre qui était exceptionnel même si des ventes de 1 500 ou 2 000 unités étaient encore monnaie courante à l'époque.

En dehors des pin's, on m'a proposé de faire des produits dérivés. J'ai refusé un élixir d'amour, considérant qu'il s'agissait d'une escroquerie. J'ai aussi refusé de mettre mon nom sur des boîtes de

préservatifs. J'ai également été contacté pour qu'un godemiché porte mon nom. Mais le fabricant ne voulait pas me payer pour cela, prétextant que cette opération servirait à promouvoir mon image. Ce discours, absolument inimaginable dans tout autre secteur de l'économie, est monnaie courante chez nous. Je ne compte pas les fois où des distributeurs m'ont demandé de venir faire des dédicaces sur leurs stands dans des salons. « On ne va pas parler d'argent entre nous, ça te fera de la pub ! » Inutile de dire que je n'ai jamais marché là-dedans. Je n'ai jamais eu besoin de promouvoir mon image. J'ai toujours connu les gens qui, dans la profession, me faisaient travailler. Et je n'ai jamais été payé au pourcentage sur les cassettes vendues. Les gens du porno sont assez maladroits pour vendre leur image. Bien souvent, ils ne peuvent résister aux appels d'une télévision ou d'un journal. Sans aller jusqu'à des sommes comparables à celle touchée par Montand pour 7/7, il faut savoir qu'en dehors des célébrités « en promotion » pour un film, un spectacle ou autre, les gens du show-biz qui sont invités dans les émissions de télévision sont rémunérés. Chacun a son tarif. Pour ma part, je n'ai jamais cédé à la tentation de venir pour me faire voir. J'ai refusé de me brader, ce qui m'a valu de ne pas passer dans plusieurs émissions où j'étais initialement convié. Cela ne m'a pas manqué. J'ai un principe, une phrase toute faite qui est valable pour ces cas-là, comme pour les producteurs qui veulent négocier à la baisse mon tarif. Je leur dis : « Ce soir, je suis à la pêche ». Je pêche le bar (on dit aussi le loup). Cela se fait la nuit tombée. Donc, « ce soir je suis à la pêche, pourquoi voulez-vous que j'annule ça... » et je complète la phrase par une formule adaptée à la situation et en faisant le geste du pêcheur qui lance une ligne.

Avec les gens du X, tout le monde à l'habitude d'avoir affaire à des personnes ayant le couteau sous la gorge pour payer le loyer ou le téléphone. Mon discours tranche donc singulièrement dans ce décor et m'a valu d'autres inimitiés. J'ai même une mentalité qui se rapproche de celle des Anglo-saxons en ce qui concerne la presse écrite. Lorsque j'entends que les footballeurs anglais font payer leurs interviews et qu'ils possèdent chacun un tarif calculé en fonction leur notoriété, cela ne me choque pas. Ils contribuent à l'augmentation du nombre de ventes du journal en question. Une autre chose qui m'a longtemps éloigné des interviews télévisées est la propension des journalistes à ne choisir que 30 secondes à montrer sur un échange d'une heure. J'ai vu de mes yeux la différence entre le produit fini montré aux téléspectateurs et la durée de l'interview de plusieurs couples du camp naturiste. C'est pour ne pas connaître la frustration de voir seulement 5 % de mes paroles reprises que j'ai souvent dit non.

J'ai donc effectivement cessé de tourner à cette époque... En

France ! À l'exception de deux films assez récents, mes dix dernières années se sont déroulées à l'étranger et principalement dans les pays de l'Est. En gros, je partais dix jours à Budapest et je revenais au Cap ! Une vie de rêve qui m'a permis de découvrir et de connaître (au sens biblique du terme) les plus belles filles du monde. Parfois, j'allais à Palma pour des Allemands, je bossais à heures fixes, là où certains Français prônent le stakhanovisme. Je suis demeuré un fonctionnaire de la quéquette ! Ainsi, je suis pratiquement totalement sorti du paysage français.

En dehors de « 2 000 ans d'amour » et des « Tontons tringleurs », le dernier français pour lequel j'ai travaillé fut Gabriel Pontello. Ancien play-boy du début des années 80, Pontello est passé depuis de l'autre côté de la caméra et assure à l'ensemble de ma profession un certain nombre de journées de tournages par mois. Ce n'est pas à négliger dans un paysage national où l'on a dû passer de 30 films importants par mois à 30 par an. Le problème est que ces films sont du « Hard-Crad », et surtout qu'il faut absolument tourner six scènes par jour (mais les mêmes acteurs ne figurent pas dans toutes, je vous rassure). C'est de l'abattage, mais de l'abattage indispensable pour la survie de beaucoup.

Pendant ces années, j'ai donc tourné avec la génération de la fin des années 80. Tous les hardeurs qui ont aujourd'hui 13 ou 14 ans de métier, les Malone, Siffredi, Clark, Baillat, Langin, Le Castel, Mazars, etc. Dans l'ensemble, nous nous entendions très bien. Par un curieux hasard, ni Roberto Malone ni Rocco ne sont des dingues de foot (ce qui est rare pour des Italiens). Cela nous a évité quelques discussions qui auraient été explosives, car chez nous, nous possédons avec Richard Langin, un véritable fan de ballon rond. Habitué du Parc des Princes, Richard est toujours prêt à défendre l'honneur du PSG. En tant que gars du Sud, je l'ai parfois titillé sur le sujet. Mais sachez que Richard est capable de faire une scène tout en regardant du coin de l'œil le téléviseur qui retransmet un match ! Le tout sans que sa partenaire, le metteur en scène ou l'acheteur de la cassette ne s'en rende compte...

Sinon, l'une de mes grandes expériences footballistiques, en dehors de ma fréquentation de quelques footeux célèbres dans des boîtes à partouzes, fut de tourner une scène dans une tribune de stade, au beau milieu des supporters, avec la Cicciolina. Bien entendu, cela a eu lieu en Italie et elle est parvenue à me faire une fellation sans que les gens autour, à l'exception de deux ou trois, ne s'en aperçoivent. Un véritable tour de force !

Pour le reste, l'entente entre les acteurs se muait parfois en beuverie à l'heure du déjeuner. Plus d'une fois, nous sommes retournés sur le tournage en état d'ébriété. En général, le metteur en scène savait que

je pouvais assurer la première scène de l'après-midi dans cet état, le temps de laisser mes collègues se remettre avec un petit roupillon. Et je ne parle que des jours où nous savions que du travail nous attendait. Une fois, sur un film de Gabriel Pontello – qui a pour qualité de bien nourrir ses acteurs – nous avons fini la journée et étions partis dîner sans souci et sans retenue au niveau de l'alcool. Sur le coup de 23 h, nous étions déjà torchés et nous nous sommes mis à la belote, lorsque Pontello a suggéré que nous fassions une scène. Mes collègues ont commencé à pousser des hauts cris. Gaby m'a demandé ce que j'en pensais et je lui ai dit que si la fille n'était pas gênée de tourner avec un mec bourré, j'étais partant ! Amusés, mes collègues sont venus assister à la prise, espérant que « le vieux » ne banderait pas. Pour me stimuler, j'ai suggéré à Pontello de demander à la fille de dire que j'étais le plus beau, qu'elle m'aimait et qu'elle me préférait à mes porcs de collègues ! La scène avait lieu sur une balançoire et je suis parvenu à tenir mon engagement devant Langin, Baillat et Clark, hilares. Pour cela, il a tout de même fallu m'attacher à la balançoire pour que je ne tombe pas à la renverse dans le mouvement. Il faut dire qu'entre l'alcool et la fatigue, je pense avoir tourné cette scène en étant plus qu'à demi endormi.

Le soir même, alors que je partageais la chambre avec Richard Langin, il m'a réveillé paniqué, persuadé d'avoir vu une souris ! Je lui ai conseillé de ne pas mélanger le blanc et le rouge et l'ai assuré qu'aucune souris n'était dans la chambre. Il s'est donc rendormi comme un bébé me laissant tenter en vain de retrouver le sommeil. Pour me venger, je lui ai donc passé la main sur le corps avec la légèreté d'un rongeur. Après quelques secondes, il a fait un bond comme je n'ai jamais vu aucun être humain en faire ! Il s'est retrouvé debout sur son lit en criant. Inutile de vous dire que tous les collègues ont passé le reste du tournage à venir gratter à notre porte le soir.

Le « cul nu »

Je suis donc retourné, après 23 ans de vie parisienne, dans mon Hérault natal. Le hasard veut que plusieurs personnalités du X soient du coin. Yves Baillat, qui est originaire de Narbonne, Laetitia, qui était installée à Montpellier au temps de sa splendeur, et quelques autres. J'ai fait découvrir le coin à quelques potes tels Franck Mazars, qui est désormais connu comme le loup blanc au camp naturiste du Cap d'Agde. Lors de son premier séjour, nous résidions dans un camping-car, à côté d'une fille sublime qui se faisait accoster toutes les cinq minutes. Je la croisais régulièrement sans lui adresser autre chose qu'un sourire poli, l'air de compatir avec elle sur le trouble que lui procurait la gent masculine.

Après quelques jours de ce régime, elle est venue me rejoindre lors d'une baignade pour me demander si elle ne me plaisait pas. Je lui ai rétorqué que j'aurais aimé voir plus de filles aussi charmantes qu'elle dans mon métier. Profession dont j'ai dû lui expliquer la nature... démonstration à l'appui ! Cela a duré une heure... Dans l'eau ! Ensuite, elle ne m'a plus jamais adressé la parole !

Si je ne fréquente plus tellement, de façon ostentatoire, les boîtes à partouzes du Cap depuis que j'y habite de nouveau, il m'arrive tout de même de m'y rendre « incognito ». Sans prévenir les patrons de ma présence. C'est ainsi que je me suis parfois retrouvé dans certaines boîtes de nuit avec un bob sur la tête ! Parmi ces établissements, j'ai fréquenté quelque peu l'Extasia, qui était tenue pendant longtemps par un ami d'enfance. Cette boîte est également réputée internationalement pour son activité échangiste. Ce sont deux des attractions du Cap. Mais en règle générale, je reste plutôt discret. Je vais manger à « La case créole », l'une des meilleures cuisine de la ville et je me repose près de la piscine.

Pour le reste, et notamment la fréquentation des dunes, j'ai mis la pédale douce. Il faut dire qu'au cours des années 80, lorsque je ne revenais au Cap que pour les mois d'été, je profitais de mon statut de star du X pour faire des choses qui sont difficiles à croire. Songez que j'allais dans ces dunes pour donner des cours de « travaux pratiques » à des maris. Bien entendu, cela se passait avec leurs femmes. Je ponctuais mes performances de phrases définitives telles que : « Si vous ne leur faites pas ce que je suis en train de faire, elles vont finir

par quitter la maison ! » Le comble du loufoque ! Heureusement que j'ai de nombreux témoins (notamment Yves Baillat) pour confirmer cela car, à la réflexion, tout ceci paraît totalement surréaliste.

Pendant ces années au Cap, je n'ai tourné en France qu'avec John Love et Gabriel Pontello, sauf exception. Ma vie était donc faite d'aller et retour vers la Hongrie ou d'autres pays, via les aéroports parisiens et de déplacements pour ces films français. Je me rappelle notamment d'un déplacement dans un château à 300 kilomètres de Paris où nous devions tourner l'ensemble du film. Arrivés sur place, nous avons vu un employé de l'EDF repartir dans sa fourgonnette. Il venait de couper l'électricité ! Comme je vous l'ai dit, si le Hard a fait croquer le cinéma traditionnel dans les années 70 grâce aux taxes, il a également beaucoup œuvré pour l'entretien des belles demeures de France ! Nous étions déjà une équipe de plusieurs dizaines de personnes sur place, la production n'a donc pas eu d'autre choix que de régler la note. Pendant les 24 heures nécessaires au rétablissement du courant, nous nous sommes occupés sur place en nous faisant sucer et en jouant à la belote, selon l'humeur. Puis le tournage a pu commencer. Si nous profitons de ces breaks pour baiser, cela est dû au fait que le sexe étant un muscle, il doit être entretenu. Aussi, à la manière des coureurs du Tour de France qui vont tout de même faire des kilomètres pendant les jours de repos de la grande boucle, nous devions nous entretenir. Pour être tout à fait honnête, lorsqu'il m'arrivait de ne pas tourner et de ne pas avoir de rapports sexuels pendant plus de deux jours, je me tirais un peu sur le chichi le matin, juste pour l'entretien, un peu comme on fait tourner un moteur d'un véhicule s'il ne sert pas beaucoup.

Et pour continuer le parallèle avec le sport en général et le cyclisme, nous avons commencé à voir arriver pendant les années 90 les premiers « cas de dopages ». Comme vous le savez désormais, le travail essentiel d'un hardeur consiste à bander. S'il n'était question que de beauté plastique ou de talents de comédiens, les meilleurs seraient mannequins de profession ou sociétaires de la Comédie française et cela se saurait. Bref, pour bander, des produits relativement efficaces sont apparus au cours de cette décennie. Il s'agit du célèbre Viagra mais aussi de piqûres locales.

C'est ce que j'appelle la « génération viagra ». J'ai gentiment chambré, quelques pages plus haut, certains confrères des années 70 qui devaient réunir des conditions optimales pour assurer ou qui s'astiquaient trente minutes avant d'y parvenir. Ces anciens avaient au moins le mérite de bander naturellement. À l'époque, celui qui ne bandait pas rentrait chez lui et se choisissait une autre profession. Avec les miracles de la médecine, j'ai vu arriver des gens qui

n'auraient probablement pas tourné un mètre de pellicule quelques années plus tôt. Ma première expérience en la matière fut l'arrivée d'un hardeur sur une scène. Il bandait déjà au moment de pénétrer... sur le plateau. Il arrivait des toilettes et avait le visage tout rouge avec les veines saillantes. J'ai rapidement compris que quelque chose d'étrange se tramait. Puis la pratique s'est généralisée. Malheureusement pour ceux qui l'utilisent, elle recèle quelques inconvénients. Étudié pour donner des érections à des hommes qui n'en ont pas ou peu ou plus du tout, le viagra doit être prescrit médicalement et – je suppose – pris avec un certain soin et dans des quantités limitées. Or, ces acteurs, qui ne seraient rien sans cela, en abusent bien souvent. Je ne sais s'ils parviennent à en commander en quantité sur Internet ou s'ils connaissent des pharmaciens conciliants, mais ils disposent d'un grand nombre de tablettes.

L'abus de ces médicaments ou les circonstances de tournage font que se produisent parfois des incidents fâcheux. Un jour, alors qu'un hardeur sortait des toilettes, tout rouge en bandant, l'éclairage a sauté au moment précis où il allait commencer sa scène. Le temps de tout réparer (environ une heure), le viagra avait cessé d'agir et le garçon, malgré l'absorption d'un autre cachet, a été incapable de bander de nouveau !

Stan, qui entretient de bons rapports avec tout le monde et qui est plus diplomate que moi, dit souvent à ces viagra-hardeurs : « pense qu'à quarante ans, tu auras peut-être encore envie de baiser de temps à autre ». Une remarque frappée du sceau du bon sens sachant qu'à 25 ans, certains d'entre eux ne bandent déjà plus dans le privé !

En dehors du viagra, les piquouses sont arrivées dans le métier. Les gars se piquent la bite et s'injectent un produit qui maintient le sexe en érection. Là encore, ce qui ne doit être qu'une exception prescrite médicalement a tendance à se généraliser chez certains. Rappelez-vous la phrase de Sylvia Bourdon sur la concentration de connerie dans le Hard...

Si la différence visuelle est difficile à déterminer pour un simple spectateur, elle saute aux yeux des professionnels que nous sommes. Je peux donc vous dire que 90 % des acteurs ont recours à ce genre de produits actuellement.

J'ai bien fait de revenir au Cap. Je pense qu'à 40 ans, il n'aurait pas été raisonnable de mener la même vie qu'à 20 ou à 30. Il ne faut pas croire que notre métier n'est fait que d'instantanés délicieux. Beaucoup des hommes qui s'adressent à moi dans la rue me traitent de veinard : « Vous allez niquer pour bosser », etc. Outre les petits inconvénients que j'ai pu vous décrire plus haut, il faut savoir que certains jours, nous partons bosser à reculons. Un sentiment que je ne connaissais pas

lors de mes quinze premières années de carrière. À l'époque, nous savions qui nous allions niquer et même si cela pouvait être répétitif, nous n'avions pas d'état d'âme. Mais, depuis la vidéo, et sans vouloir faire de misérabilisme (j'ai bien conscience de faire un métier fabuleux et d'être privilégié), il m'est arrivé de raisonner comme un maçon ou un carreleur qui sait qu'un gros chantier l'attend et qui se verrait mieux à la pêche !

Tout le monde ne peut pas être beau dans la vie, mais certains matins, j'ai vu des choses dont j'ignorais l'existence. Je me demandais quel était l'intérêt pour un producteur de faire tourner des tromblons pareils. En d'autres termes, comment quelqu'un est capable de sortir ses sous pour acheter une telle cassette. En dehors d'états d'âme matinaux, il y a de quoi penser que quelque part, quelqu'un part gravement en couille !

L'angoisse des hardeurs de ces années était liée à ça. « Avec qui je vais tomber ? » De plus, les producteurs, par cynisme ou parce qu'ils étaient vraiment partis en sucette, n'hésitaient pas à nous dire : « Demain, ce que l'on va faire, c'est génial. Ça n'a jamais été fait dans le porno ! »

Effectivement, à la vue du casting, nous constations avec regret que l'on atteignait un niveau jamais vu dans le X. J'ai vu des castings de cinq femmes de 65 à 70 ans. Dans ces cas-là, de deux choses l'une, soit on choisissait la « mieux » en maugréant, soit on se mettait au vin blanc sérieusement, et on pensait à quelques belles filles connues ou non. Le fait de ne pas avoir à courir après le premier cachet venu, quelles que soient les conditions, m'a autorisé parfois à « rater le train » qui nous ramenait de Rome. Un train de retard qui me permettait de « m'échapper » du musée des horreurs.

Plusieurs fois, j'ai tout de même été piégé. Pontello ou un autre venait carrément nous chercher sur le quai de la gare de Lyon pour nous amener directement sur un lieu de tournage. Sur place, quatre dames du troisième âge nous attendaient. Je pensais qu'il s'agissait des propriétaires des lieux. Pas du tout ! « Putain ! Gaby, ne me dérange plus pour ça. Tu le sais que je suis à la pêche à cette saison... » Un quart d'heure après, Yves Baillat arrivait en s'écriant : « Merde ! Gaby, je t'avais dit que je ne voulais plus tourner avec des vieilles ! » Aussitôt, l'une d'elles s'est mise à pleurer. Je me suis barré plusieurs fois sans tourner. Quitte à perdre le prix de mon train et de l'hôtel.

Dans le genre, j'ai connu une « vieille » qui avait été complètement rafistolée par un producteur allemand pour faire une série de films avec des jeunes. Ce producteur avait investi près de 200 000 francs en opérations diverses de chirurgie esthétique contre un contrat d'exclusivité : lèvres, lifting, seins, hanches, fesses, etc. Ensuite, nous avons fait cinq ou six tournages avec elle. Elle ressemblait à une

poupée gonflable ce qui me faisait craindre un éclatement à tout moment. Dino, qui était le producteur en question nous a tout de même dit qu'aucun hardeur en Allemagne ou ailleurs dans le monde n'aurait été capable d'une telle « performance ». Au-delà de la part de vérité ou de flatterie dans ces paroles, vous avez dans cette histoire un symbole de l'état d'esprit de la vidéo X entre 1985 et 2002. 98 % de merdes pour quelques films intéressants. Dans ces conditions, revenir à la plage du Cap entre deux films était une bouffée d'oxygène incomparable. D'autant que ces tournages intervenaient entre deux voyages à l'Est où les filles sont, comme vous allez pouvoir le constater, sublimes ! De temps à autre, le contraste était tel que certains d'entre nous refusaient de travailler.

Au Cap, nous sommes tellement connus avec Franck Mazars que nous sommes en permanence invités à boire l'apéro. Mais je dois dire, tout le monde ne nous connaît pas personnellement et je me rappelle à ce sujet d'une histoire curieuse sur la plage. Franck avait amené son appareil photo pour que nous puissions nous photographier réciproquement. Tous les gens du Cap savent que nous ne faisons pas partie des obsédés et des déséquilibrés qui tentent de prendre clandestinement en photo les corps nus des vacanciers. Donc, j'étais à moitié dans l'eau et Franck sur la plage en train de « m'immortaliser » lorsqu'un homme d'un certain âge est venu lui taper sur l'épaule pour le prier de cesser de photographier sa femme qui prenait un bain de soleil... dans son dos ! Franck lui a expliqué gentiment qu'il pointait son appareil vers moi, c'est-à-dire vers la mer et qu'il n'avait aucunement l'intention de mitrailler sa femme (qui entre nous n'avait rien d'une sirène). L'homme ne voulant rien savoir, je suis sorti de l'eau pour calmer Franck au nez duquel la moutarde commençait à monter. Malheureusement, c'est moi qui me suis mis à crier. Bien entendu, un attroupement s'est formé et c'est probablement ce qui a sauvé la situation. La majorité des gens, qui savaient qui nous étions, ricanait en comparant la dame en question avec les filles avec lesquelles ils nous avaient vus en action dans nos films. Vexé, le monsieur a finalement entendu raison et quitté l'endroit où lui et son épouse prenaient le soleil.

Une autre fois, un type qui nous avait invités à boire un coup dans sa caravane tenait absolument à ce que nous sautions sa femme ! Après avoir enregistré une fin de non-recevoir, il s'est vexé et a appelé la police pour déclarer que nous lui avions volé des effets personnels ! Heureusement, la police comme les autres résidents permanents du Cap savent à quoi s'en tenir à mon sujet. C'est si vrai que j'ai même été consulté de façon totalement informelle par Monsieur Oltra et l'ancien maire du Cap au moment où un certain désordre régnait dans

le camp naturiste. Cela peut paraître totalement illogique lorsque l'on connaît mon parcours, mais c'est précisément pour mes connaissances dans tous les milieux et mon sérieux que j'ai été consulté avant que ne soit mise en place la politique qui a permis de rendre la zone du « cul nu » de nouveau paisible et fréquentable.

Je m'étais déjà bien calmé au cours des années 90 et mes « shows » pour couples en vacances avaient laissé la place à des promenades sur la plage ponctuées de plaisanteries avec Franck et mon pote Kinko. Heureusement ! L'emploi non approprié et non autorisé de mon nom dans diverses boîtes de cul a donné lieu à une véritable enquête de police à mon sujet et j'ai même été suivi une dizaine de jours par un flic en maillot de bain, qui trimballait sa carte et son feu dans une serviette roulée ! Il faut dire que les tenanciers des établissements dans lesquels nous nous rendions ne faisaient pas toujours dans la dentelle. Je me souviens notamment d'une entrée remarquée dans une boîte de nuit classique du Cap. Alors que Franck Mazars et moi rentrions tranquillement pour boire un verre, le DJ a annoncé au micro : « Ce soir mesdames et messieurs, nous avons le plaisir de compter parmi nous quéquette d'or et quéquette d'argent ». Le tout prononcé avec un fort accent du Sud. Je vous laisse imaginer le léger tort que cette annonce a causé à notre incognito.

Go Est

Dans le sillage de la Cicciolina, la pornographie de l'Est s'est éveillée à la fin des années 80. Je suis allé là-bas à l'époque où le communisme n'était pas encore tout à fait terminé dans le sillage de Pierre B. Reinhardt. Nous étions dans un hôtel tenu par des « marginaux », un peu à l'écart du régime communiste qui était encore en place. Nous étions venus avec des actrices françaises sans volonté réelle de recruter sur place. Après quelques voyages, des filles se sont présentées à nous pour tourner et par le bouche à oreille et la circulation des numéros de téléphone, tous les producteurs français sont venus peu à peu là-bas. Depuis, les choses se sont simplifiées à tous les niveaux. Au départ, dans les premiers grands hôtels construits à Budapest, il n'était pas rare d'entendre quelqu'un frapper à votre porte dans la soirée et de découvrir une beauté qui vous proposait un massage pour quelques dollars. Je ne tenterais pas de passer pour un héros en vous disant que je résistais, sachant que le lendemain, j'avais rendez-vous sur un plateau de tournage avec une fille tout aussi superbe. Dans ces cas-là, le vrai héros est l'homme rangé qui parvient aussi à dire « non » ! Pour rassurer les dames, je peux confirmer que ces pratiques ont disparu dans ces hôtels et qu'il faut désormais un minimum d'efforts pour amener une jeune fille dans sa chambre.

J'avais tenté d'aller en Union Soviétique dans les années 80 mais les autorités m'avaient refusé le visa. Dès la chute du mur de Berlin, soit depuis le début des années 90, le marché des pays de l'Est, et particulièrement celui de la Hongrie fournit un grand nombre de filles nouvelles chaque mois. Accessoirement, c'est là où je considère que les hardeuses françaises sont dépassées. Aussi belles qu'elles soient, et ça n'est pas toujours facile de concurrencer les Hongroises, les Françaises ne peuvent lutter contre l'usure de leur image. Il ne faut pas se voiler la face. Plus de 90 % des amateurs de films de cul sont des hommes et ils se lassent de voir et revoir la même fille sous toutes les coutures.

Donc, poussées par l'argent facile dans de nombreux cas, vu la différence de niveau de vie entre l'Europe occidentale et les anciens pays communistes, ces filles magnifiques hésitent rarement à se lancer dans le Hard. C'est ainsi qu'après l'Allemagne, les États-Unis et l'Italie, j'ai entamé une véritable carrière hongroise à quarante ans. Ces dix ans ont vraiment été une vie de rêve comparé aux années 85-90. À la

place des filles pas très nettes qui arrivaient sur le marché français, j'ai découvert des filles féminines, d'une beauté exceptionnelle, clean de la tête aux pieds. Un genre de paradis. D'autant qu'à la suite de mes faux adieux, n'ayant plus grand-chose à faire à Paris, je suis retourné habiter au Cap d'Agde à l'année.

Pour ceux qui ne connaissent pas le Cap, sachez que l'on peut s'y promener à peu près 9 ou 10 mois par an en short tant le temps y est clément. Je passais donc mes journées au camp naturiste, au bord de la piscine, sachant qu'invariablement mon téléphone allait sonner afin que je parte huit ou dix jours par mois à Budapest.

Si j'ai beaucoup travaillé avec de belles filles dans les années 70 et beaucoup travaillé avec des filles quelconques dans les années 80, la décennie suivante m'a permis de tourner avec des filles superbes. Tout en revenant à ma vie pépère le reste du temps. Autant dire que mes années 90 ont ressemblé à l'idée que peuvent se faire du métier les gens qui voient cela de très loin.

Comme je vous l'ai indiqué, j'étais principalement employé par des productions étrangères, surtout allemandes durant cette période. Il faut savoir que Budapest, grâce à l'afflux de ces femmes superbes, est devenue la capitale mondiale du X, et que de très grosses productions s'y sont installées par le biais de metteurs en scène possédant des contrats réguliers. Des gens comme Jean-Yves Le Castel, David Perry, Rocco Siffredi se sont établis là-bas, de même que des productions allemandes ou américaines. Ceux qui, comme moi, avaient leur vie ailleurs, ont été contraints de faire de nombreux allers-retours. Je n'ai jamais songé sérieusement à déménager là-bas, en dépit des facilités que cela m'aurait procuré d'un point de vue professionnel. Je n'ai pas quitté Paris voici dix ans pour me retrouver dans une ville où l'on ne peut se baigner que dans sa salle de bain ! Même si la ville est magnifique, il n'en a jamais été question.

Sur place, j'ai beaucoup travaillé avec Jean-Yves Le Castel, désormais reconverti dans la mise en scène, pour des productions allemandes. Mes journées étaient plus que jamais calquées sur celle des fonctionnaires. Deux scènes par jour : Une le matin et une l'après-midi. Contrairement à beaucoup de mes jeunes collègues, je ne rejoignais jamais les actrices dans leur chambre la nuit venue. Je suis un couche-tôt ! À la rigueur, si une fille me plaisait, je demandais au réalisateur de me mettre sur une scène avec elle le lendemain. Cela doit s'appeler l'expérience... Par contre, dans ces cas-là, je sais renvoyer l'ascenseur. Si le scénario prévoit 30 minutes de Hard, je m'arrange pour faire gratuitement un peu de rab. Lorsque je sens que j'ai envie de m'éclater, je demande à l'assistant de préparer deux cassettes « à tout hasard » et je prends soin de faire sortir du plateau

toutes les personnes qui n'y sont pas indispensables. En général, cela donne des scènes plus « vraies ».

Le plus souvent, lorsque j'ai tourné en déplacement, j'avais droit à une chambre individuelle à cause de mes ronflements. Mais parfois, le manque de chambre nous obligeait à nous regrouper. Les actrices qui me connaissaient savaient bien que je pouvais dormir en tout bien tout honneur dans le même lit qu'elles.

Une fois, en Autriche, alors que nous tournions une version X de Dracula avec les 50 acteurs les plus connus du Hard mondial, mes ronflements ont contraint Yves Baillat, qui partageait ma chambre, à sortir dans le couloir pour tenter de dormir sur un canapé. Incapable de trouver le sommeil, la température étant très basse dans le couloir, il est revenu ouvrir la fenêtre de la chambre pour que le froid me réveille... Sans succès !

Si je suis un couche-tôt, je suis également un lève-tôt. Bien souvent dans ma carrière, je me suis levé à 5 h 30 du matin, aussi, lorsque nous rejoignons un plateau vers 9 h, j'avais déjà un petit-déjeuner dans l'estomac depuis bien longtemps et je pouvais sans problème me mettre au saucisson et au blanc à cette heure matinale. Quelques hardeurs qui ont tenté de me suivre dans ces cas-là alors qu'ils n'étaient debout que depuis 30 minutes ont parfois connu des scènes difficiles par la suite.

Parfois, plus jeune, je suis même venu directement de boîte de nuit sur le plateau. Empêgué mais avec encore suffisamment de réserves pour faire la première scène de la journée (étant bien sûr passé à la douche) et aller me reposer ensuite. En dépit des cuites et de la vie de débauche, je contrôlais alors mon corps comme un sportif de haut niveau et pouvais lui imposer ce genre de contraintes.

En Hongrie, mes rapports avec les filles du métier ont encore changé. De cordiaux dans les années 70 à tendus dans les années 80, mes relations se sont transformées à partir du moment où je n'ai plus eu de langue commune avec elles. La faiblesse de mon anglais m'a toujours empêché d'avoir une véritable conversation avec l'une d'entre elles. Je ne pouvais donc parler qu'avec les Français expatriés. C'est un peu dommage car le sérieux de ces filles aurait largement contribué au réchauffement des rapports extra professionnels si ceux-ci avaient pu exister.

En dehors de la Hongrie, le seul pays où j'ai pas mal tourné pendant la décennie 90 a été la République Tchèque. J'aurais pu aller en Roumanie d'où plusieurs propositions m'ont été faites mais j'ai eu peur que les mœurs ne soient pas assez adaptées à ma profession.

Au Cap, des amis venaient souvent me retrouver. L'un d'eux fait partie du métier, il s'agit de Franck Mazars, l'homme qui a quitté le

Hard puis est revenu, avant de partir de nouveau. J'ai une amitié particulière pour Franck avec lequel je me suis retrouvé dans bien des situations cocasses. Un jour, alors qu'il s'était reconverti en vendeur ambulant de poulets, je lui ai rendu une visite impromptue sur un marché. Affairé au milieu de dames respectables, je l'ai abordé en lui disant : « excusez-moi monsieur, vous qui pouvez déterminer l'origine d'un poulet en mettant le doigt dans le cul, vous pourriez me dire d'où je viens, je l'ignore moi-même, je suis orphelin ! » Le tout prononcé en me tournant, prêt à subir son examen.

Lorsqu'il venait me voir au Cap, en compagnie de mes amis Kinko et Michel, nous menions une vie d'adolescents en goguette dans le meilleur des cas et de militaires en permission dans le pire. Trop souvent « empégués », nous nous promenions sur la plage naturiste à la recherche d'une plaisanterie dont le goût n'était pas toujours très sûr.

— Excusez-moi madame, je vais vous dire une bêtise, à vous voir bronzer sur le ventre comme ça, mon ami est persuadé que vous pratiquez la sodomie, mais il n'ose pas vous le demander.

— Mais pour qui vous vous prenez ! était la réponse la plus courante...

— Je vous l'avais dit madame. Vous n'êtes pas sympa, je savais que vous alliez vous fâcher. Bon, excusez-nous, on s'en va...

Mais quelques fois (une fois sur deux dans les bons jours), la dame répondait : « Ben oui ! Comme tout le monde » ! Dans ces cas-là, je me tournais vers mon ami Mazars et disais : « Tu vois Franck, c'est ce que je dis, elles se font toutes enculer ! ». À la suite de quoi il répondait : « Mais je ne comprends pas pourquoi la mienne ne veut pas ! »

J'ai dû faire 500 ou 600 films en Hongrie. Certaines actrices se déplacent également vers l'Europe occidentale. C'est ainsi que je retrouvais parfois des Hongroises sur des films de Pontello en France, en Allemagne avec Michael Schey ou Dino Baumberger ou en Italie chez Ugo Matera ! Ces filles sont si belles que les producteurs d'Europe de l'Ouest n'hésitent pas à les faire venir, malgré les frais. J'ai souvent vu des Hongroises truster les rôles dans des films français où aucune actrice hexagonale ne parvenait à se faire une place. La seule exception venait du besoin d'engager une actrice susceptible de parler français pour donner un minimum de dialogues. Bien souvent, le titre était tiré de cette scène-là. Mais heureusement pour les Françaises que la Hongrie ne soit pas un pays francophone !

Après les Hongroises, les Tchèques et les Ukrainiennes sont arrivées sur le marché. Depuis la sortie du communisme, nous n'avons jamais connu de problèmes avec la police ou les douanes. Personne n'ignore la nature de nos activités mais je suppose que l'industrie du Hard dans

son ensemble doit constituer un gros apport de devises dans l'économie magyare. Et la faiblesse relative du niveau de vie dans ces pays facilite les petits arrangements lorsque cela est nécessaire. C'est ainsi que je me suis retrouvé un jour à tourner un film dans le propre train du Président de la République !

À l'Est, TOUTES les filles qui sont dans ce métier sont belles. Le choc était d'autant plus brutal lors de mes retours en France où j'allais trombiner des dames du troisième âge. En France, je tentais d'arracher la moins tarte à mes collègues alors qu'en Hongrie, lorsque j'arrivais le matin, je ne me souciais pas de l'identité de ma partenaire, sachant qu'elle serait de toute façon magnifique. Parfois, je me demandais même ce que ces filles faisaient dans des films de cul, tellement elles étaient belles (notez que je me posais la même question avec mes mamies françaises... tellement elles étaient moches).

L'année dernière, l'avant-veille de mon anniversaire, mon pote Jean-Yves Le Castel a eu la délicatesse de me faire le cadeau suivant. Nous étions à Prague sur un tournage. Je suis arrivé le matin pour constater que cinq superbes tchèques attendaient et qu'aucun autre hardeur n'était en vue. Jean-Yves m'a dit : « Tu as les cinq pour toi pendant deux heures, tu fais ce que tu veux. On tourne avec trois caméras. Nous faisons du reportage, tu ne seras pas coupé ». Je peux vous dire que j'ai rajeuni de 20 ans pendant ces deux heures. Je suis resté concentré, mes pulsations cardiaques ne sont pas montées au-dessus de 90/minute. Les filles avaient été briefées auparavant. Jean-Yves leur avait dit : « Il est beau, il est jeune, il est musclé ! » Un discours qu'il n'avait pas eu de mal à faire passer à base de billets verts. Il avait même appris à deux d'entre elles à dire « je t'aime » et « tu es beau »... C'est dire ! Je ne remercierai jamais assez Jean-Yves pour ce cadeau. C'est ce qui s'appelle avoir de la classe. Pour couronner le tout, le coût de la vie à Budapest nous permettait de fréquenter les grands restaurants. Sur cette période, je peux dire que j'ai mené une vie de roi. Probablement celle que les gens imaginent (souvent à tort, vous le savez désormais) lorsqu'ils songent à une carrière dans le Hard.

C'est aussi à Prague, en 1997 que j'ai fait la connaissance de Joachim, le seul acteur black d'importance en France. À l'image de ce que j'ai souvent fait dans le métier, je l'ai un peu bizuté lors de notre premier tournage commun. En fait, j'étais allongé sur un sofa, façon pacha, et deux actrices s'affairaient autour de moi alors que lui était censé changer de position assez régulièrement (le privilège de l'âge !). Pour le mettre à l'épreuve, je faisais changer la fille de position à chaque fois qu'il s'approchait d'elle pour que lui-même modifie la pause. Après cette petite mise à l'épreuve, je l'ai accueilli d'un : « fiston, c'est le métier qui rentre » et tout cela s'est fini avec une

bonne bouffe. Depuis, nous sommes potes et il fait partie aussi des rares gens que j'apprécie dans ce business. Contrairement à ce qu'ont parfois affirmé des gens qui ne voulaient pas le faire tourner, probablement pour des motivations moins nobles, je peux assurer que Joachim est un vrai pro !

Pour les bizutages, les scénarios sont légion. Je me souviens de l'arrivée de Jean-Yves Le Castel dans le business. Nous avions rendez-vous dans un café avant le tournage et comme à mon habitude, j'étais au vin blanc – saucisson dès huit heures du matin. Ce que Jean-Yves ignorait, c'est que j'étais debout depuis 5 heures, comme souvent. Je lui ai donc conseillé de prendre un petit blanc, l'assurant que cela aurait un effet positif sur l'érection. Je l'ai resservi. Pour ne pas être en reste, il a mis sa tournée, bref, il est arrivé ivre sur le plateau et n'a pas bandé ! Une anecdote qui, là encore, ne nous a pas empêchés de devenir potes par la suite et de travailler de nombreuses fois ensemble, particulièrement en Hongrie.

Par contre, à partir du moment où une fille est suffisamment clean à mon goût pour tourner, elle n'est pas soumise (du moins pas par moi) à un quelconque bizutage. Dans ce domaine, l'âge m'a apporté de la sagesse. Je me contente de lire mon journal dans mon coin en attendant d'être appelé pour faire ma scène, je suis toujours très gentil avec les dames et je ne leur mets surtout pas sur le dos les incidents de tournage, comme le font beaucoup trop de mes jeunes collègues.

Dites-vous que les femmes sont, en moyenne, beaucoup plus jolies à l'Est qu'en France et que ce sont pratiquement les plus belles qui font du Hard ! Il y a plus de différences entre les actrices hongroises et françaises qu'entre Miss France et Miss monde. À propos de Miss France, nous avons hérité de l'une d'elles voici quelques années. Elle ne venait pas du concours officiel de Madame de Fontenay mais d'un autre circuit moins connu. Il me semble d'ailleurs que le fait d'avoir utilisé le titre sur les jaquettes de cassettes a conduit un producteur devant les tribunaux. Nous avons eu une « Miss France seins nus » à une époque, mais cela était plutôt folklorique qu'autre chose. Nous nous en sommes aperçus lorsqu'elle a retiré son soutien-gorge pour la première fois. Par contre, nous avons hérité de trois ou quatre filles qui avaient été Miss de leur région et qui avaient concouru pour le véritable titre national.

J'ai dû arrêter quelque temps les tournages en Hongrie à la suite d'une erreur de marketing du distributeur allemand. Wolfgang, puisque c'est de lui qu'il s'agit. Il produisait donc des films à Budapest par l'intermédiaire de Jean-Yves Le Castel. Ce dernier faisait systématiquement appel à moi, et nous avons ainsi tourné 200 films ensemble en moins d'un an. Or, Wolfgang les a tous mis sur le marché

en même temps ! Ce qui signifie que ces derniers mois, vous ne pouviez pas pousser la porte d'un boxon ou d'un éros center sans vous retrouver face à moi. Du coup, je suis obligé de me faire un peu oublier sur ces productions. D'autant que les scènes ne sont composées que de doubles. Mais cette avalanche de films arrivés en même temps sur le marché allemand a mis un frein à mon activité. Depuis ce moment, je suis en stand-by et me déplace rarement. Et comme je ne cours toujours pas le cacheton, je me permets encore de refuser des films, si quelque chose ne me convient pas.

JP morgane ?

Et l'amour dans tout cela me direz-vous ? Le vrai amour, pas celui que j'ai simulé à l'écran et sur du papier glacé pendant toutes ces années ! Comme je vous l'ai dit : ce qui est un plaisir pour vous est un métier pour moi. Il en résulte quelques « dérèglements » dans la vie privée. Il serait hypocrite de ma part de ne pas l'admettre. Par contre, cela n'empêche pas d'avoir une vie amoureuse, voire conjugale et même familiale pour ceux d'entre les hardeurs qui le désirent. J'ai donc connu toutes ces vies-là durant ces années de travail. J'ai partagé pendant deux ans la vie d'une actrice italienne de traditionnel. Beaucoup de gens seraient étonnés de savoir de qui il s'agit.

Présent dès les premiers pas du X en France, je pense que j'aurais pu, seul ou avec des associés, être pionnier dans plusieurs domaines : mise en scène, distribution, vidéo, presse spécialisée, etc. Pour être tout à fait honnête, j'en éprouve parfois le regret. Pas tellement pour posséder plus d'argent ou d'honneurs, seulement pour savoir jusqu'où j'aurais pu aller dans ces différents secteurs. J'ai eu plusieurs fois des propositions. Il faut reconnaître que, fainéant de nature, je préférerais me prélasser à la piscine Deligny lorsque j'habitais à Paris ou bien passer mes journées à la plage quand j'ai décidé de rejoindre le Cap. J'ai tâté de ces diverses professions. Mais je préfère ne rien devoir à personne, et que personne ne me soit redevable. Je peux partir à la pêche sans me soucier d'échéances à respecter ou de clients qui ne payent pas ! La vie actuelle est faite de telle manière... Même ceux qui réussissent sont obligés de rester quinze heures par jour au bureau. Sous ce rapport, j'estime être l'homme le plus heureux du monde.

Tout bien peser, je pense que si j'avais 20 ans aujourd'hui, je me choisirais exactement le même destin et je tenterais de baiser encore plus.

J'ai fait une vingtaine de jours de prison pour une femme avec qui je vivais. Elle avait un passé quelque peu chargé et avait « fait une connerie » un jour de pétage de plombs. Je suis donc allé dire à la police que nous étions ensemble et que la responsabilité de ce qui s'était passé m'incombait. Ni la police ni le juge ne furent dupes mais ce dernier me condamna tout de même (ce qui est normal) à une peine de principe. Cela m'a permis de constater que ma popularité était importante en maison d'arrêt. Nous étions quatre en cellule, à

Fresnes. Je l'ai pris comme un repos sexuel. Je devais être le seul détenu à m'abstenir de toute activité de ce côté-là. Lorsqu'ils m'ont demandé ma profession à l'entrée, j'ai répondu « baiseur professionnel », comme je le fais souvent. J'estime que c'est la définition la plus proche de la réalité, sachant que je n'ai pas baisé que dans des films. Devant le froncement de sourcil réprobateur du surveillant, j'ai rectifié :

— Disons que je baise les femmes des mecs qui vont au travail !

— Vous vous foutez de ma gueule ?

— Bon, marquez comédien...

Il faut dire que j'ai utilisé cette formule de façon un peu alambiquée pour tapiner à une certaine époque. Lorsque je rencontrais des femmes dans les salons de thé des beaux quartiers. Lorsque vous voyez une femme habillée d'un magnifique manteau de fourrure et parée de beaux bijoux, assise seule à une table, vous n'osez pas la déranger. C'est un tort ! Neuf fois sur dix, elle s'emmerde à sa table. Avec mon accent du Midi et mon culot, j'y allais franchement. Et après avoir engagé la conversation, lorsqu'elles me demandaient ma profession, je répondais que je faisais l'amour aux femmes qui s'ennuyaient pendant que leurs maris étaient au travail.

— Ah bon ! C'est un métier ça ?

Et parfois je m'apercevais par la suite que certaines d'entre elles savaient parfaitement qui j'étais. Il s'agissait majoritairement de femmes qui aimaient sincèrement leur mari mais qui voulaient connaître au moins une fois autre chose après vingt ou trente ans de mariage. Je peux vous garantir qu'elles en avaient pour leur argent. Pour avoir, à l'époque du théâtre, baisé une femme que je n'aimais pas, tous les soirs pendant trois ans, je peux savoir dans quel état d'esprit vous installe la routine amoureuse. Je me faisais fort de sortir ces dames de ce schéma-là. Je dis parfois que « sur un coup, je suis le meilleur amant du monde ». Une façon de dire que je suis capable de laisser un souvenir inoubliable de façon certaine. Le contexte professionnel dans lequel j'évolue, fait qu'il s'agit d'un sujet où ce genre de phrase peut être considérée comme une vantardise d'adolescent mais n'oubliez pas ma formule préférée : « Ce qui est un plaisir pour vous est un métier pour moi ». Quand je m'auto-déclare, avec des guillemets tout de même, « meilleur amant du monde », je suis comme le pâtissier qui aurait reçu le diplôme de « meilleur ouvrier de France », rien de plus... Mais rien de moins !

Je suis capable de m'occuper d'une femme pendant cinq heures. Au camp naturiste, certaines viennent me voir quinze ans après avoir passé quelques heures avec moi pour me saluer et me dire qu'elles y pensent encore.

J'ai également croisé, dans l'exercice de mes fonctions, des femmes

qui étaient trompées ostensiblement par leurs maris depuis des années mais qui, sans ressources propres parce que souvent femmes au foyer, encaissaient sans rien dire. Soumises plusieurs années à ce régime méprisant et méprisable, elles finissaient par craquer si l'occasion (qui avait pour nom Jean-Pierre Armand !) se présentait. Avec ce genre de femmes, le frisson était plus important qu'avec une « executive woman », pleine aux as, capable de payer par chèque ! Pour elles comme pour moi.

Il faut dire que d'une manière générale, et contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, les gens assumaient plus leur sexualité dans les années 70 qu'aujourd'hui. Bien sûr, ils étaient moins stressés. De mon poste d'observation si particulier dans la société, j'ai pu m'apercevoir combien les interrogations face à l'avenir, en ce qui concerne le travail, l'insécurité dans les villes ou le temps passé dans les embouteillages pouvait nuire à l'épanouissement. Sans parler du SIDA, bien entendu ! J'étais l'autre soir dans un bar où des jeunes de Sète se réunissent afin d'accompagner mon ami qui travaillait. J'ai constaté que les jeunes filles ont peur de parler à un inconnu. J'ai bien dit : « de parler ». Je me souviens du « Rex Club » à Paris au début des années 80. Les hommes de 30 ans, dont je faisais partie, pouvaient facilement se lier à des filles de 18 ou 19 ans. Il m'est souvent arrivé d'avoir un rapport sexuel avec deux filles dans la même soirée. Des hommes plus vieux que moi venaient y recruter des modèles pour faire des photos. Maintenant, une simple plaisanterie suffit à déclencher la méfiance... Par rapport à d'autres pays, la France hésite encore, par exemple, à parler de sexe sur des chaînes de télévision accessibles à tous à 20 h 30. Il faut souvent attendre la deuxième voire la troisième partie de soirée pour voir ce type de programme. Et encore, bien souvent, la question n'est envisagée que sous un aspect médical ou psychologique, en fonction de problèmes rencontrés.

Je ne suis pas vraiment d'accord avec cet état d'esprit. Certes, je ne prétends pas qu'il soit nécessaire de diffuser à 20 h 30 des films classés X. Loin de moi cette idée, et je vous ai dit combien je trouvais choquant que des jeunes de douze et parfois dix ans m'arrêtent dans la rue après m'avoir reconnu. Je pense simplement qu'une certaine hypocrisie règne encore à ce sujet et qu'il est, à mon sens, beaucoup plus dommageable pour un enfant de voir de la violence que de voir du sexe.

Plier la gaule ?

Aujourd'hui, alors que je vais sur mes 52 ans, je me pose des questions. Certes, je n'ai pas encore atteint l'âge de la retraite légale. Mais je ne sais pas si je vais continuer longtemps dans le métier. Au niveau performance, je ne me fais pas de soucis. Certes, je ne pourrais plus faire ce que je faisais voici trente ans, à savoir enchaîner les photos le matin, les films l'après-midi, le théâtre le soir, et aller tapiner pendant mes rares jours de relâche. Mais pour ce qui est du tout-venant, je n'ai aucun problème à tenir ma place et aucun des membres de la jeune génération ne m'a encore donné de complexes.

Pourtant, il y a deux ans, il m'est arrivé l'impensable. C'était en Hongrie, au cours de l'un des films que Jean Yves Le Castel réalisait pour un groupe américain. Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas bandé ! Enfin, pour être précis, je n'ai pas bandé d'entrée comme j'en ai l'habitude depuis mes débuts en 1969. Je n'ai pas paniqué pour autant. Je ne suis pas rentré en période de dépression nerveuse sur-le-champ. J'ai fait ce que tous mes collègues font en ces moments-là, j'ai demandé à ma partenaire de me donner un petit coup de main, ce qu'elle a accompli avec talent et gentillesse. Pendant qu'elle s'exécutait, pour la première fois, j'ai fait attention à ce qu'elle faisait, alors que d'ordinaire, durant les fellations, je suis capable de penser à tout autre chose ou de sourire aux techniciens.

C'est à ce jour la seule panne recensée dans ma carrière. Tous les films que j'ai tournés par la suite se sont remarquablement passés. Mais l'alerte m'a poussé à accélérer l'écriture de mes mémoires. Pour le reste, même les diverses maladies de la vie quotidienne ne m'ont pas stoppé. Je bandais sous antibiotiques, avec la fièvre, une angine, la grippe, etc.

Lorsque je me retourne sur ma carrière, je me rends compte qu'à mes débuts, mon métier était totalement nouveau. C'est cette nouveauté qui m'a attiré en plus des autres aspects. Maintenant, le cul est totalement banalisé. Là où deux revues spécialisées se battaient en duel derrière la caisse du libraire, des centaines de journaux sont en vente dans les kiosques. Des cassettes à base de mémés ou de tromblons sont en vente pour une poignée de cerises. Tout cela rend les choses moins belles. N'importe qui peut faire un film aujourd'hui. Il suffit d'avoir trois sous de côté, de passer une annonce et de s'auto-

baptiser « metteur en scène ». Il y a 25 ans, même avec un million de francs, seule la fonction de producteur aurait été accessible. Il fallait une carte professionnelle pour réaliser un film. Ce qui impliquait avoir été assistant avant de devenir réalisateur soi-même. Tout cela n'existe plus depuis longtemps.

Je ne crois pas que les derniers films qui se réclament du « porno chic » apportent franchement quelque chose de nouveau dans la profession. Les deux ou trois films qui ont défrayé la chronique ces derniers mois ont été intellectualisés de façon curieuse et même illogique. Cette démarche d'intellectualisation, elle-même, n'est pas nouvelle puisque certains réalisateurs de l'époque d'or se réclamaient de l'après 68.

Au Cap, il m'arrive encore des histoires curieuses, fruits de mes 33 ans de carrières. Pendant des années, j'ai croisé une femme qui semblait fuir mon regard. Je n'y prêtais pas plus d'attention que cela, jusqu'au jour où l'une de mes amies d'enfance, qui se trouve être sa confidente, m'avoua qu'elle était une visionneuse assidue de mes films et qu'elle s'excitait en les regardant ! Après plus de deux cents pages, vous commencez à me connaître... Dès la rencontre suivante, je l'ai accueilli d'un sonore : « Bonjour madame ! » auquel elle a été forcée de répondre sous peine de heurter les règles de la plus élémentaire politesse. Je me suis donc approché d'elle en lui affirmant (un ton audessous tout de même) : « Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûr que vous rêvez de faire l'amour avec moi. Peut-être fais-je erreur ? »

Elle est partie, sans commenter cette affirmation et cela aurait dû en rester là si je n'avais eu l'occasion par la suite de la voir lors d'une cérémonie. Légèrement empêguée, contrairement à moi qui l'étais plus largement, elle s'est laissée conduire jusqu'à un endroit isolé du Cap où elle a confirmé par son attitude les confidences de notre amie commune.

Je pensais que cette histoire serait sans suite jusqu'à ce que je prenne l'habitude de me rendre au club vidéo du coin afin d'y consulter mes mails et jouer aux jeux électroniques que le magasin propose. Un beau jour, je l'ai vu arriver et se diriger directement vers le rayon X où l'on trouve encore quelques-uns de mes films. Le patron m'a confirmé qu'elle était une fan très assidue. La première fois que je l'ai vue, elle n'a pas détecté ma présence et je ne suis donc pas venu à sa rencontre, chose qui risque de se reproduire la prochaine fois que nos chemins se croiseront !

Pour le tapin, les années ont décidé à ma place de ralentir l'activité ! J'admets volontiers être moins séduisant aujourd'hui que je l'ai été voici 25 ans. Le contraire serait étonnant. Par contre, j'ai encore récemment servi de « starter » dans des soirées « animées ». J'ai un

ami qui loue une villa paradisiaque sur la Côte d'Azur chaque été et qui y « invite » des couples moyennant une participation aux frais conséquente. Lorsque cela se produit, il a toujours quelques jeunes filles à disposition plus mon numéro de téléphone afin, comme à l'époque dans les boîtes, de chauffer l'ambiance. Dans ces cas-là, je prends mon smoking et je me rends sur la Côte avec la célérité d'un livreur de pizza consciencieux ! Je considère cela comme un train-train qui a tendance à disparaître. Pour m'habiller correctement pour ce genre de soirée, je suis obligé de ressortir à chaque fois mon seul et unique smoking. Il faut dire que lorsque j'ai quitté Paris pour rejoindre le Cap il y a dix ans, j'ai décidé de voyager « léger », de ne pas ramener chez moi mon impressionnante garde-robe. Entre mes activités de gigolos et les petits cadeaux vestimentaires qui en découlaient, mes nombreux achats de costards et de chaussures (y compris en sur-mesure), mes penderies regorgeaient de vêtements. J'ai donc décidé de me rendre au bistrot du coin, au flipper duquel j'avais mes habitudes, afin de demander au patron – dont la corpulence était voisine de la mienne – ainsi qu'à quelques habitués de venir se servir. C'est ainsi que j'ai joué une dernière fois le père Noël à Paris avant de prendre un « retour simple » pour le Cap.

Après avoir vécu plus de trente ans dans une frénésie de sexe, je pense et j'espère que je ne suis pas tombé dans les travers qui auraient pu me guetter. Je sais que certains de mes collègues sont devenus accros à la bouteille. Mais au-delà de ça, et d'un point de vue strictement « moral », je ne prône pas la débauche à outrance, comme certains l'imaginent. Je ne pense pas être moins strict que beaucoup à ce sujet, je vous ai déjà dit ce que m'inspirait le fait de me faire arrêter dans la rue par les plus jeunes de mes fans. Le travers inverse aurait pu me guetter également. J'aurais pu virer moraliste après être revenu du cul. Je pense avoir échappé à cela aussi.

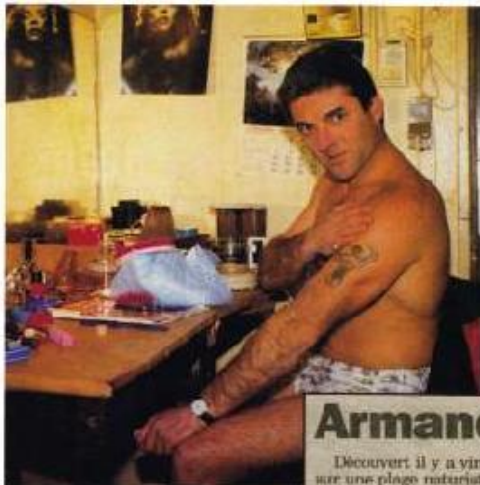
Certaines personnes de mon entourage m'ont toujours maintenu au courant de ce qui se passait dans « la vraie vie », en dehors du maelström où j'ai vécu. Et si je vous ai décrit par le menu ma façon de draguer les femmes qui s'ennuyaient l'après-midi pendant que leurs maris étaient au travail, j'ai bien conscience que cela ne peut représenter la totalité de la population féminine. Je sais que certains couples vivent ensemble et s'aiment pendant quarante ans ou plus sans se tromper ou cesser de s'aimer. Au fond, et sans vouloir verser dans le sentimentalisme, je n'aurais pas été contre le fait de rencontrer à vingt ans la femme de ma vie et de ne connaître qu'elle pour les cinquante années suivantes. J'en ai l'exemple flagrant avec mes parents. Certes, le fait de revenir ces derniers temps à la maison m'a permis de constater que leurs rapports ressemblent assez à ceux de

messieurs Sharon et Arafat, du moins en apparence. Mais sur le principe, je trouve que c'est un autre genre d'aventure qui mérite également d'être vécu. Ils ont 82 ans tous les deux et se connaissent depuis 65 ans ! Je trouve cela fabuleux !

Je crois pouvoir dire que j'ai à peu près tout connu dans ce business. Certes, je me suis toujours contenté de faire dans le légal et dans le pas trop crade. J'ai vu les modes évoluer entre les longues scènes de comédie et certains films actuels 100 % cul, les modes concernant la pilosité des actrices ou des acteurs, les tatouages, les piercings. J'ai filé des coups de main à des filles et à des gars afin de mieux travailler et de durer plus longtemps. J'admets que j'ai aussi connu une période pendant laquelle j'ai été très dur avec les gens du métier, sachant que personne ne pouvait faire la police à ma place. Sans vouloir verser dans la nostalgie et passer pour l'ancien combattant de service, je répète une dernière fois combien les pionniers de la pornographie furent de grands professionnels au niveau de la mise en scène. Outre la perte de ce savoir-faire, la compression continue des budgets a fini par rendre metteurs en scène et acteurs stressés dans notre job. Un état d'esprit dont ma personnalité s'accommode assez mal. C'est aussi pourquoi j'aurai toujours cette nostalgie.

J'ai connu des tas de gens du show-biz, de la politique, des affaires. Un infime pourcentage fait encore partie des gens que je fréquente aujourd'hui. Depuis que je suis revenu au Cap et en dehors des rares films que je tourne encore, je mène une vie très calme. Je vais souvent à la pêche. J'ai des voisins qui ne connaissent rien de ma vie et qui ne me connaissent que sous mon identité de père tranquille. Ils me voient mener la vie à laquelle j'étais destiné. Pêcheur, maçon, boulanger ou autre. Mais en dépit des galères, de toute « l'arrière-boutique » que je vous ai décrite dans ce livre, je pense que je n'échangerais pas la vie que j'ai eu contre celle à laquelle j'étais destiné si je n'avais pas bandé un matin d'été en 1969.

Le jour où le XV de France a gagné pour la première fois en Nouvelle-Zélande face aux All Blacks, le regretté Roger Couderc avait dit : « Maintenant que j'ai vu ça, je peux mourir ». Sans vouloir tomber dans la grandiloquence, j'imaginai finir le bouquin un peu comme ça, en disant qu'après avoir mené une telle vie pendant plus de 30 ans, je pouvais mourir demain. Mais à la réflexion, peut-être qu'à Budapest ou ailleurs, quelqu'un a encore besoin que « Pépé » vienne tenir compagnie à des jeunes filles...



▲ Le tatouage raté le plus célèbre de France.

"La légende" en France, "Il Mito" en Italie... La première photo du journal italien me représente en compagnie de Karin Shubert, l'autre à Cannes où je fais mes "faux adieux". ▼

Armand La Légende

Découvert il y a vingt-cinq ans sur une plage restaurée où il touchait des mécaniques bien huilées, Jean-Pierre Armand a fait l'amour à 13 030 dames sans attraper aucune maladie. «On m'appelle La Légende, tient-il à préciser. J'ai tourné dans 3000 films porno... Comment le sait-il? «A mon compte en banque».

Alors que ses collègues féminines talcent leurs mariage(s), il ne cache pas son alliance. «J'ai aimé trois femmes dans ma vie: ma mère, mon épouse et ma fille de onze ans». Selon Jean-Pierre Armand, il ne s'agit qu'une dizaine d'acteurs à assurer en Europe.

Le secret de ses performances? Vingt-huit ans de tantrisme et une discipline d'ancien sportif. «Je fais ce métier avec amour et professionnalisme», souligne La Légende qui ne dément pas qu'une chose à ses partenaires: de l'écouter. «Je suis une référence pour elles et j'ai beaucoup à leur apprendre».

Depuis huit mois Jean-Pierre Armand travaille aussi comme réalisateur de porno... soft et subtil. «J'en ai assez du type qui urine, se désabille et passe à l'action. Je veux mobiliser l'imagination».

P. S. G.

JEAN PIERRE ARMAND

IL MITO DEL CINEMA HARD-CORE EUROPEO

Il è nato a Parigi, in Francia, il 1945. Ha studiato cinema e ha lavorato come attore e regista. È stato uno dei più famosi attori del cinema hard-core europeo. Ha girato più di 3000 film e ha avuto più di 13000 partner. È stato anche regista e produttore. Ha fondato la sua casa di produzione, la "Les Films de l'Érotisme".

Il suo stile è molto particolare. È molto diretto e molto esplicito. Ha sempre cercato di essere il più realista possibile. Ha sempre cercato di rappresentare la realtà del sesso. Ha sempre cercato di essere il più vicino possibile alla realtà.

Il suo stile è molto particolare. È molto diretto e molto esplicito. Ha sempre cercato di essere il più realista possibile. Ha sempre cercato di rappresentare la realtà del sesso. Ha sempre cercato di essere il più vicino possibile alla realtà.

Il suo stile è molto particolare. È molto diretto e molto esplicito. Ha sempre cercato di essere il più realista possibile. Ha sempre cercato di rappresentare la realtà del sesso. Ha sempre cercato di essere il più vicino possibile alla realtà.

Il suo stile è molto particolare. È molto diretto e molto esplicito. Ha sempre cercato di essere il più realista possibile. Ha sempre cercato di rappresentare la realtà del sesso. Ha sempre cercato di essere il più vicino possibile alla realtà.

Il suo stile è molto particolare. È molto diretto e molto esplicito. Ha sempre cercato di essere il più realista possibile. Ha sempre cercato di rappresentare la realtà del sesso. Ha sempre cercato di essere il più vicino possibile alla realtà.

Il suo stile è molto particolare. È molto diretto e molto esplicito. Ha sempre cercato di essere il più realista possibile. Ha sempre cercato di rappresentare la realtà del sesso. Ha sempre cercato di essere il più vicino possibile alla realtà.

Il suo stile è molto particolare. È molto diretto e molto esplicito. Ha sempre cercato di essere il più realista possibile. Ha sempre cercato di rappresentare la realtà del sesso. Ha sempre cercato di essere il più vicino possibile alla realtà.



Giravano un film hard a Tor San Lorenzo

Schicchi e il suo staff condannati in Pretura per atti osceni

Le procès verbal de mon arrestation en Italie et l'article de journal avec la Cicciolina.



Riccardo Schicchi e Ilona Staller, in arte «Cicciolina», fotografati davanti a Montecitorio. La pornostar venne eletta deputato nel corso delle consultazioni.

«NO, SIGNORE giudice, il copione del film non prevedeva l'atto completo... Siamo stati io e il cooprotagonista che, una volta lì, abbiamo iniziato a fare l'amore sul serio». Eva Orlovsky, per l'agnate Luisa Cavinato, parla non calma fissando negli occhi il pretore Claudio Mattioli.

Jeans, stivali borchiati, una maglietta nera che lascia intravedere la prorompente delle forme, dal viso della porno-star traspare la stanchezza di una notte passata in guardiola. Ad arrestarla, martedì mattina, sono stati i carabinieri di Tor S. Lorenzo. Ma non era sola. A farle compagnia dietro le sbarre sono finiti il *dess ex machina* della «Diva Futura», Riccardo Schicchi; il produttore Silvano Scarpellini; l'operatore Pasquale Funetti e l'attore francese Jean Pierre Arnaud. Per tutti, l'accusa parlava di atti osceni in luogo pubblico. I militari li hanno pescati sul più bello, mentre sul litale romaco giravano una scena del film «I dolci sogni di Eva Orlovsky».

Ieri mattina, al termine del giudizio per direttissima, i cinque imputati si sono ritrovati con una bella condanna sul groppone: quattro mesi di reclusione per attori, produttori e maestranze; e sei mesi di carcere per Riccardo Schicchi, il regista del lungometraggio. Lui, il re dell'hard-core, l'uomo

PRETURA DI ROMA
— SECONDA SEZIONE PENALE 363A

IL PRETORE

— Letti gli atti del procedimento penale a carico di Arnaud Jean

— ritenuto che il predetto, ai sensi degli artt. 239 e 236 c.p.p. è stato stato in
città 18-4-89 in regresso dal reato di cui è il neg
— non già questo procedimento in al alcuni scritti del giornale l'Espresso di 18-4-89 in il quale si afferma che il predetto ha avuto un rapporto caratterizzato da atti osceni in luogo pubblico il 18-4-89
— ritenuto che nello scritto sono riuniti alcuni degli episodi di cui l'art. 240 l. e 2
— non essendo addebitati alcuni indizi di colpevolezza come risulta da il procedimento in il quale si afferma che il predetto ha avuto un rapporto caratterizzato da atti osceni in luogo pubblico il 18-4-89

con la conseguenza che l'arresto deve essere convalidato;

— ritenuto, inoltre, che appare opportuno disporre il mantenimento della custodia
razionale delle voci e frasi del predetto Arnaud

P. G. M.

Visto l'art. 246 c.p.p.

CONVALIDA

Arresto il 18-4-89

disponendo il mantenimento della custodia esistente

Ordina procedere immediatamente a giudizio distrettuale.

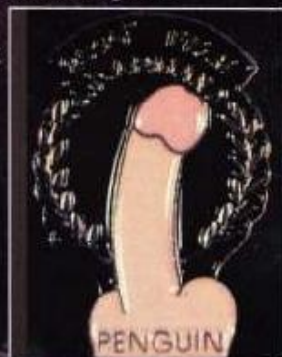
Roma, 19-4-89

M. M.

pre...
che l'avvocato Mattioli ha definito «un'improvvisazione da attore settecentesco che recita senza canovaccio o copione scritto». In aula, a dar man forte agli imputati, non poteva mancare Ilona Staller, l'onorevole. «Una sentenza un po' furetta» — ha detto lasciando l'aula —. Sei mesi di prigione per una godutina in riva al mare...
M. M.



Avec Maryline Jess sur mes genoux,
ci-contre,
mon pin's
commémoratif.



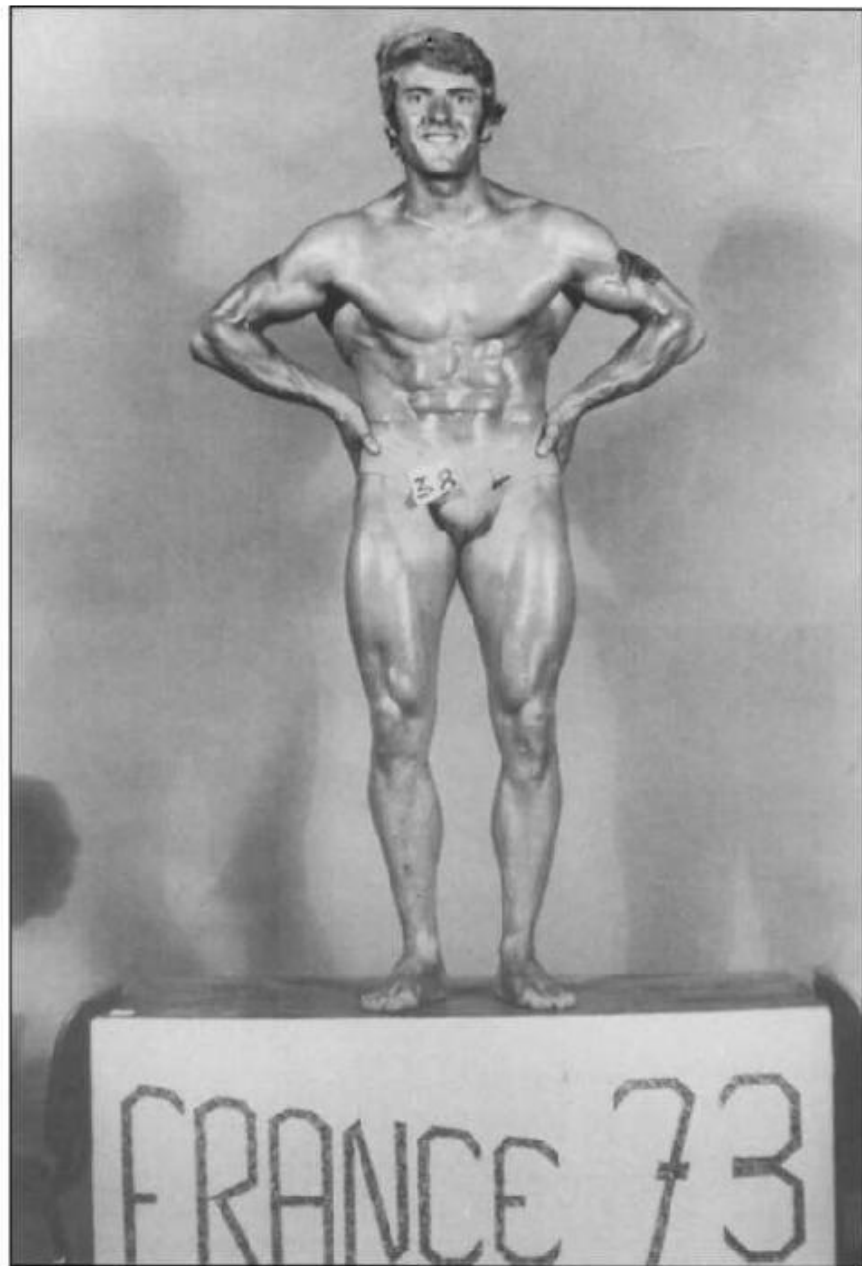


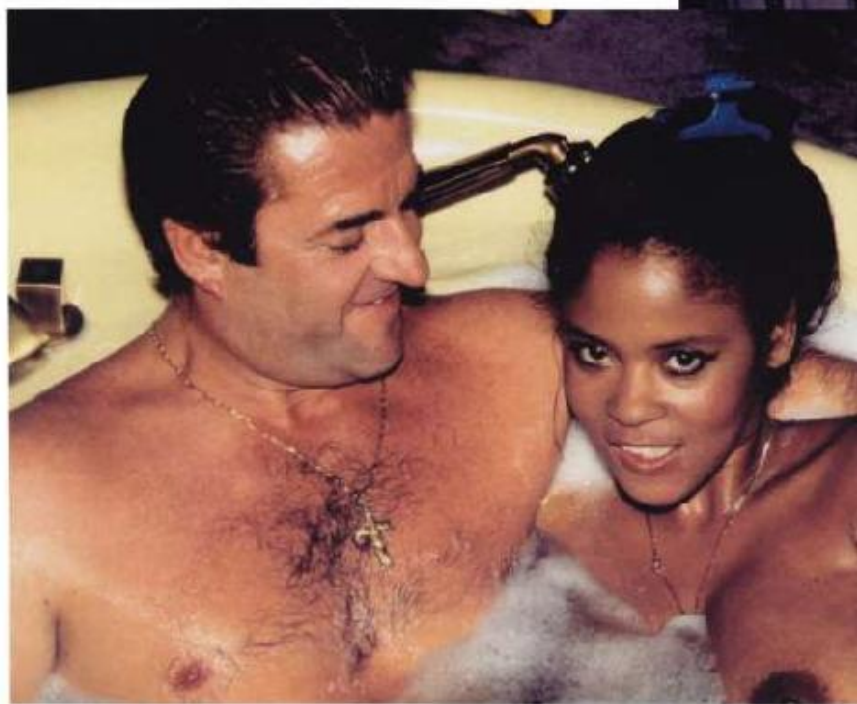
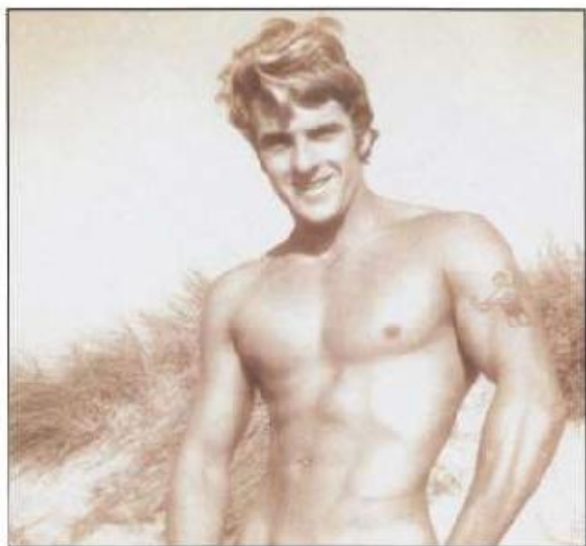
◀ Avec Franck Mazars,
nous reprenons
des forces au zinc
entre deux scènes...

Champion ▶
de gonflette !

Dans un porno
en costumes
d'époque.
▼

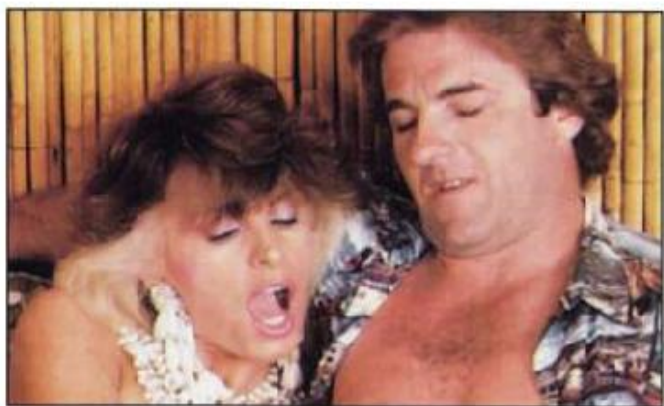








▲
Avec John Bobbitt, l'homme au sexe recousu.
Une photo (à gauche) tirée de ma carrière américaine.
Ci-dessous, avec Theresa Orlowski.



LA FRANCE NE MANQUE PAS D'HARDEUR

Interview de Jean-Pierre Améris, étalon-sexe de porno français.

La France est-elle trop dure ? C'est une question à laquelle on ne peut pas répondre sans se pencher sur la sexualité. C'est une question à laquelle on ne peut pas répondre sans se pencher sur la sexualité. C'est une question à laquelle on ne peut pas répondre sans se pencher sur la sexualité.

Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur.

Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur.

Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur. Je suis un homme très dur.

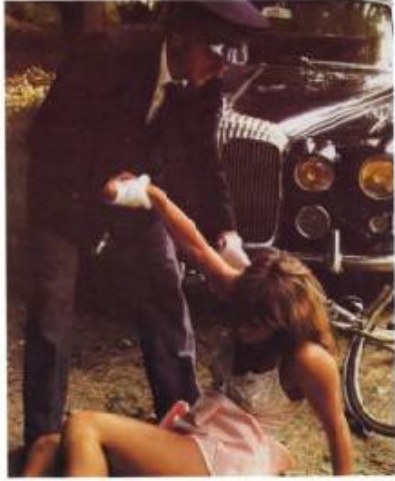


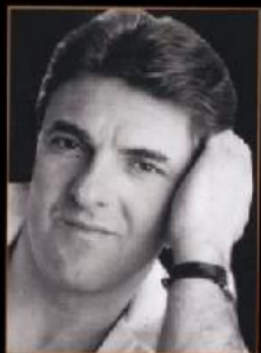
En cow-boy ou en chauffeur, il est question de sexualité et d'insémination.



Avec mon producteur suisse ci-dessus.

En cow-boy pour un film traditionnel ou en chauffeur (un rôle qui me va bien).





Jean-Pierre ARMAND

COCKTAIL EXPLOSIF

1/3 PORNO - 1/3 SHOW-BIZ - 1/3 POLITIQUE

SAUPOUDREZ DE JET-SET, LAISSEZ MÛRIR 30 ANS... SERVEZ SHOW !

- 33 ans dans le X (et c'est pas fini !)
- Presque 7000 films (bientôt mon jubilé)
- Environ 15.000 femmes (mais il en reste encore beaucoup que je ne connais pas...)
- Toutes les stars de l'histoire du X : Brigitte Lahaie, Vanessa del Rio, Theresa Orlovski, la Cicciolina, Maryline Jess, Tracy Adams, etc. (J'en oublie, excusez-moi mesdames)
- Des gens du show-biz (qui ne se cachent pas toujours)
- Des gens de la politique (qui adorent que l'on parle d'eux... sauf lorsque c'est moi qui balance !)
- Des « missions » pour notre commerce extérieur (car la balance est aussi commerciale)
- Des soirées hooliantes (tout au correct exigé)
- Des joueurs de l'équipe de France de foot (on est champion ou on ne l'est pas !)
- Du théâtre (mais pas du Shakespeare)
- Du tapin (mais jamais en lapin)

Etc...



9 782914 975001

Prix: 17 €

ISBN: 2-914975-00-7